


VITAM
IMPENDERE
VERO.


BELLEVUE
BAIGTS·DE·BEARN





NOUVELLES
LETTRES
DE
J. J. ROUSSEAU.


Entre ces Peupliers paisibles
Repose Jean Jacques Rouſseau
Approchez Cœurs droits et sensibles
Votre ami dort sous ce tombeau

NOUVELLES
LETTRES
DE
J. J. ROUSSEAU.

A PARIS,

Chez { POINÇOT, fils, Libraire, quai des Augustins, N° 41.
LEJAY, fils, Libraire, rue de l'Echelle.

M. DCC. LXXXIX.

NOUVELLES
LETTRES
DE
J. J. ROUSSEAU.

LETTRE
A M. VERNES.

A Paris, le 15 Octobre 1754.

Il faut vous tenir parole, Monſieur, & ſatisfaire en même-temps mon cœur & ma conſcience; car, eſtime, amitié, ſouvenir, reconnoiſſance, tout vous eſt dû, & je m'acquitterai de tout cela ſans ſonger que je vous le dois. Aimons-nous donc bien tous deux, & hâtons-nous d'en venir au point de n'avoir plus beſoin de nous le dire.

J'ai fait mon voyage très-heureuſement & plus promptement encore que je n'eſpérois. Je remarque que mon retour a ſurpris bien des gens, qui vouloient faire entendre que la rentrée dans le royaume m'étoit interdite, & que j'étois relégué à Genève; ce qui

ſeroit pour moi, comme pour un évêque françois, être relégué à la cour. Enfin, m'y voici, malgré eux & leurs dents, en attendant que le cœur me ramène où vous êtes; ce qui ſe feroit dès-à-préſent, ſi je ne conſultois que lui. Je n'ai trouvé ici aucun de mes amis. Diderot eſt à Langres, Duclos en Bretagne, Grimm en Provence, d'Alembert même eſt en campagne, de ſorte qu'il ne me reſte ici que des connoiſſances, dont je ne me ſoucie pas aſſez pour déranger ma ſolitude en leur faveur. Le quatrième volume de l'*Encyclopédie* paroît depuis hier; on le dit ſupérieur encore au troiſième; je n'ai pas encore le mien; ainſi je n'en puis juger par moi-même. Des nouvelles littéraires ou politiques, je n'en ſais pas, Dieu merci, & ne ſuis pas plus curieux des ſottiſes qui ſe font dans ce monde que de celles qu'on imprime dans les livres.

J'oubliai de vous laiſſer, en partant, les *canzoni* que vous m'aviez demandées; c'eſt une étourderie que je réparerai ce printemps, avec uſure, en y joignant quelques chanſons françoiſes, qui feront mieux du goût de vos dames & qu'elles chanteront moins mal.

Mille reſpects, je vous ſupplie, à M. votre père & à madame votre mère, & ne m'oubliez pas non plus auprès de madame votre

ſœur, quand vous lui écrirez ; je vous prie de me donner particulièrement de ſes nouvelles ; je me recommande encore à vous pour faire une ample mention de moi dans vos voyages de Sécheron, au cas qu'on y ſoit encore. *Item*, à M. madame & mademoiſelle Muſſard, à Châtelaine ; votre éloquence aura de quoi briller à faire l'apologie d'un homme qui, après tant d'honnêtetés reçues, part & emporte le chat.

J'ai voulu faire un article à part pour M. *Abauzit*. Dédommagez-moi, en mon abſence, de la gêne que m'a cauſée ſa modeſtie, toutes les fois que j'ai voulu lui témoigner ma profonde & ſincère vénération. Déclarez-lui, ſans quartier, tous les ſentimens dont vous me ſavez pénétré pour lui, & n'oubliez pas de vous dire à vous-même quelque choſe des miens pour vous.

P. S. Mademoiſelle Le Vaſſeur vous prie d'agréer ſes très-humbles reſpects. Je me propoſois d'écrire à M. de Rochemont ; mais cette maudite pareſſe.... Que votre amitié faſſe pour la mienne auprès de lui, je vous en ſupplie.

LETTRE

AU MÊME.

A Paris, le 6 Juillet 1755.

VOICI, Monſieur, une longue interruption; mais comme je n'ignore pas mes torts & que vous n'igorez pas notre traité, je n'ai rien de nouveau à vous dire pour mon excuſe, & j'aime mieux reprendre notre correſpondance tout uniment, que de recommencer à chaque fois mon apologie ou mes inutiles excuſes.

Je ſuppoſe que vous avez vu actuellement l'écrit pour lequel vous aviez marqué de l'empreſſement. Il y en a des exemplaires entre les mains de M. *Chapuis*. J'ai reçu, à Genève, tant d'honnêtetés de tout le monde que je ne ſaurois là-deſſus donner des préférences, ſans donner en même-temps des excluſions offenſantes; mais il y auroit à voler M. *Chapuis*, une honnêteté dont l'amitié ſeule eſt capable, & que j'ai quelque droit d'attendre de ceux qui m'en ont témoigné autant que vous. Je ne puis exprimer la joie avec laquelle j'ai appris que le Conſeil avoit agréé, au nom de la République, la dédicace

de cet ouvrage, & je ſens parfaitement tout ce qu'il y a d'indulgence & de grace dans cet aveu. J'ai toujours eſpéré qu'on ne pourroit méconnoître dans cette *épître* les ſentimens qui l'ont dictée, & qu'elle ſeroit approuvée de tous ceux qui les partagent; je compte donc ſur votre ſuffrage, ſur celui de votre reſpectable père & de tous mes bons concitoyens. Je me ſoucie très-peu de ce qu'en pourra penſer le reſte de l'europe. Au reſte, on avoit affecté de répandre des bruits terribles ſur la violence de cet ouvrage, & il n'avoit pas tenu à mes ennemis de me faire des affaires avec le gouvernement; heureuſement, l'on ne m'a point condamné ſans me lire, &, après l'examen, l'entrée a été permiſe ſans difficulté.

Donnez-moi des nouvelles de votre journal. Je n'ai point oublié ma promeſſe, mais ma copie me preſſe ſi fort depuis quelque temps qu'elle ne me donne pas le loiſir de travailler. D'ailleurs je ne veux rien vous donner que j'aie pu faire mieux : mais je vous tiendrai parole, comptez-y, & le pis-aller ſera de vous porter moi-même, le printemps prochain, ce que je n'aurai pu vous envoyer plus tôt; ſi je connois bien votre cœur, je crois qu'à ce prix vous ne ſerez pas fâché du retard.

Bon jour, Monſieur, préparez-vous à m'aimer plus que jamais, car j'ai bien réſolu de vous y forcer à mon retour.

LETTRE

AU MÊME.

A Paris, le 23 *Novembre* 1755.

QUE je ſuis touché de vos tendres inquiétudes! Je ne vois rien de vous qui ne me prouve de plus en plus votre amitié pour moi, & qui ne vous rende de plus en plus digne de la mienne. Vous avez quelque raiſon de me croire mort en ne recevant de moi nul ſigne de vie, car je ſens bien que ce ne ſera qu'avec elle que je perdrai les ſentimens que je vous dois. Mais, toujours auſſi négligeant que ci-devant, je ne vaux pas mieux que je ne faiſois, ſi ce n'eſt que je vous aime encore davantage; & ſi vous ſaviez combien il eſt difficile d'aimer les gens avec qui l'on a tort, vous ſentiriez que mon attachement pour vous n'eſt pas tout-à-fait ſans prix.

Vous avez été malade & je n'en ai rien ſu: mais je ſavois que vous étiez ſurchargé de travail; je crains que la fatigue n'ait

épuiſé votre ſanté, & que vous ne ſoyez encore prêt à la reperdre de même; ménagez-la, je vous prie, comme un bien qui n'eſt pas à vous ſeul & qui peut contribuer à la conſolation d'un ami qui a pour jamais perdu la ſienne. J'ai eu, cet été, une rechûte aſſez vive; l'automne a été très-bien; mais les approches de l'hiver me ſont cruelles; j'ignore ce que je pourrai vous dire de celles du printemps.

Le cinquième volume de l'Encyclopédie paroît depuis quinze jours; comme la lettre E n'y eſt pas même achevée, votre article n'y a pu être employé; j'ai même prié M. Diderot de n'en faire uſage qu'autant qu'il en ſera content lui-même; car dans un ouvrage fait avec autant de ſoin que celui-là, il ne faut pas mettre un article foible, quand on n'en met qu'un. L'article *Encyclopédie*, qui eſt de Diderot, fait l'admiration de tout Paris; & ce qui augmentera la vôtre quand vous le lirez, c'eſt qu'il l'a fait étant malade.

Je viens de recevoir d'un noble Vénitien une épître italienne où j'ai lu avec plaiſir ces trois vers en l'honneur de ma patrie:

Deh! Cittadino di Citta ben retta
E compagno e fratel d'ottime Genti
Ch' amor del giuſto hà ragunate inſieme &c.

Cet éloge me paroît ſimple & ſublime,

& ce n'eſt pas d'Italie que je l'aurois attendu. Puiſſions-nous le mériter!

Bon jour, Monſieur, il faut nous quitter, car la copie me preſſe. Mes amitiés, je vous prie, à toute votre aimable famille; je vous embraſſe de tout mon cœur.

LETTRE

AU MÊME.

A l'Hermitage, le 4 *Avril* 1757.

VOTRE lettre, mon cher concitoyen, eſt venue me conſoler dans un moment où je croyois avoir à me plaindre de l'amitié, & je n'ai jamais mieux ſenti combien la vôtre m'étoit chère. Je me ſuis dit : Je gagne un jeune ami; je me ſurvivrai dans lui, il aimera ma mémoire après moi; & j'ai ſenti de la douceur à m'attendrir dans cette idée.

J'ai lu avec plaiſir les vers de M. Rouſtan; il y en a de très-beaux parmi d'autres fort mauvais; mais ces diſparates ſont ordinaires au génie qui commence. J'y trouve beaucoup de bonnes penſées & de la vigueur dans l'expreſſion; j'ai grand'peur que ce jeune homme ne devienne aſſez bon poëte pour être un mauvais prédicateur; & le métier

qu'un honnête homme doit le mieux faire, c'est toujours le sien. Sa pièce peut devenir fort bonne, mais elle a besoin d'être retouchée; & à moins que M. de Voltaire n'en voulût bien prendre la peine, cela ne peut pas se faire ailleurs qu'à Paris; car il y a une certaine pureté de goût & une correction de style qu'on n'atteint jamais dans la province, quelqu'effort qu'on fasse pour cela. Je chercherai volontiers quelque ami qui corrige la pièce & ne la gâte pas; c'est la manière la plus honnête & la plus convenable dont je puisse remercier l'auteur; mais son consentement est préalablement nécessaire.

Il est vrai, mon ami, que j'espérois vous embrasser ce printemps, & que je compte avec impatience les minutes qui s'écoulent jusques à ma retraite dans la patrie, ou du moins à son voisinage. Mais j'ai ici une espèce de petit ménage, une vieille gouvernante de 80 ans qu'il m'est impossible d'emmener, & que je ne puis abandonner, jusqu'à ce qu'elle ait un asile, ou que Dieu veuille disposer d'elle; je ne vois aucun moyen de satisfaire mon empressement & le vôtre tant que cet obstacle subsistera.

Vous ne me parlez ni de votre santé ni de votre famille, voilà ce que je ne vous pardonne point; je vous prie de croire que

vous m'êtes cher & que j'aime tout ce qui vous appartient. Pour moi je traîne & souffre plus patiemment dans ma solitude, que quand j'étois obligé de grimacer devant les importuns; cependant je vais toujours; je me promène; je ne manque pas de vigueur, & voici le temps que je vais me dédommager du rude hiver que j'ai passé dans les bois.

Je vous prie instamment de ne point m'adresser de lettres chez madame d'Epinay; cela lui donne des embarras, & multiplie les frais; il faut écrire, envoyer des exprès, & l'on évite tout cela en m'écrivant tout bonnement à l'*Hermitage sous Montmorenci*, *par Paris;* les lettres me sont plus promptement, aussi fidellement rendues, & à moindres frais pour madame d'Epinay & pour moi. A la vérité quand il est question de paquets un peu gros, comme le précédent, on peut mettre une enveloppe avec cette adresse : *à M. de Lalive d'Epinay, fermier général du roi, à l'hôtel des fermes, à Paris.* Car ce que je vois qu'on ne sait pas à Genève, c'est que les fermiers généraux ont bien leurs ports francs à l'hôtel des fermes, mais non pas chez eux. Encore faut-il bien prendre garde qu'il ne paroisse pas que leurs paquets contiennent des lettres à d'autres adresses; & il y a dans cette économie une petite manœuvre que je n'aime point.

Adieu, mon cher concitoyen ; quand viendra le temps où nous irons enſemble profiter des utiles délaſſemens de ce médecin du corps & de l'ame, de ce Chryſippe moderne, que j'eſtime plus que l'ancien, que j'aime comme mon ami, & que je reſpecte comme mon maître !

P. S. Je vous envoie ouverte ma réponſe à M. Rouſtan, pour que vous en jugiez & que vous la ſupprimiez ſi vous la croyez capable de lui déplaire ; car aſſurément ce n'eſt pas mon intention.

LETTRE

AU MÊME.

Montmorenci, le 4 Juillet 1758.

Je me hâte, mon cher Vernes, de vous raſſurer ſur le ſens que vous avez donné à ma dernière lettre, & qui sûrement n'étoit pas le mien. Soyez sûr que j'ai pour vous toute l'eſtime & toute la confiance qu'un ami doit à ſon ami ; il eſt vrai que j'ai eu les mêmes ſentimens pour d'autres qui m'ont trompé, & que plein d'une amertume en ſecret dévorée, il s'en eſt répandu quelque choſe ſur mon papier ; mais, mon ami, cela vous

regardoit ſi peu que dans la même lettre je vous ai, ce me ſemble, aſſez témoigné l'ardent déſir que j'ai de vous voir & de vous embraſſer. Vous me connoiſſez mal; ſi je vous croyois capable de me tromper, je n'aurois plus rien à vous dire.

J'ai reçu l'exemplaire de M. du Villard; je vous prie de l'en remercier. S'il veut bien m'en adreſſer deux autres, non pas par la même voie dont il s'eſt ſervi, mais à l'adreſſe de *M. Coindet, chez MM. Theluſſon, Necker & Compagnie, rue Michel-le-Comte*, je lui en ſerai obligé. Il a eu tort d'imprimer cet article ſans m'en rien dire; il a laiſſé des fautes que j'aurois ôtées, & il n'a pas fait des corrections & additions que je lui aurois données.

J'ai ſous preſſe un petit écrit ſur l'article *Genève* de M. d'Alembert. Le conſeil qu'il nous donne d'établir une comédie m'a paru pernicieux; il a réveillé mon zèle & m'a d'autant plus indigné, que j'ai vu clairement qu'il ne ſe faiſoit pas un ſcrupule de faire ſa cour à M. de Voltaire à nos dépens. Voilà les auteurs & les philoſophes! Toujours pour motif quelqu'intérêt particulier, & toujours le bien public pour prétexte. Cher Vernes, ſoyons hommes & citoyens juſqu'au dernier ſoupir. Oſons toujours parler pour le bien de tous, fût-il préjudiciable à nos amis & à

nous-

nous - mêmes. Quoi qu'il en ſoit, j'ai dit mes raiſons ; ce ſera à nos compatriotes a les peſer. Ce qui me fâche, c'eſt que cet écrit eſt de la dernière foibleſſe ; il ſe ſent de l'état de langueur où je ſuis, & où j'étois bien plus encore quand je l'ai compoſé. Vous n'y reconnoîtrez plus rien que mon cœur ; mais je me flatte que c'en eſt aſſez pour me conſerver le vôtre. Voulez-vous bien paſſer de ma part chez M. Marc Chapuis, lui faire mes tendres amitiés, & lui demander s'il veut bien que je lui faſſe adreſſer les exemplaires de cet écrit que je me ſuis réſervés, afin de les diſtribuer à ceux à qui je les deſtine, ſuivant la note que je lui enverrai ?

Vous m'avez parlé ci-devant de madame d'Epinay, l'ami Rouſtan que j'embraſſe & remercie m'en parle, & d'autres m'en parlent encore. Cela me fait juger qu'elle vous laiſſe dans une erreur dont il faut que je vous tire. Si madame d'Epinay vous dit que je ſuis de ſes amis, elle vous trompe ; ſi elle vous dit qu'elle eſt des miens, elle vous trompe encore plus. Voilà tout ce que j'ai à vous dire d'elle.

Loin que l'ouvrage dont vous me parlez ſoit un roman philoſophique, c'eſt au contraire un commerce de bonnes gens. Si vous

venez, je vous montrerai cet ouvrage, & ſi vous jugez qu'il vous convienne de vous en mêler, je l'abandonne avec plaiſir à votre direction. Adieu, mon ami, ſongez, non pas, grace au ciel, aux Ides de Mars; mais aux Calendes de Septembre : c'eſt ce jour-là que je vous attends.

LETTRE

AU MÊME.

Montmorenci, le 22 Octobre 1758.

JE reçois à l'inſtant, mon ami, votre dernière lettre, ſans date, dans laquelle vous m'en annoncez une autre, ſous le pli de M. de Chenonceaux, que je n'ai point reçue; c'eſt une négligence de ſes commis, j'en ſuis sûr; car il vint me voir il y a peu de jours, & ne m'en parla point. Quoi qu'il en ſoit, ne nous expoſons plus au même inconvénient; écrivez-moi directement, & n'affranchiſſez plus vos lettres, car je ne ſuis pas à portée ici d'en faire de même. Quoique ce paquet ſoit aſſez gros pour en valoir la peine, je ne crois pas que mon ami regrette l'argent qu'il lui coûtera, & je ne lui ai pas donné le droit, que je ſache, de penſer moins favorable-

ment de moi. Soyez aussi plus exact aux dates, que vous êtes sujet à oublier.

L'écrit à M. d'Alembert paroît en effet à Paris, depuis le 2 de ce mois; je ne l'ai appris que le 7. Le lundi 8, je reçus le petit nombre d'exemplaires que mon libraire avoit joint pour moi à cet envoi; je les ai fait distribuer le même jour & les suivans, ensorte que le débit de cet ouvrage ayant été assez rapide, tous ceux à qui j'en ai envoyé l'avoient déja, & voilà un des désagrémens auxquels m'assujettit l'inconcevable négligence de ce libraire. Pour que vous jugiez s'il y a de ma faute dans les retards de l'envoi pour Genève, je vous envoie une de ses lettres à demi-déchirée, & que j'ai heureusement retrouvée. Si vous avez des relations en Hollande, vous m'obligerez de vous en faire informer à lui-même. Selon son compte, j'espère enfin que vous aurez reçu & distribué ceux qui vous sont adressés. Je vous dirai sur celui de M. Labat, que nous ne nous sommes jamais écrit, & que nous ne sommes par conséquent en aucune espèce de relation; cependant je serois bien aise de lui donner ce léger témoignage que je n'ai point oublié ses honnêtetés. Mais, mon cher Vernes, *Roustan* est moins en état d'en acheter un, je voudrois bien aussi lui donner cette petite marque de souvenir; &

dans la balance entre le riche & le pauvre, je penche toujours pour le dernier. Je vous laiſſe le maître du choix. A' l'égard de l'autre exemplaire, il faut, s'il vous plaît, le faire agréer à M. Soubeyran, avec lequel j'ai de grands torts de négligence, & non pas d'oubli ; tâchez, je vous prie, de l'engager à les oublier.

Je n'ignorois pas que l'article *Genève* étoit en partie de M. de Voltaire ; quoique j'aie eu la diſcrétion de n'en rien dire, il vous ſera aiſé de voir, par la lecture de l'ouvrage, que je ſavois, en l'écrivant, à quoi m'en tenir. Mais je trouverois bizarre que M. de Voltaire crût, pour cela, que je manquerois de lui rendre un hommage que je lui offre de très-bon cœur. Au fond, ſi quelqu'un devoit ſe tenir offenſé, ce ſeroit M. d'Alembert ; car, après tout, il eſt au moins le père putatif de l'article. Vous verrez, dans ſa lettre ci-jointe, comment il a reçu la déclaration que je lui fis, dans le temps, de ma réſolution. Que maudit ſoit tout reſpect humain qui offenſe la droiture & la vérité ! J'eſpère avoir ſecoué pour jamais cet indigne joug.

Je n'ai rien à vous dire ſur la réimpreſſion de l'*Economie politique*, parce que je n'ai pas reçu la lettre où vous m'en parlez. Mais je vous avoue que, ſur l'offre de M. du Villard,

j'ai cru que l'auteur pouvoit lui en demander deux exemplaires, & s'attendre à les recevoir. S'il ne tient qu'à les payer, je vous prie d'en prendre le ſoin, & je vous ferai rembourſer cette avance avec celles que vous aurez pu faire au ſujet de mon dernier écrit, & dont je vous prie de m'envoyer la note.

Je n'ai point lu le livre *de l'Eſprit ;* mais j'en aime & eſtime l'auteur. Cependant, j'entends de ſi terribles choſes de l'ouvrage, que je vous prie de l'examiner avec bien de ſoin, avant d'en haſarder un jugement ou un extrait dans votre recueil.

Adieu, mon cher Vernes, je vous aime trop pour répondre à vos amitiés ; ce langage doit être proſcrit entre amis.

LETTRE

AU MÊME.

Montmorenci, 21 Novembre 1758.

CHER Vernes, plaignez-moi. Les approches de l'hiver ſe font ſentir. Je ſouffre, & ce n'eſt pas le pire pour ma pareſſe. Je ſuis accablé de travail, & jamais mon dernier écrit ne m'a coûté la moitié de la peine & du temps à faire, que me coûteront à ré-

pondre les lettres qu'il m'attire. Je voudrois donner la préférence à mes concitoyens; mais cela ne se peut sans m'exposer. Car, parmi les autres lettres, il y en a de très-dangereuses, dans lesquelles on me tend visiblement des piéges, auxquelles il faut pourtant répondre, & répondre promptement, de peur que mon silence même ne soit imputé à crime. Faites donc ensorte, mon ami, qu'un retard de nécessité ne soit pas attribué à négligence, & que mes compatriotes aient pour moi plus d'indulgence que je n'ai lieu d'en attendre des étrangers. J'aurai soin de répondre à tout le monde; je désire seulement qu'un délai forcé ne déplaise à personne.

Vous me parlez des critiques. Je n'en lirai jamais aucune; c'est le parti que j'ai pris dès mon précédent ouvrage, & je m'en suis très-bien trouvé. Après avoir dit mon avis, mon devoir est rempli. Errer est d'un mortel, & sur-tout d'un ignorant comme moi, mais je n'ai pas l'entêtement de l'ignorance. Si j'ai fait des fautes, qu'on les censure, c'est fort bien fait. Pour moi, je veux rester tranquille; & si la vérité m'importe, la paix m'importe encore plus.

Cher Vernes, qu'avons-nous fait? Nous avons oublié M. *Abauzit*. Ah! dites, méchant ami! cet homme respectable, qui passe sa

vie à s'oublier ſoi-même, doit-il être oublié des autres ? Il falloit oublier tout le monde avant lui. Que ne m'avez-vous dit un mot ? Je ne m'en conſolerai jamais. Adieu.

Je n'oublie pas ce que vous m'avez demandé pour votre recueil ; mais. . . . . . du temps ! du temps ! Hélas ! je n'en fais cas que pour le perdre. Ne trouvez-vous pas qu'avec cela mes comptes ſeront bien rendus ?

LETTRE

AU MÊME.

Montmorenci, 6 Janvier 1759.

LE mariage eſt un état de diſcorde & de trouble pour les gens corrompus, mais pour les gens de bien il eſt le paradis ſur la terre. Cher Vernes, vous allez être heureux, peut-être l'êtes-vous déja. Votre mariage n'eſt point ſecret ; il ne doit point l'être, il a l'approbation de tout le monde, & ne pouvoit manquer de l'avoir. Je me fais honneur de penſer que votre épouſe, quoiqu'étrangère, ne le ſera point parmi nous. Le mérite & la vertu ne ſont étrangers que parmi les méchans ; ajoutez une figure qui n'eſt commune nulle part, mais qui ſait bien ſe naturaliſer par-tout, & vous verrez que mademoiſelle

C. . . . . . n'étoit Genevoiſe avant de le devenir. Je m'attendris en ſongeant au bonheur de deux époux ſi bien unis, à penſer que c'eſt le ſort qui vous attend. Cher ami! quand pourrai-je en être témoin? Quand verſerai-je des larmes de joie en embraſſant vos chers enfans? Quand me dirai-je, en abordant votre chère épouſe : « Voilà la mère de fa-» mille que j'ai dépeinte; voilà la femme qu'il » faut honorer. »

Je ne ſuis point étonné de ce que vous avez fait pour M. Abauſit; je ne vous en remercie pas même; c'eſt inſulter ſes amis que de les remercier de quelque choſe. Mais cependant vous avez donné votre exemplaire, & il ne ſuffit pas que vous en ayez un, il faut que vous l'ayez de ma main. Si donc il ne vous en reſte aucun des miens, marquez-le moi; je vous enverrai celui que je m'étois réſervé, & que je n'eſpérois pas employer ſi bien. Vous ſerez le maître de me le payer par un exemplaire de l'*Economie politique*; car je n'en ai point reçu.

M. de Voltaire ne m'a point écrit. Il me met tout-à-fait à mon aiſe, & je n'en ſuis pas fâché. La lettre de M. Tronchin rouloit uniquement ſur mon ouvrage, & contenoit pluſieurs objections très-judicieuſes, ſur leſquelles pourtant je ne ſuis pas de ſon avis.

Je n'ai point oublié ce que vous voulez bien désirer sur le *choix littéraire.* Mais, mon ami, mettez-vous à ma place ; je n'ai pas le loisir ordinaire aux gens de lettres. Je suis si près de mes pièces, que si je veux dîner, il faut que je le gagne ; si je me repose, il faut que je jeûne, & je n'ai pour le métier d'auteur que mes courtes récréations. Les foibles honoraires que m'ont rapportés mes écrits, m'ont laissé le loisir d'être malade, & de mettre un peu plus de graisse dans ma soupe ; mais tout cela est épuisé, & je suis plus près de mes pièces que je ne l'ai jamais été. Avec cela, il faut encore répondre à cinquante mille lettres, recevoir mille importuns, & leur offrir l'hospitalité. Le temps s'en va, & les besoins restent. Cher ami, laissons passer ces temps durs de maux, de besoins, d'importunités, & croyez que je ne ferai rien si promptement & avec tant de plaisir que d'achever le petit morceau que je vous destine, & qui malheureusement ne sera guère au goût de vos lecteurs ni de vos philosophes ; car il est tiré de Platon.

Adieu, mon bon ami ; nous sommes tous deux occupés ; vous, de votre bonheur ; moi, de mes peines : mais l'amitié partage tout. Mes maux s'allègent quand je songe que vous les plaignez ; ils s'effacent presque par le plaisir

de vous croire heureux. Ne montrez cette lettre à perſonne, au moins le dernier article. Adieu derechef.

LETTRE

AU MÊME.

Montmorenci, le 14 Juin 1759.

Je ſuis négligent, cher Vernes, vous le ſavez bien ; mais vous ſavez auſſi que je n'oublie pas mes amis. Jamais je ne m'aviſe de compter leurs lettres ni les miennes, & quelqu'exacts qu'ils puiſſent être, je penſe à eux plus ſouvent qu'ils ne m'écrivent. En rien de ce monde, je ne m'inquiète de mes torts apparens, pourvu que je n'en aie pas de véritables, & j'eſpère bien n'en avoir jamais à me reprocher avec vous. Quand M. Tronchin vous a dit que j'avois pris le parti de ne plus aller à Genève, il a, lui, pris la choſe au pis. Il y a bien de la différence entre n'avoir pas pris, quant à préſent, la réſolution d'aller à Genève, ou avoir pris celle de n'y aller plus. J'ai ſi peu pris cette dernière, que ſi je ſavois y pouvoir être de la moindre utilité à quelqu'un, ou ſeulement y être vu avec plaiſir de tout le monde, je partirois dès

demain; mais, mon bon ami, ne vous y trompez pas, tous les Genevois n'ont pas pour moi le cœur de mon ami Vernes; tout ami de la vérité trouvera des ennemis partout, & il m'eſt moins dur d'en trouver partout ailleurs que dans ma patrie. D'ailleurs, mes chers Genevois, on travaille à vous mettre tous ſur un ſi bon ton, & l'on y réuſſit ſi bien, que je vous trouve trop avancés pour moi. Vous voilà tous ſi élégans, ſi brillans, ſi agréables, que feriez-vous de ma bizarre figure & de mes maximes gothiques? Que deviendrai-je au milieu de vous à préſent que vous avez un maître en plaiſanteries qui vous inſtruit ſi bien? Vous me trouveriez fort ridicule, & moi je vous trouverois fort jolis; nous aurions grand'peine à nous accorder enſemble. Je ne veux point vous répétér mes vieilles rabâcheries, ni aller chercher de l'humeur parmi vous. Il vaut mieux reſter en des lieux où, ſi je vois des choſes qui me déplaiſent, l'intérêt que j'y prends n'eſt pas aſſez grand pour me tourmenter. Voilà, quant à préſent, la diſpoſition où je me trouve, & mes raiſons pour n'en pas changer, tant que ne convenant pas au pays où vous êtes, je ne ſerai pas dans ce pays-ci un hôte trop inſupportable, & juſqu'ici je n'y ſuis pas traité comme tel. Que s'il m'arrivoit

jamais d'être obligé d'en ſortir, j'eſpère que je ne rendrois pas ſi peu d'honneur à ma patrie que de la prendre pour un pis-aller.

Adieu, cher Vernes, je n'ai pas oublié le temps où vous m'offrîtes de me venir voir, & où, quand je vous eus pris au mot, vous ne m'en parlâtes plus. Je n'ai rien dit, quand vous êtes reſté garçon, & ſi, maintenant que vous voilà marié, & que la choſe eſt impoſſible, je vous en parle, c'eſt pour vous dire que je ne déſeſpère point d'avoir le plaiſir de vous embraſſer, non pas à Montmorenci, mais à Genève. Adieu, de tout mon cœur.

LETTRE

A M. CARTIER.

Montmorenci, 10 *Juillet* 1759.

JE te remercie de tout mon cœur, mon bon patriote, de l'intérêt que tu veux bien prendre à ma ſanté, & des offres humaines & généreuſes que cet intérêt t'engage à me faire pour la rétablir. Crois que ſi la choſe étoit faiſable, j'accepterois ces offres avec autant & plus de plaiſir de toi que de perſonne au monde; mais, mon cher, on t'a mal expoſé l'état de la maladie; le mal eſt plus grave &

moins mérité, & un vice de conformation apporté dès ma naiſſance, achève de le rendre abſolument incurable. Tout ce qu'il y aura donc de réel dans l'effet de tes offres, c'eſt la reconnoiſſance qu'elles m'inſpirent, & le plaiſir de connoître & d'eſtimer un de mes concitoyens de plus.

Quant à ton ſtyle, il eſt bon & honorable; pourquoi veux-tu t'excuſer, puiſqu'il eſt celui de l'amitié? Je ne peux mieux te montrer que je l'approuve qu'en m'efforçant de l'imiter, & il ne tient qu'à toi de voir que c'eſt de bon cœur. Ne ferois-tu point par haſard un de nos frères les Quakers? Si cela eſt, je m'en réjouis, car je les aime beaucoup, & à cela près que je ne tutoye pas tout le monde, je me crois plus Quaker que toi. Cependant, peut-être n'eſt-ce pas-là ce que nous faiſons de mieux l'un & l'autre; car c'eſt encore une autre folie que d'être ſage parmi les foux. Quoi qu'il en ſoit, je ſuis très-content de toi & de ta lettre, excepté la fin, où tu te dis encore plus à moi qu'à toi; car tu mens, & ce n'eſt pas la peine de ſe mettre à tutoyer les gens pour leur dire auſſi des menſonges. Adieu, cher patriote, je te ſalue & t'embraſſe de tout mon cœur. Tu peux compter que je ne mens pas en cela.

LETTRE

A M. MOULTOU.

Montmorenci, le 29 Janvier 1760.

SI j'ai des torts avec vous, Monſieur, je n'ai pas celui de ne les pas ſentir & de ne me les pas reprocher. Mon ſilence eſt bien plus contre moi que contre vous ; car comment répondre à une lettre qui m'honore ſi fort, & où je me reconnois ſi peu ? Je laiſſerai de votre lettre ce qui ne me convient pas ; je ne vous rendrai point les éloges que vous me donnez ; je ſuppoſe que vous n'aimeriez pas à les entendre, & je tâcherai de mériter, dans la ſuite, que vous en penſiez autant que moi.

M. Favre avoit un extrait de votre ſermon ſur le luxe, il me l'a lu, & je l'ai prié de me le prêter pour le copier. M'entendez-vous, Monſieur ?

Au reſte vous êtes le premier, que je ſache, qui ait montré que la feinte charité du riche n'eſt en lui qu'un luxe de plus ; il nourrit les pauvres comme des chiens & des chevaux. Le mal eſt que les chiens & les chevaux ſervent à ſes plaiſirs, & qu'à la fin les

pauvres l'ennuient, à la fin c'eſt un air de les laiſſer périr, comme c'en fut d'abord un de les aſſiſter.

J'ai peur qu'en montrant l'incompatibilité du luxe & de l'égalité, vous n'ayez fait le contraire de ce que vous vouliez : vous ne pouvez ignorer que les partiſans du luxe ſont tous ennemis de l'égalité. En leur montrant comment il la détruit, vous ne ferez que le leur faire aimer davantage ; il falloit faire voir, au contraire, que l'opinion tournée en faveur de la richeſſe & du luxe, anéantit l'égalité des rangs ; & que tout crédit gagné par les riches, eſt perdu pour les magiſtrats. Il me ſemble qu'il y auroit là-deſſus un autre ſermon bien plus utile à faire, plus profond, plus politique encore, & dans lequel, en faiſant votre cour, vous diriez des vérités très-importantes, & dont tout le monde ſeroit frappé.

Ne nous faiſons plus illuſion, Monſieur ; je me ſuis trompé dans ma lettre à M. d'Alembert. Je ne croyois pas nos progrès ſi grands, ni nos mœurs ſi avancées. Nos maux ſont déſormais ſans remède ; il ne vous faut plus que des palliatifs, & la comédie en eſt un. Homme de bien, ne perdez pas votre ardente éloquence à nous prêcher l'égalité ; vous ne ſeriez plus entendu. Nous ne ſommes

encore que des esclaves ; apprenez-nous, s'il se peut, à n'être pas des méchans : *Non ad vetera instituta quæ jam pridem, corruptis moribus, ludibrio sunt, révocans ;* mais en retardant le progrès du mal par des raisons d'intérêt, qui seules peuvent toucher des hommes corrompus. Adieu, Monsieur, je vous embrasse.

LETTRE

A M. . . . .

Montmorenci, ... 1760.

LE mot propre me vient rarement, & je ne le regrette guère en écrivant à des lecteurs aussi clairvoyans que vous. La préface (1) est imprimée, ainsi je n'y puis plus rien changer. Je l'ai déja cousue à la première partie ; je l'en détacherai pour vous l'envoyer, si vous voulez ; mais elle ne contient rien dont je ne vous aie déja dit ou écrit la substance, & j'espère que vous ne tarderez pas à l'avoir avec le livre même, car il est en route ; malheureusement mes exemplaires ne viennent qu'avec ceux du libraire. J'espère pourtant faire ensorte que vous ayez le vôtre avant

(1) Celle de la nouvelle Héloïse.

que

que le livre ſoit public. Comme cette préface n'eſt que l'abrégé de celle dont je vous ai parlé, je perſiſte dans la penſée de donner celle-ci à part; mais j'y dis trop de bien & trop de mal du livre pour la donner d'avance, il faut lui laiſſer faire ſon effet, bon ou mauvais, de lui-même, & puis la donner après.

Quant aux aventures d'Edouard, il ſeroit trop tard, puiſque le livre eſt imprimé; d'ailleurs, craignant de ſuccomber à la tentation, j'en ai jetté les cahiers au feu, & il n'en reſte qu'un court extrait que j'en ai fait pour Madame la Maréchale de Luxembourg, & qui eſt entre ſes mains.

A l'égard de ce que vous me dites de Wolmar & du danger qu'il peut faire courir à l'éditeur, cela ne m'effraie point; je ſuis sûr qu'on ne m'inquiétera jamais juſtement, & c'eſt une folie de vouloir ſe précautionner contre l'injuſtice. Il reſte là-deſſus d'importantes vérités à dire, & qui doivent être dites par un croyant. Je ſerai ce croyant-là; & ſi je n'ai pas le talent néceſſaire, j'aurai du moins l'intrépidité. A Dieu ne plaiſe que je veuille ébranler cet arbre ſacré que je reſpecte, & que je voudrois cimenter de mon ſang. Mais j'en voudrois bien ôter les branches qu'on y a greffées, & qui portent de ſi mauvais fruits.

Quoique je n'aie plus reçu de nouvelles de mon libraire depuis la dernière feuille, je crois ſon envoi en route, & j'eſtime qu'il arrivera à Paris vers Noël. Au reſte, ſi vous n'êtes pas honteux d'aimer cet ouvrage, je ne vois pas pourquoi vous vous abſtiendriez de dire que vous l'avez lu, puiſque cela ne peut que favoriſer le débit. Pour moi, j'ai gardé le ſecret que nous nous ſommes promis mutuellement; mais ſi vous me permettez de le rompre, j'aurai grand ſoin de me vanter de votre approbation.

Un jeune Genevois qui a du goût pour les beaux arts a entrepris de faire graver, pour ce livre, un recueil d'eſtampes, dont je lui ai donné les ſujets : comme elles ne peuvent être prêtes à temps pour paroître avec le livre, elles ſe débiteront à part.

LETTRE

A M. MOULTOU.

Montmorenci, le 29 Mai 1761.

Vous pardonneriez aiſément mon ſilence, cher Moultou, ſi vous connoiſſiez mon état; mais, ſans vous écrire, je ne laiſſe pas de penſer à vous, & j'ai une propoſition à vous

faire. Ayant quitté la plume & ce tumultueux métier d'auteur, pour lequel je n'étois point né, je m'étois proposé, après la publication de mes rêveries sur l'éducation, de finir par une édition générale de mes écrits, dans laquelle il en feroit entré quelques-uns qui sont encore en manuscrit. Si peut-être le mal qui me consume ne me laissoit pas le temps de faire cette édition moi-même, seriez-vous homme à faire le voyage de Paris, à venir examiner mes papiers dans les mains où ils seront laissés, & à mettre en état de paroître ceux que vous jugerez bons à cela? Il faut vous prévenir que vous trouverez des sentimens sur la religion, qui ne sont pas les vôtres, & que peut-être vous n'approuverez pas, quoique les dogmes essentiels à l'ordre moral s'y trouvent tous. Or, je ne veux pas qu'il soit touché à cet article; il s'agit donc de savoir s'il vous convient de vous prêter à cette édition avec cette réserve, qui, ce me semble, ne peut vous compromettre en rien, quand on saura qu'elle vous est formellement imposée, sauf à vous de réfuter en votre nom & dans l'ouvrage même, si vous le jugez à propos, ce qui vous paroîtra mériter réfutation, pourvu que vous ne changiez ni supprimiez rien sur ce point; sur tout autre vous serez le maître.

J'ai beſoin, Monſieur, d'une réponſe ſur cette propoſition, avant de prendre les derniers arrangemens que mon état rend néceſſaires. Si votre ſituation, vos affaires ou d'autres raiſons vous empêchent d'acquieſcer, je ne vois que M. Rouſtan, qui m'appelle ſon maître, lui qui pourroit être le mien, auquel je puiſſe donner la même confiance, & qui, je crois, rendroit volontiers cet honneur à ma mémoire. En pareil cas, comme ſa ſituation eſt moins aiſée que la vôtre, on prendroit des meſures pour que ces ſoins ne lui fuſſent pas onéreux. Si cela ne vous convient ni à l'un ni à l'autre, tout reſtera comme il eſt; car je ſuis bien déterminé à ne confier les mêmes ſoins à nul homme de lettres de ce pays. Réponſe préciſe & directe, je vous ſupplie, le plus tôt qu'il ſe pourra, ſans vous ſervir de la voie de M. C . . . . . t. Sur pareille matière le ſecret convient, & je vous le demande. Adieu, vertueux Moultou; je ne vous fais pas des complimens, mais il ne tient qu'à vous de voir ſi je vous eſtime.

Vous comprenez bien que la nouvelle Héloïſe ne doit pas entrer dans le recueil de mes écrits.

LETTRE

AU MÊME.

Montmorenci, 24 Juillet 1761.

JE ne doutois pas, Monſieur, que vous n'acceptaſſiez avec plaiſir les ſoins que je prenois la liberté de confier à votre amitié, & votre conſentement m'a plus touché que ſurpris. Je puis donc, en quelque temps que je ceſſe de ſouffrir, compter que, ſi mon recueil n'eſt pas encore en état de voir le jour, vous ne dédaignerez pas de l'y mettre, & cette confiance m'ôte abſolument l'inquiétude qu'il eſt difficile de n'avoir pas en pareil cas pour le ſort de ſes ouvrages. Quant aux ſoins qui regardent l'impreſſion, comme il ne faut que de l'amitié pour les prendre, ils ſeront remplis en ce pays-ci par les amis auxquels je ſuis attaché, & que je laiſſerai dépoſitaires de mes papiers pour en diſpoſer ſelon leur prudence & vos conſeils. S'il s'y trouve en manuſcrit quelque choſe qui mérite d'entrer dans votre cabinet, de quoi je doute, je m'eſtimerai plus honoré qu'il ſoit dans vos mains, que dans celles du public, & mes amis penſeront comme moi. Vous voyez qu'en

pareil cas un voyage à Paris feroit indifpenfable ; mais vous feriez toujours le maître de choifir le temps de votre commodité ; &, dans votre façon de penfer, vous ne tiendriez pas ce voyage pour perdu, non-feulement par le fervice que vous rendriez à ma mémoire, mais encore par le plaifir de connoître des perfonnes eftimables & refpectables, les feuls vrais amis que j'ai jamais eus, & qui, sûrement, deviendroient auffi les vôtres. En attendant, je n'épargne rien pour vous abréger du travail. Le peu de momens où mon état me permet de m'occuper, font uniquement employés à mettre au net mes chiffons ; &, depuis ma lettre, je n'ai pas laiffé d'avancer affez la befogne, pour efpérer de l'achever, à moins de nouveaux accidens.

Connoiffez-vous un M. Mollet, dont je n'ai jamais entendu parler ? Il m'écrivit, il y a quelque temps, une efpèce de relation d'une fête militaire, laquelle me fit grand plaifir, & je l'en remerciai. Il eft parti de-là pour faire imprimer, fans m'en parler, non-feulement fa lettre, mais ma réponfe, qui n'étoit sûrement pas faite pour paroître en public. J'ai quelquefois effuyé de pareilles malhonnêtetés, mais ce qui me fâche, eft que celle-ci vienne de Genève. Cela m'apprendra, une fois pour toutes, à ne plus écrire à gens que je ne connois point.

Voici, Monſieur, deux lettres dont je groſſis à regret celle-ci; l'une eſt pour M. Rouſtan, dont vous avez bién voulu m'en faire parvenir une, & l'autre pour une bonne femme qui m'a élevé, & pour laquelle je crois que vous ne regretterez pas l'augmentation d'un port de lettre, que je ne veux pas lui faire coûter, & que je ne puis affranchir avec sûreté à Montmorenci. Liſez dans mon cœur, cher Moultou, le principe de la familiarité dont j'uſe avec vous, & qui ſeroit indiſcrétion pour un autre; le vôtre ne lui donnera pas ce nom-là. Mille choſes pour moi à l'ami Vernes. Adieu, je vous embraſſe tendrement.

LETTRE

A M. ROUSTAN.

Montmorenci, 24 Octobre 1761.

VOTRE lettre, Monſieur, du 30 ſeptembre, ayant paſſé par Genève, c'eſt-à-dire, ayant traverſé deux fois la France, ne m'eſt parvenue qu'avant-hier. J'y ai vu, avec une douleur mêlée d'indignation, les traitemens affreux que ſouffrent nos malheureux frères dans le pays où vous êtes, & qui m'étonnent d'autant plus, que l'intérêt du gouvernement

feroit, ce me femble, de les laiffer en repos, du moins quant à préfent. Je comprends bien que les furieux qui les oppriment, confultent bien plus leur humeur fanguinaire, que l'intérêt du gouvernement; mais j'ai pourtant quelque peine à croire qu'ils fe portaffent à ce point de cruauté, fi la conduite de nos frères n'y donnoit pas quelque prétexte. Je fens combien il eft dur de fe voir fans ceffe à la merci d'un peuple cruel, fans appui, fans reffource, & fans avoir même la confolation d'entendre en paix la parole de Dieu. Mais, cependant, Monfieur, cette même parole de Dieu eft formelle fur le devoir d'obéir aux lois des princes. La défenfe de s'affembler eft inconteftablement dans leurs droits; &, après tout, ces affemblées n'étant pas de l'effence du Chriftianifme, on peut s'en abftenir fans renoncer à fa foi. L'entreprife d'enlever un homme des mains de la juftice ou de fes miniftres, fût-il même injuftement détenu, eft encore une rebellion qu'on ne peut juftifier, & que les puiffances font toujours en droit de punir. Je comprends qu'il y a des vexations fi dures, qu'elles laffent même la patience des juftes. Cependant, qui veut être Chrétien, doit apprendre à fouffrir; & tout homme doit avoir une conduite conféquente à fa doctrine. Ces objections peuvent être mauvaifes;

mais, toutefois, ſi on me les faiſoit, je ne vois pas trop ce que j'aurois à répliquer.

Malheureuſement je ne ſuis pas dans le cas d'en courir le riſque. Je ſuis très-peu connu de M........, & je ne le ſuis même que par quelque tort qu'il a eu jadis avec moi, ce qui ne le diſpoſeroit pas favorablement pour ce que j'aurois à lui dire; car, comme vous devez ſavoir, quelquefois l'offenſé pardonne, mais l'offenſeur ne pardonne jamais. Je ne ſuis pas en meilleur prédicament auprès des miniſtres; &, quand j'ai eu à demander à quelqu'un d'eux, non des graces, je n'en demande point, mais la juſtice la plus claire & la plus due, je n'ai pas même obtenu de réponſe. Je ne ferois, par un zèle indiſcret, que gâter la cauſe pour laquelle je voudrois m'intéreſſer. Les amis de la vérité ne ſont pas bien venus dans les cours, & ne doivent pas s'attendre à l'être. Chacun a ſa vocation ſur la terre; la mienne eſt de dire au public des vérités dures, mais utiles; je tâche de la remplir ſans m'embarraſſer du mal que m'en veulent les méchans, & qu'ils me font quand ils peuvent. J'ai prêché l'humanité, la douceur, la tolérance autant qu'il a dépendu de moi, ce n'eſt pas ma faute ſi l'on ne m'a pas écouté; du reſte, je me ſuis fait une loi de m'en tenir toujours aux vérités générales; je ne fais ni

libelles, ni ſatires; je n'attaque point un homme, mais les hommes; ni une action, mais un vice. Je ne ſaurois, Monſieur, aller au-delà.

Vous avez pris un meilleur expédient en écrivant à M........, il eſt fort ami de........ & ſe feroit certainement écouter, s'il lui parloit pour nos frères; mais je doute qu'il mette un grand zèle à ſa recommandation; mon cher Monſieur, la volonté lui manque, à moi le pouvoir; &, cependant, le juſte pâtit. Je vois, par votre lettre, que vous avez, ainſi que moi, appris à ſouffrir à l'école de la pauvreté; hélas! elle nous fait compâtir aux malheurs des autres, mais elle nous met hors d'état de les ſoulager. Bon jour, Monſieur, je vous ſalue de tout mon cœur.

LETTRE
A M. MOULTOU.

Montmorenci, le 16 *Février* 1762.

PLUS de monſieur, cher Moultou, je vous en ſupplie, je ne puis ſouffrir ce mot-là entre gens qui s'eſtiment & qui s'aiment: je tâcherai de mériter que vous ne vous en ſerviez plus avec moi.

Je ſuis touché de vos inquiétudes ſur ma ſûreté ; mais vous devez comprendre que, dans l'état où je ſuis, il y a plus de franchiſe que de courage à dire des vérités utiles, & je puis déſormais mettre les hommes au pis, ſans avoir grand'choſe à perdre. D'ailleurs, en tout pays, je reſpecte la police & les lois ; &, ſi je parois ici les éluder, ce n'eſt qu'une apparence qui n'eſt point fondée, on ne peut être plus en règle que je le ſuis ; il eſt vrai que, ſi l'on m'attaquoit, je ne pourrois, ſans baſſeſſe, employer tous mes avantages pour me défendre ; mais il n'en eſt pas moins vrai qu'on ne pourroit m'attaquer juſtement, & cela ſuffit pour ma tranquillité ; toute ma prudence, dans ma conduite, eſt qu'on ne puiſſe jamais me faire mal ſans me faire tort ; mais auſſi je ne me dépars jamais de-là. Vouloir ſe mettre à l'abri de l'injuſtice, c'eſt tenter l'impoſſible, & prendre des précautions qui n'ont point de fin. J'ajouterai, qu'honoré dans ce pays de l'eſtime publique, j'ai une grande défenſe dans la droiture de mes intentions, qui ſe fait ſentir dans mes écrits. Le François eſt naturellement humain & hoſpitalier ; que gagneroit-on de perſécuter un pauvre malade qui n'eſt ſur le chemin de perſonne, & ne prêche que la paix & la vertu ? Tandis que l'auteur du livre de l'Eſprit vit en paix dans

ſa patrie, J. J. Rouſſeau peut eſpérer de n'y être pas tourmenté.

Tranquilliſez-vous donc ſur mon compte, & ſoyez perſuadé que je ne riſque rien. Mais, pour mon livre, je vous avoue qu'il eſt maintenant dans un état de criſe qui me fait craindre pour ſon ſort. Il faudra peut-être n'en laiſſer paroître qu'une partie, ou le mutiler miſérablement; & là-deſſus je vous dirai que mon parti eſt pris. Je laiſſerai ôter ce qu'on voudra des deux premiers volumes, mais je ne ſouffrirai pas qu'on touche à la profeſſion de foi. Il faut qu'elle reſte telle qu'elle eſt, ou qu'elle ſoit ſupprimée; la copie qui eſt entre vos mains me donne le courage de prendre ma réſolution la-deſſus. Nous en reparlerons quand j'aurai quelque choſe de plus à vous dire; quant à préſent, tout eſt ſuſpendu. Le grand éloignement de Paris & d'Amſterdam fait que toute cette affaire ſe traite fort lentement, & tire extrêmement en longueur.

L'objection que vous me faites ſur l'état de la religion en Suiſſe & à Genève, & ſur le tort qu'y peut faire l'écrit en queſtion, ſeroit plus grave ſi elle étoit fondée : mais je ſuis bien éloigné de penſer comme vous ſur ce point. Vous dites que vous avez lu vingt fois cet écrit; hé bien, cher Moultou, liſez-le

encore une vingt-unième ; & si vous persistez alors dans votre opinion, nous la discuterons.

J'ai du chagrin de l'inquiétude de M. votre père, & sur tout par l'influence qu'elle peut avoir sur votre voyage ; car, d'ailleurs, je pense trop bien de vous pour croire que, quand votre fortune seroit moindre, vous en fussiez plus malheureux. Quand votre résolution sera tout-à-fait prise là-dessus, marquez-le moi, afin que je vous garde, ou vous envoie le misérable chiffon auquel votre amitié veut bien mettre un prix. J'aurois d'autant plus de plaisir à vous voir, que je me sens un peu soulagé, & plus en état de profiter de votre commerce ; j'ai quelques instans de relâche que je n'avois pas auparavant, & ces instans me seroient plus chers, si je vous avois ici. Toutefois vous ne me devez rien, & vous devez tout à votre père, à votre famille, à votre état, & l'amitié qui se cultive aux dépens du devoir n'a plus de charmes. Adieu, cher Moultou, je vous embrasse de tout mon cœur. J'ai brûlé votre précédente lettre : mais pourquoi signer ? avez-vous peur que je ne vous reconnoisse pas ?

LETTRE
AU MÊME.

Montmorenci, le 25 Avril 1762.

JE voulois, mon cher concitoyen, attendre pour vous écrire, & pour vous envoyer le chiffon ci-joint, puisque vous le désirez, de pouvoir vous annoncer définitivement le sort de mon livre; mais cette affaire se prolonge trop pour m'en laisser attendre la fin. Je crois que le libraire a pris le parti de revenir au premier arrangement, & de faire imprimer en Hollande, comme il s'y étoit d'abord engagé. J'en suis charmé, car c'étoit toujours malgré moi que, pour augmenter son gain, il prenoit le parti de faire imprimer en France, quoique de ma part je fusse autant en règle qu'il me convient, & que je n'eusse rien fait sans l'aveu du magistrat. Mais maintenant que le libraire a reçu & payé le manuscrit, il en est le maître. Il ne me le rendroit pas quand je lui rendrois son argent, ce que j'ai voulu faire inutilement plusieurs fois, & ce que je ne suis plus en état de faire. Ainsi, j'ai résolu de ne plus m'inquiéter de cette affaire, & de laisser courir sa fortune au livre, puisqu'il est trop tard pour l'empêcher.

Quoique par-là toute discussion sur le danger de la profession de foi devienne inutile, puisqu'assurément, quand je la voudrois retirer, le libraire ne me la rendroit pas, j'espère pourtant que vous avez mis ses effets au pis, en supposant qu'elle jetteroit le peuple parmi nous dans une incrédulité absolue; car premièrement, je n'ôte pas à pure perte, & même je n'ôte rien, & j'établis plus que je ne détruis. D'ailleurs, le peuple aura toujours une religion positive, fondée sur l'autorité des hommes, & il est impossible que, sur mon ouvrage, le peuple de Genève en préfère une autre à celle qu'il a. Quant aux miracles, ils ne sont pas tellement liés à cette autorité qu'on ne puisse les en détacher à certain point, & cette séparation est très-importante à faire, afin qu'un peuple religieux ne soit pas à la discrétion des fourbes & des novateurs; car, quand vous ne tenez le peuple que par les miracles, vous ne tenez rien. Ou je me trompe fort, ou ceux sur qui mon livre feroit quelque impression parmi le peuple, en seroient beaucoup plus gens de bien, & n'en seroient guères moins chrétiens, ou plutôt ils le seroient plus essentiellement. Je suis donc persuadé que le seul mauvais effet que pourra faire mon livre parmi les nôtres sera contre moi; & même je ne

doute point que les plus incrédules ne souf-flent encore plus le feu que les dévots : mais cette considération ne m'a jamais retenu de faire ce que j'ai cru bon & utile. Il y a long-temps que j'ai mis les hommes au pis, & puis je vois très-bien que cela ne fera que démasquer des haines qui couvent ; autant vaut les mettre à leur aise. Pouvez-vous croire que je ne m'apperçoive pas que ma réputation blesse les yeux de mes concitoyens, & que si Jean-Jacques n'étoit pas de Genève, Voltaire y eût été moins fêté ? Il n'y a pas une ville de l'Europe dont il ne me vienne des visites à Montmorenci, mais on n'y apperçoit jamais la trace d'un Genevois, &, quand il y en est venu quelqu'un, ce n'a jamais été que des disciples de Voltaire qui ne sont venus que comme espions. Voilà, très-cher concitoyen, la véritable raison qui m'empêchera de jamais me retirer à Genève ; un seul haineux empoisonneroit tout le plaisir d'y trouver quelques amis. J'aime trop ma patrie pour supporter de m'y voir haï. Il vaut mieux vivre & mourir en exil. Dites-moi donc ce que je risque ? Les bons sont à l'épreuve, & les autres me haïssent déjà. Ils prendront ce prétexte pour se montrer, & je saurai du moins à qui j'ai affaire. Du reste, nous n'en ferons pas

si tôt

ſi-tôt à la peine. Je vois moins clair que jamais dans le ſort de mon livre, c'eſt un abîme de myſtère où je ne ſaurois pénétrer. Cependant il eſt payé, du moins en partie, & il me ſemble que, dans les actions des hommes, il faut toujours, en dernier reſſort, remonter à la loi de l'intérêt. Attendons.

Le Contrat Social eſt imprimé, & vous en recevrez, par l'envoi de Rey, douze exemplaires, francs de port, comme j'eſpère; ſinon vous aurez la bonté de m'envoyer la note de vos débourſés. Voici la diſtribution que je vous prie de vouloir bien faire des onze qui vous reſteront, le vôtre prélevé.

I à la bibliothèque, &c.

A propos de la bibliothèque, ne ſachant point le nom des meſſieurs qui en ſont chargés à préſent, & par conſéquent ne pouvant leur écrire; je vous prie de vouloir bien leur dire de ma part, que je ſuis chargé par M. le maréchal de Luxembourg d'un préſent pour la bibliothèque. C'eſt un exemplaire de la magnifique édition des Fables de La Fontaine, avec des figures d'Oudry, en quatre volumes *in-folio*. Ce beau livre eſt actuellement entre mes mains, & ces meſſieurs le feront retirer quand il leur plaira. S'ils jugent à propos d'en écrire une lettre de remercîment à M. le Maréchal, je crois qu'ils feroient une choſe convenable.

Adieu, cher concitoyen, ma feuille est finie, & je ne sais finir avec vous que comme cela. Je vous embrasse.

P. S. Vous verrez que cette lettre est écrite à deux reprises, parce que je me suis fait une blessure à la main droite, qui m'a long-temps empêché de tenir la plume. C'est avec regret que je vous fais coûter un si gros port, mais vous l'avez voulu.

LETTRE

A M. DE * * *.

Montmorenci, le 7 Mai 1762.

C'EST à moi, Monsieur, de vous remercier de ne pas dédaigner de si foibles hommages, que je voudrois bien rendre plus dignes de vous être offerts. Je crois, à propos de ce dernier écrit, devoir vous informer d'une action du sieur Rey, laquelle a peu d'exemple chez les libraires, & ne sauroit manquer de lui valoir quelque partie des bontés dont vous m'honorez. C'est, Monsieur, qu'en reconnoissance des profits qu'il prétend avoir faits sur mes ouvrages, il vient de passer, en faveur de ma gouvernante, l'acte d'une pension viagère de trois cents livres, & cela de son

propre mouvement, & de la manière du monde la plus obligeante. Je vous avoue qu'il s'eſt attaché pour le reſte de ma vie, un ami par ce procédé, & j'en ſuis d'autant plus touché, que ma plus grande peine, dans l'état où je ſuis, étoit l'incertitude de celui où je laiſſerois cette pauvre fille, après dix-ſept ans de ſervices, de ſoins & d'attachement. Je ſais que le ſieur Rey n'a pas une bonne réputation dans ce pays-ci, & j'ai eu moi-même plus d'une occaſion de m'en plaindre, quoique jamais ſur des diſcuſſions d'intérêt, ni ſur ſa fidélité à faire honneur à ſes engagemens. Mais il eſt conſtant auſſi qu'il eſt généralement eſtimé en Hollande, & voilà, ce me ſemble, un fait authentique qui doit effacer bien des imputations vagues. En voilà beaucoup, Monſieur, ſur une affaire dont j'ai le cœur plein, mais le vôtre eſt fait pour ſentir & pardonner ces choſes-là.

LETTRE
A M. MOULTOU.

Montmorenci, le 30 *Mai* 1762.

L'ÉTAT critique où étoient vos enfans, quand vous m'avez écrit, me fait ſentir pour vous la ſollicitude & les alarmes paternelles. Tirez-

moi d'inquiétude auſſi-tôt que vous le pourrez: car, cher Moultou, je vous aime tendrement.

Je ſuis très-ſenſible au témoignage d'eſtime que je reçois de la part de M. de Reventlouv, dans la lettre dont vous m'avez envoyé l'extrait; mais outre que je n'ai jamais aimé la poéſie françoiſe, & que, n'ayant fait de vers depuis très-long-temps, j'ai abſolument oublié cette petite mécanique; je vous dirai de plus, que je doute qu'une pareille entrepriſe eût aucun ſuccès, & quant à moi, du moins, je ne ſais mettre en chanſon rien de ce qu'il faut dire aux princes; ainſi je ne puis me charger du ſoin dont veut bien m'honorer M. de Reventlouv. Cependant, pour lui prouver que ce refus ne vient point de mauvaiſe volonté, je ne refuſerai point d'écrire un mémoire pour l'inſtruction du jeune prince, ſi M. de Reventlouv veut m'en prier. Quant à la récompenſe, je ſais d'où la tirer, ſans qu'il s'en donne le ſoin. Auſſi bien quelque médiocre que puiſſe être mon travail en lui-même, ſi je faiſois tant que d'y mettre un prix, il ſeroit tel que ni M. de Reventlouv, ni le roi de Dannemarck ne pourroient le payer.

Enfin, mon livre paroît depuis quelques jours, & il eſt parfaitement prouvé par l'événement que j'ai payé les ſoins officieux d'un honnête homme des ſoupçons les plus odieux.

Je ne me consolerai jamais d'une ingratitude aussi noire, & je porte au fond de mon cœur le poids d'un remords qui ne me quittera plus.

Je cherche quelque occasion de vous envoyer des exemplaires ; &, si je ne puis faire mieux, du moins le vôtre avant tout. Il y a une édition de Lyon qui m'est très-suspecte, puisqu'il ne m'a pas été possible d'en voir les feuilles ; d'ailleurs, le libraire....... qui l'a faite s'est signalé dans cette affaire par tant de manœuvres artificieuses, nuisibles à Néaulme & à Duchesne, que la justice, aussi bien que l'honneur de l'auteur, demandent que cette édition soit décriée autant qu'elle mérite de l'être. J'ai grand'peur que ce ne soit la seule qui sera connue où vous êtes, & que Genève n'en soit infecté. Quand vous aurez votre exemplaire, vous serez en état de faire la comparaison, & d'en dire votre avis.

Vous avez bien prévu que je serois embarrassé du transport des Fables de La Fontaine. Moi que le moindre tracas effarouche, & qui laisse dépérir mes propres livres dans les transports, faute d'en pouvoir prendre le moindre soin ; jugez du souci où me met la crainte que celui-là ne soit pas assez bien emballé pour ne pas souffrir en route, & la difficulté de le faire entrer à Paris, sans qu'il aille

traînant des mois entiers à la chambre ſyndicale. Je vous jure que j'aurois mieux aimé en procurer dix autres à la bibliothèque que de faire faire une lieue à celui-là. C'eſt une leçon pour une autre fois.

Vous qui dites que je ſuis ſi bien voulu dans Genève, répondez au fait que je vais vous expoſer. Il n'y a pas une ville dans l'Europe dont les libraires ne recherchent mes écrits avec le plus grand empreſſement. Genève eſt la ſeule où Rey n'a pu négocier des exemplaires du Contrat Social. Pas un ſeul libraire n'a voulu s'en charger. Il eſt vrai que l'entrée de ce livre vient d'être défendue en France, mais c'eſt préciſément pour cela qu'il devroit être bien reçu dans Genève; car, même j'y préfère hautement l'ariſtocratie à tout autre gouvernement. Répondez. Adieu, cher Moultou. Des nouvelles de vos enfans.

LETTRE

AU MÊME.

6 *Juillet* 1762.

JE vois bien, cher concitoyen, que, tant que je ſerai malheureux, vous ne pourrez vous taire, & cela vraiſemblablement m'aſſure

vos ſoins & votre correſpondance pour le reſte de mes jours. Plaiſe à Dieu que toute votre conduite dans cette affaire ne vous faſſe pas autant de tort qu'elle vous fera d'honneur. Il ne falloit pas moins avec votre eſtime, que celle de quelques vrais pères de la patrie, pour tempérer le ſentiment de ma misère, dans un concours de calamités que je n'ai jamais dû prévoir : la noble fermeté de M. Jalabert ne me ſurprend point. J'oſe croire que ſon ſentiment étoit le plus honorable au Conſeil, ainſi que le plus équitable ; & pour cela même je lui ſuis encore plus obligé du courage avec lequel il l'a ſoutenu. C'eſt bien des philoſophes qui lui reſſemblent qu'on peut dire que, s'ils gouvernoient les Etats, les peuples ſeroient heureux.

Je ſuis auſſi fâché que touché de la démarche des citoyens dont vous me parlez. Ils ont cru, dans cette affaire, avoir leurs propres droits à défendre, ſans voir qu'ils me faiſoient beaucoup de mal. Toutefois ſi cette démarche s'eſt faite avec la décence & le reſpect convenables, je la trouve plus nuiſible que répréhenſible. Ce qu'il y a de très-sûr, c'eſt que je ne l'ai ni ſue ni approuvée, non plus que la requête de ma famille, quoiqu'à dire le vrai, le refus qu'elle a produit ſoit ſurprenant, & peut-être inoui.

Plus je pèſe toutes les conſidérations, plus je me confirme dans la réſolution de garder le plus parfait ſilence. Car enfin que pourrois-je dire ſans renouveller le crime de Cam ? Je me tairai, cher Moultou, mais mon livre parlera pour moi ; chacun y doit voir avec évidence que l'on m'a jugé ſans m'avoir lu.

Non-ſeulement j'attendrai le mois de ſeptembre avant d'aller à Genève, mais je ne trouve pas même ce voyage fort néceſſaire depuis que le Conſeil lui-même déſavoue le décret, & je ne ſuis guères en état d'aller faire pareille corvée. Il faut être fou, dans ma ſituation, pour courir à de nouveaux déſagrémens, quand le devoir ne l'exige pas. J'aimerai toujours ma patrie, mais je n'en peux plus revoir le ſéjour avec plaiſir.

On a écrit ici à M. le Baillif que le ſénat de Berne, prévenu par le réquiſitoire imprimé dans la gazette, doit dans peu m'envoyer un ordre de ſortir des terres de la république. J'ai peine à croire qu'une pareille délibération ſoit miſe à exécution dans un ſi ſage Conſeil. Si-tôt que je ſaurai mon ſort, j'aurai ſoin de vous en inſtruire : juſques-là gardez-moi le ſecret ſur ce point.

Ce réquiſitoire, ou plutôt ce libelle, me pourſuit d'Etat en Etat, pour me faire interdire par-tout le feu & l'eau. On vient encore

de l'imprimer dans le Mercure de Neufchâtel. Eſt-il poſſible qu'il ne ſe trouve pas dans tout le public un ſeul ami de la juſtice & de la vérité, qui daigne prendre la plume, & montrer les calomnies de ce ſot libelle, leſquelles ne pourroient, que par leur bêtiſe, ſauver l'auteur du châtiment qu'il recevroit d'un tribunal équitable, quand il ne ſeroit qu'un particulier ? Que doit-ce être d'un homme qui oſe employer le ſacré caractère de la magiſtrature à faire le métier qu'il devroit punir ? Je vous embraſſe de tout mon cœur.

LETTRE
AU ROI DE PRUSSE.

Septembre 1762.

SIRE,

J'ai dit beaucoup de mal de vous ; j'en dirai peut-être encore : cependant, chaſſé de France, de Genève, du canton de Berne, je viens chercher un aſyle dans vos états. Ma faute eſt peut-être de n'avoir pas commencé par-là ; cet éloge eſt de ceux dont vous êtes digne. Sire, je n'ai mérité de vous aucune grace, & je n'en demande pas : mais j'ai cru devoir déclarer à votre majeſté, que j'étois en ſon pouvoir, & que j'y voulois être ; elle peut diſpoſer de moi comme il lui plaira.

LETTRE

AU MÊME.

Octobre 1762.

SIRE,

Vous êtes mon protecteur & mon bienfaiteur, & je porte un cœur fait pour la reconnoiſſance, je viens m'acquitter avec vous, ſi je puis.

Vous voulez me donner du pain; n'y a-t-il aucun de vos ſujets qui en manque ? Otez de devant mes yeux cette épée qui m'éblouit & me bleſſe, elle n'a que trop fait ſon devoir, & le ſceptre eſt abandonné. La carrière eſt grande pour les rois de votre étoffe, & vous êtes encore loin du terme; cependant le temps preſſe, & il ne vous reſte pas un moment à perdre pour aller au bout (*).

Puiſſé-je voir Frédéric le juſte & le redouté couvrir ſes états d'un peuple nombreux dont il ſoit le père, & J. J. Rouſſeau, l'ennemi des rois, ira mourir aux pieds de ſon trône!

(*) Dans le brouillard de cette lettre il y avoit à la place cette phraſe : *Sondez bien votre cœur, ô Frédéric! vous convient-il de mourir ſans avoir été le plus grand des hommes;* & à la fin de la lettre cette autre phraſe : *Voilà, Sire, ce que j'avois à vous dire; il eſt donné à peu de rois de l'entendre, & il n'eſt donné à aucun de l'entendre deux fois.*

LETTRE

A MILORD MARÉCHAL.

Novembre 1762.

NON, Milord, je ne ſuis ni en ſanté ni content; mais quand je reçois de vous quelque marque de bonté & de ſouvenir, je m'attendris, j'oublie mes peines; au ſurplus, j'ai le cœur abattu, & je tire bien moins de courage de ma philoſophie que de votre vin d'Eſpagne.

Madame la comteſſe de Boufflers demeure rue Notre-Dame-de-Nazareth, proche le temple; mais je ne comprends pas comment vous n'avez pas ſon adreſſe, puiſqu'elle me marque que vous lui avez encore écrit pour l'engager à me faire accepter les offres du roi. De grace, Milord, ne vous ſervez plus de médiateur avec moi, & daignez être bien perſuadé, je vous ſupplie, que ce que vous n'obtiendrez pas directement ne ſera obtenu par nul autre. Madame de Boufflers ſemble oublier, dans cette occaſion, le reſpect qu'on doit aux malheureux. Je lui réponds plus durement que je ne devrois peut-être, & je crains que cette affaire ne me brouille avec elle, ſi même cela n'eſt déjà fait.

Je ne ſais, Milord, ſi vous ſongez encore a notre château en Eſpagne ; mais je ſens que cette idée, ſi elle ne s'exécute pas, fera le malheur de ma vie. Tout me déplaît, tout me gêne, tout m'importune ; je n'ai plus de confiance & de liberté qu'avec vous, & ſéparé par d'inſurmontables obſtacles du peu d'amis qui me reſtent, je ne puis vivre en paix que loin de toute autre ſociété. C'eſt, j'eſpère, un avantage que j'aurai dans votre terre, n'étant connu là-bas de perſonne, & ne ſachant pas la langue du pays. Mais je crains que le déſir d'y venir vous-même n'ait été plutôt une fantaiſie qu'un vrai projet. Et je ſuis mortifié auſſi que vous n'ayez aucune réponſe de M. Hume. Quoi qu'il en ſoit, ſi je ne puis vivre avec vous, je veux vivre ſeul. Mais il y a bien loin d'ici en Ecoſſe, & je ſuis bien peu en état d'entreprendre un ſi long trajet. Pour Colombier, il n'y faut pas penſer. J'aimerois autant habiter une ville. C'eſt aſſez d'y faire de temps en temps des voyages, lorſque je ſaurai ne vous pas importuner.

J'attends pourtant avec impatience le retour de la belle ſaiſon pour vous y aller voir, & décider avec vous quel parti je dois prendre, ſi j'ai encore long-temps à traîner mes chagrins & mes maux ; car cela commence à devenir

long, & n'ayant rien prévu de ce qui m'arrive, j'ai peine à ſavoir comment je dois m'en tirer. J'ai demandé à M. de Malesherbe la copie de quatre lettres que je lui écrivis l'hiver dernier, croyant avoir peu de temps encore à vivre, & n'imaginant pas que j'aurois tant à ſouffrir. Ces lettres contiennent la peinture exacte de mon caractère & la clef de toute ma conduite, autant que j'ai pu lire dans mon propre cœur. L'intérêt que vous daignez prendre à moi, me fait croire que vous ne ſerez pas fâché de les lire, & je les prendrai en allant à Colombier.

On m'écrit de Pétersbourg que l'impératrice fait propoſer à M. d'Alembert d'aller élever ſon fils ; j'ai répondu là-deſſus que M. d'Alembert avoit de la philoſophie, du ſavoir & beaucoup d'eſprit, mais que s'il élevoit ce petit garçon, il n'en feroit ni un conquérant ni un ſage, qu'il en feroit un arlequin.

Je vous demande pardon, Milord, de mon ton familier, je n'en ſaurois prendre un autre quand mon cœur s'épanche, &, quand un homme a de l'étoffe en lui-même, je ne regarde plus à ſes habits. Je n'adopte nulle formule, n'y voyant aucun terme fixe pour s'arrêter, ſans être faux. J'en pourrois cependant adopter une auprès de vous, Milord,

ſans courir ce riſque; ce ſeroit celle du bon Ibrahim (*).

LETTRE

A M. MOULTOU.

Ce 13 Novembre 1762.

VOUS ne ſaurez jamais ce que votre ſilence m'a fait ſouffrir; mais vottre lettre m'a rendu la vie, & l'aſſurance que vous me donnez, me tranquilliſe pour le reſte de mes jours. Ainſi écrivez déſormais à votre aiſe; votre ſilence ne m'alarmera plus. Mais, cher ami, pardonnez les inquiétudes d'un pauvre ſolitaire, qui ne ſait rien de ce qui ſe paſſe, dont tant de cruels ſouvenirs attriſtent l'imagination, qui ne connoît dans la vie d'autre bonheur que l'amitié, & qui n'aima jamais perſonne autant que vous: *Felix ſe neſcit amari*, dit le poëte; mais moi je dis: *Felix neſcit amare.* Des deux côtés, les circonſtances qui ont ſerré notre attachement, l'ont mis à l'épreuve, & lui ont donné la ſolidité d'une amitié de vingt ans.

(*) Ibrahim, eſclave Turc de milord Maréchal finiſſoit les lettres qu'il lui adreſſoit par cette formule : *Je ſuis plus votre ami que jamais, Ibrahim.*

Je ne dirai pas un mot à M. de Montmollin pour la communication de la lettre dont vous me parlez. Il fera ce qu'il jugera convenable pour son avantage ; pour moi, je ne veux pas faire un pas, ni dire un mot de plus dans toute cette affaire, & je laisserai vos gens se démener comme ils voudront sans m'en mêler, ni répondre à leurs chicanes. Ils prétendent me traiter comme un enfant, à qui l'on commence par donner le fouet, & puis on lui fait demander pardon. Ce n'est pas tout-à-fait mon avis. Ce n'est pas moi qui veux donner des éclaircissemens ; c'est le bon homme de Luc qui veut que j'en donne, & je suis très-fâché de ne pouvoir en cela lui complaire, car il m'a tout-à-fait gagné le cœur ce voyage, & j'ai été bien plus content de lui que je n'espérois. Puisqu'on n'a pas été content de ma lettre, on ne le seroit pas non plus de mes éclaircissemens ; quoi qu'on fasse, je n'en veux pas dire plus qu'il n'y en a, &, quand on me presseroit sur le reste, je craindrois que M. de Montmollin ne fût compromis ; ainsi je ne dirai plus rien, c'est un parti pris.

Je trouve, en revenant sur tout ceci, que nous avons donné trop d'importance à cette affaire ; c'est un jeu de sots enfans dont

on ſe fâche pour un moment, mais dont on ne fait que rire ſi-tôt qu'on eſt de ſang-froid.

Adieu, cher Moultou.

J'oubliois de vous marquer que le roi de Pruſſe m'a fait faite, par milord Maréchal, des offres très-obligeantes, & d'une manière dont je ſuis pénétré.

LETTRE

AU MÊME.

25 *Novembre* 1762.

JE m'étois attendu, cher ami, à ce qui vient de ſe paſſer, ainſi j'en ſuis peu ému. Peut-être n'a-t-il tenu qu'à moi que cela ne ſe paſsât autrement. Mais une maxime, dont je ne me départirai jamais, eſt de ne faire du mal à perſonne. Je ſuis charmé de ne m'en être pas departi en cette occaſion; car je vous avoue que la tentation étoit vive.

Je ſuis charmé que vous voyiez enfin que je n'en ai déjà que trop fait. Ces meſſieurs les Genevois le prennent, en vérité, ſur un ſingulier ton. On diroit qu'il faut que j'aille encore demander pardon des affronts qu'on m'a faits. Et puis quelle extravagante inquiſition?

ſition ? L'on n'en feroit pas tant chez les Turcs.

Le bon homme diſpoſe de moi comme de ſes vieux ſouliers ; il veut que j'aille courir à Genève dans une ſaiſon & dans un état où je ne puis ſortir ; je ne dis pas de Motiers, mais de ma chambre. Il n'y a pas de ſens à cela. Je ſouhaite de tout mon cœur de revoir Genève, & je me ſens un cœur fait pour oublier leurs outrages. Mais on ne m'y verra ſûrement jamais en homme qui demande grace, ou qui la reçoit.

Je vous ai parlé des offres du roi de Pruſſe & de ma reconnoiſſance. Mais voudriez-vous que je les euſſe acceptées ? Eſt-il néceſſaire de vous dire ce que j'ai fait ? Ces choſes-là devroient ſe deviner entre nous.

Je dois vous prévenir d'une choſe. Vous avez dû avoir beaucoup d'inégalité dans mes lettres ; c'eſt qu'il y en a beaucoup dans mon humeur, & je ne le cache point à mes amis. Ma conduite ne ſe règle point ſur mon humeur ; elle a une règle plus conſtante ; à mon âge, on ne change plus. Je ſerai ce que j'ai été. Je ne ſuis différent qu'en une choſe ; c'eſt que juſqu'ici j'ai eu des amis, mais à préſent je ſens que j'ai un ami.

Vous apprendrez avec plaiſir qu'Emile a le plus grand ſuccès en Angleterre. On en

eſt à la ſeconde édition angloiſe. Il n'y a pas d'exemple à Londres d'un ſuccès ſi rapide pour aucun livre étranger, &, nota, malgré le mal que j'y dis des Anglois.

LETTRE

AU MÊME.

Motiers, le 23 *Janvier* 1763.

COMMENT avez-vous pu imaginer que ſi j'avois écrit des mémoires de ma vie, j'aurois choiſi M. de Montmollin pour l'en faire dépoſitaire ? Soyez sûr que la reconnoiſſance que j'ai pour ſa conduite envers moi ne m'aveugle pas à ce point; & quand je me choiſirai un confeſſeur, ce ne ſera ſûrement pas un homme d'égliſe : car je ne regarde pas mon cher Moultou comme tel. Il eſt certain que la vie de votre malheureux ami, que je regarde comme finie, eſt tout ce qui me reſte à faire, & que l'hiſtoire d'un homme qui aura le courage de ſe montrer *intùs & in cute* peut être de quelque inſtruction à ſes ſemblables ; car malheureuſement n'ayant pas toujours vécu ſeul, je ne ſaurois me peindre ſans peindre beaucoup d'autres gens ; & je n'ai pas le droit d'être auſſi ſincère pour eux

que pour moi, du moins avec le public, & de leur vivant. Il y auroit peut-être des arrangemens à prendre pour cela, qui demanderoient le concours d'un homme sûr & d'un véritable ami; ce n'eſt pas d'aujourd'hui que je médite ſur cette entrepriſe, qui n'eſt pas ſi légère qu'elle peut vous paroître, & je ne vois qu'un moyen de l'exécuter, duquel je voudrois raiſonner avec vous. J'ai une choſe à vous propoſer. Dites-moi, cher Moultou, ſi je reprenois aſſez de force pour être ſur pied cet été, pourriez-vous vous ménager deux ou trois mois à me donner pour les paſſer à-peu-près tête-à-tête? Je ne voudrois pour cela choiſir ni Motiers, ni Zuric, ni Genève; mais un lieu auquel je penſe, & où les importuns ne viendroient pas nous chercher, du moins de ſi-tôt. Nous y trouverions un hôte & un ami, & même des ſociétés très-agréables, quand nous voudrions un peu quitter notre ſolitude. Penſez à cela, & dites-m'en votre avis. Il ne s'agit pas d'un long voyage. Plus je penſe à ce projet, & plus je le trouve charmant. C'eſt mon dernier château en Eſpagne, dont l'exécution ne tient qu'à ma ſanté & à vos affaires. Penſez-y, & me répondez. Cher ami, que je vive encore deux mois, & je meurs content.

Vous me propoſez d'aller près de Genève,

chercher des secours à mes maux ! Et quels secours donc ? Je n'en connois point d'autres, quand je souffre, que la patience & la tranquillité. Mes amis mêmes alors me sont insupportables, parce qu'il faut que je me gêne pour ne les pas affliger. Me croyez-vous donc de ceux qui méprisent la médecine quand ils se portent bien, & l'adorent quand ils sont malades ? Pour moi, quand je le suis, je me tiens coi, en attendant la mort ou la guérison. Si j'étois malade à Genève, c'est ici que je viendrois chercher les secours qu'il me faut.

Savez-vous qu'on entreprend à Paris une édition générale de mes écrits, avec la permission du gouvernement ? Que dites-vous de cela ? Savez-vous que l'imbécille Néaulme & l'infatigable Formey travaillent à mutiler mon Emile, auquel ils auront l'audace de laisser mon nom, après l'avoir rendu aussi plat qu'eux ?

Adieu, je vous embrasse. Mon état est toujours le même ; mais cependant l'hiver tend à sa fin. Nous verrons ce que pourra faire une saison moins rude.

LETTRE

A M. . . . . Pr. à Neufchâtel.

Motiers.... 1763.

Je n'ai point, Monſieur, de ſatisfaction à faire au chriſtianiſme, parce que je ne l'ai point offenſé ; ainſi je n'ai que faire pour cela du livre de M. Deniſe.

Toutes les preuves de la vérité de la religion chrétienne ſont contenues dans la bible. Ceux qui ſe mêlent d'écrire ces preuves ne font que les tirer de-là, & les retourner à leur mode. Il vaut mieux méditer l'original, & les en tirer ſoi-même, que de les chercher dans le fatras de ces auteurs. Ainſi, Monſieur, je n'ai que faire encore pour cela du livre de M. Deniſe.

Cependant, puiſque vous m'aſſurez qu'il eſt bon, je veux bien le garder ſur votre parole, pour le lire, quand j'en aurai le loiſir, à condition que vous aurez la bonté de me faire dire ce que vous a coûté l'exemplaire que vous m'avez envoyé, & de trouver bon que j'en remette le prix à votre commiſſionnaire, faute de quoi le livre lui ſera rendu ſous quinze jours, pour vous être renvoyé.

Je paſſe, Monſieur, à la réponſe à vos deux queſtions.

Le vrai chriſtianiſme n'eſt que la religion naturelle mieux expliquée, comme vous le dites vous-même dans la lettre dont vous m'avez honoré. Par conſéquent profeſſer la religion naturelle, n'eſt point ſe déclarer contre le chriſtianiſme.

Toutes les connoiſſances humaines ont leurs objections & leurs difficultés ſouvent inſolubles. Le chriſtianiſme a les ſiennes, que l'ami de la vérité, l'homme de bonne foi, le vrai chrétien ne doivent point diſſimuler. Rien ne me ſcandaliſe davantage que de voir qu'au lieu de réſoudre ces difficultés, on me reproche de les avoir dites.

Où prenez-vous, Monſieur, que j'aie dit que mon motif à profeſſer la religion chrétienne, & le pouvoir qu'ont les eſprits de ma ſorte d'édifier & de ſcandaliſer? Cela n'eſt aſſurément pas dans la lettre à M. de Montmollin, ni rien d'approchant, & je n'ai jamais dit ni écrit pareille ſottiſe.

Je n'aime ni n'eſtime les lettres anonymes, & je n'y réponds jamais; mais j'ai cru, Monſieur, vous devoir une exception par reſpect pour votre âge & pour votre zèle. Quant à la formule que vous avez voulu m'éviter en ne vous ſignant pas, c'étoit un ſoin ſuperflu,

car je n'écris rien que je ne veuille avouer hautement, & je n'emploie jamais de formule.

LETTRE

A M. J. B. (*)

Motiers, le 21 *Mars* 1763.

La réponse à votre objection, Monsieur, est dans le livre même d'où vous la tirez. Lisez plus attentivement le texte & les notes, vous trouverez cette objection résolue.

Vous voulez que j'ôte de mon livre ce qui est contre la religion; mais il n'y a dans mon livre rien qui soit contre la religion.

Je voudrois pouvoir vous complaire en faisant le travail que vous me prescrivez. Monsieur, je suis infirme, épuisé, je vieillis; j'ai fait ma tâche, mal sans doute, mais de mon mieux. J'ai proposé mes idées à ceux qui

(*) M. B. à qui ces lettres sont adressées, avoit reproché à M. Rousseau la publication de la confession de foi du Vicaire Savoyard contre cette maxime expresse du Vicaire lui-même.

« Tant qu'il reste quelque bonne croyance parmi les » hommes, il ne faut point troubler les ames paisibles, » ni allarmer la foi des simples par des difficultés qu'ils » ne peuvent résoudre, & qui les inquiètent sans les » éclairer. »

conduisent les jeunes gens ; mais je ne sais pas écrire pour les jeunes gens.

Vous m'apprenez qu'il faut vous dire tout, ou que vous n'entendez rien. Cela me fait désespérer, Monsieur, que vous m'entendiez jamais ; car je n'ai point, moi, le talent de parler aux gens à qui il faut tout dire.

Je vous salue, Monsieur, de tout mon cœur.

LETTRE

AU MÊME.

Motiers, le 28 Mars 1763.

SOLUTION de l'objection de M. B...

Mais quand une fois tout est ébranlé, on doit conserver le tronc aux dépens des branches, &c. Emile, Tom. III, page 157 de cette édition, & page 104 Tome II in-4°.

Voilà, je crois, ce que le bon vicaire pourroit dire à présent au public. Ibid. pag. 108 note. & Tome II in-4°. pag. 71 à la note.

M. B. m'assure que tout le monde trouve qu'il y a dans mon livre beaucoup de choses contre la religion chrétienne. Je ne suis pas, sur ce point comme sur bien d'autres, de l'avis de tout le monde, & d'autant moins que parmi tout ce monde-là, je ne vois pas un chrétien.

Un homme qui cherche des explications pour compromettre celui qui les donne, eſt peu généreux ; mais l'opprimé qui n'oſe les donner eſt un lâche, & je n'ai pas peur de paſſer pour tel. Je ne crains point les explications, je crains les diſcours inutiles. Je crains, ſur-tout, les déſœuvrés, qui, ne ſachant à quoi paſſer leur temps, veulent diſpoſer du mien.

Je prie M. B. d'agréer mes ſalutations.

LETTRE

AU MÊME.

Motiers, le 4 Avril 1763.

JE ſuis très-content, Monſieur, de votre dernière lettre, & je me fais un très grand plaiſir de vous le dire. Je vois avec regret que je vous avois mal jugé. Mais, de grace, mettez-vous à ma place. Je reçois des milliers de lettres où, ſous prétexte de me demander des explications, on ne cherche qu'à me tendre des pièges. Il me faudroit de la ſanté, du loiſir, & des ſiècles, pour entrer dans tous les détails qu'on me demande, &, pénétrant le motif ſecret de tout cela, je réponds avec franchiſe, avec dureté même, à l'intention plutôt qu'à l'écrit. Pour vous, Monſieur, que mon âpreté

n'a point révolté, vous pouvez compter de ma part sur toute l'estime que mérite votre procédé honnête, & sur une disposition à vous aimer, qui probablement aura son effet, si jamais nous nous connoissons davantage. En attendant, recevez, Monsieur, je vous supplie, mes excuses & mes sincères salutations.

LETTRE

A M. MOULTOU.

Motiers, le 21 *Mars* 1763.

VOILA, cher Moultou, puisque vous le voulez, un exemplaire de ma lettre à M. de Beaumont. J'en ai remis deux autres au messager depuis plusieurs jours, mais il diffère son départ d'un jour à l'autre, & ne partira, je crois, que mercredi. J'aurai soin de vous en faire parvenir davantage. En attendant, ne mettez ces deux-là qu'en des mains sûres, jusqu'à ce que l'ouvrage paroisse, de peur de contrefaction.

J'ai attendu, pour juger les Genevois, que je fusse de sang-froid. Ils sont jugés. J'aurois déjà fait la démarche dont vous me parlez, si milord Maréchal ne m'avoit engagé à différer, & je vois que vous pensez comme lui. J'atten-

drai donc pour la faire de voir l'effet de la lettre que je vous envoie; mais quand cet effet les rameneroit à leur devoir, j'en ſerois, je vous jure, très-médiocrement flatté. Ils ſont ſi ſots & ſi rogues, que le bien même ne m'intéreſſeroit déſormais, de leur part, guères plus que le mal. On ne tient plus guère aux gens qu'on mépriſe.

M. de Voltaire vous a paru m'aimer, parce qu'il ſait que vous m'aimez; ſoyez perſuadé qu'avec les gens de ſon parti il tient un autre langage. Cet habile comédien, *dolis inſtructus & arte pelaſgâ*, ſait changer de ton ſelon les gens à qui il a à faire. Quoi qu'il en ſoit, ſi jamais il arrive qu'il revienne ſincèrement, j'ai déjà les bras ouverts; car de toutes les vertus chrétiennes, l'oubli des injures eſt, je vous jure, celle qui me coûte le moins. Point d'avances; ce ſeroit une lâcheté: mais comptez que je ſerai toujours prêt à répondre aux ſiennes d'une manière dont il ſera content. Partez de-là, ſi jamais il vous en reparle. Je ſais que vous ne voulez pas me compromettre, & vous ſavez, je crois, que vous pouvez répondre de votre ami en toute choſe honnête. Les manœuvres de M. de Voltaire, qui ont tant d'approbateurs à Genève, ne ſont pas vues du même œil à Paris. Elles y ont ſoulevé tout le monde, & balancé le bon effet de la

protection des Calas. Il eſt certain que ce qu'il peut faire de mieux pour ſa gloire, eſt de ſe raccommoder avec moi.

Quand vous voudrez venir, il faudra nous concerter. Je dois aller voir milord Maréchal avant ſon départ pour Berlin; vous pourriez ne pas me trouver. D'ailleurs la ſaiſon n'eſt pas aſſez avancée pour le voyage de Zuric, ni même pour la promenade. Quand je vous aurai, je voudrois vous tenir un peu long-temps. J'aime mieux différer mon plaiſir, & en jouir à mon aiſe. Doutez-vous que tout ce qui vous accompagnera ne ſoit bien reçu?

LETTRE

AU MÊME.

Motiers, *le* 4 *Juin* 1763.

J'AI ſi peu de bons momens en ma vie, qu'à peine eſpérois-je d'en retrouver d'auſſi doux que ceux que vous m'avez donnés. Grand merci, cher ami; ſi vous avez été content de moi, je l'ai été encore plus de vous. Cette ſimple vérité vaut bien vos éloges; aimons-nous aſſez l'un l'autre pour n'avoir plus à nous louer.

Vous me donnez pour mademoiſelle C..... une commiſſion dont je m'acquitterai mal,

précifément à caufe de mon eftime pour elle. Le refroidiffement de M. Grimm me fait mal penfer de lui ; j'ai revu fon livre ; il y court après l'efprit ; il s'y guinde : M. Grimm n'eft point mon homme ; je ne puis croire qu'il foit celui de mademoifelle C...... Qui ne fent pas fon prix, n'eft pas digne d'elle ; mais qui l'a pu fentir, & s'en détache, eft un homme à méprifer. Elle ne fait ce qu'elle veut ; cet homme la fert mieux que fon propre cœur. J'aime cent fois mieux qu'il la laiffe pauvre & libre au milieu de vous, que de l'emmener être malheureufe & riche en Angleterre. En vérité je fouhaite que M. Grimm ne vienne pas. Je voudrois me déguifer, mais je ne faurois ; je voudrois bien faire, & je fens que je gâterai tout.

Je tombe des nues au jugement de M. de Monclar. Tous les hommes vulgaires, tous les petits littérateurs font faits pour crier toujours au paradoxe, pour me reprocher d'être outré : mais lui que je croyois philofophe, & du moins logicien : quoi, c'eft ainfi qu'il m'a lu ; c'eft ainfi qu'il me juge ! il ne m'a donc pas entendu ? Si mes principes font vrais, tout eft vrai. S'ils font faux, tout eft faux ; car je n'ai tiré que des conféquences rigoureufes & néceffaires. Que veut-il donc dire ? je n'y comprends rien. Je fuis affurément comblé &

honoré de ses éloges, mais autant seulement que je peux l'être de ceux d'un homme de mérite qui ne m'entend pas. Du reste, usez de sa lettre comme il vous plaira; elle ne peut que m'être honorable dans le public. Mais quoi qu'il dise, il sera toujours clair, entre vous & moi, qu'il ne m'entend point.

Je suis accablé de lettres de Genève. Vous ne sauriez imaginer à la fois la bêtise & la hauteur de ces lettres. Il n'y en a pas une où l'auteur ne se porte pour mon juge, & ne me cite à son tribunal pour lui rendre compte de ma conduite. Un M. B...t, qui m'a envoyé toute sa procédure, prétend que je n'ai point reçu d'affront, & que le conseil avoit droit de flétrir mon livre, sans commencer par citer l'auteur. Il me dit, au sujet de mon livre brûlé par le bourreau, que l'honneur ne souffre point du fait *d'un tiers.* Ce qui signifie, (au moins si ce mot de *tiers* veut dire ici quelque chose) qu'un homme qui reçoit un soufflet d'un autre ne doit point se tenir pour insulté. J'ai pourtant, parmi tout ce fatras, reçu une lettre qui m'a attendri jusqu'aux larmes; elle est anonyme, &, par une simplicité qui m'a touché encore, en me faisant rire, l'auteur a eu soin d'y renfermer le port.

Je souhaite de tout mon cœur que les choses soient laissées comme elles sont, & que je

puiſſe jouir tranquillement du plaiſir de voir mes amis à Genève, ſans affaires & ſans tracas; je partirai ſi-tôt que j'aurai reçu de vos nouvelles. Je vous manderai le jour de notre arrivée, & je vous prierai de nous louer une chaiſe pour partir le lendemain matin. Adieu, cher ami, mille reſpects à M. votre père & à madame votre épouſe; elle n'a point à ſe plaindre, j'eſpère, de votre ſéjour à Motiers; ſi vous y avez acquis le corps d'Emile, vous n'y avez point perdu le cœur de Saint-Preux; & je ſuis bien ſûr que vous aurez toujours l'un & l'autre pour elle.

Voici des lettres que j'ai reçues pour vous. Mille amitiés à M. le Sage. Je vous embraſſe de tout mon cœur.

LETTRE
A M. A. A.

Motiers, le 5 Juin 1763.

VOICI, Monſieur, la petite réponſe que vous demandez aux petites difficultés qui vous tourmentent dans ma lettre à M. de Beaumont (*)

(*) Voici le paſſage objecté:

« Je crois qu'un homme de bien, dans quelque reli-
« gion qu'il vive de bonne foi, peut être ſauvé. Mais
« je ne crois pas pour cela qu'on puiſſe légitimement

1°. Le chriſtianiſme n'eſt que le judaïſme expliqué & accompli. Donc les apôtres ne tranſgreſſoient point les loix des juifs quand ils leur enſeignoient l'évangile : mais les juifs les perſécutèrent, parce qu'ils ne les entendoient pas, ou qu'ils feignoient de ne les pas entendre : ce n'eſt pas la ſeule fois que le cas eſt arrivé.

2°. J'ai diſtingué les cultes où la religion eſſentielle ſe trouve, & ceux où elle ne ſe trouve pas. Les premiers ſont bons, les autres mauvais ; j'ai dit cela. On n'eſt obligé de ſe conformer à la religion particulière de l'état, & il n'eſt même permis de la ſuivre que lorſque la religion eſſentielle s'y trouve ; comme elle ſe trouve, par exemple, dans diverſes communions chrétiennes, dans le mahométiſme, dans le judaïſme. Mais dans le paganiſme c'étoit autre choſe ; comme très-évidemment la religion eſſentielle ne s'y trouvoit pas, il étoit permis aux apôtres de prêcher contre le paganiſme, même parmi les payens, & même malgré eux.

3°. Quand tout cela ne ſeroit pas vrai, que s'enſuivroit-il ? Bien qu'il ne ſoit pas permis

» introduire en un pays des religions étrangères ſans » la permiſſion du Souverain ; car ſi ce n'eſt pas directement déſobéir à Dieu, c'eſt déſobéir aux loix ; & » qui déſobéit aux lois, déſobéit à Dieu. »

aux

aux membres de l'état d'attaquer de leur chef la foi du pays, il ne s'ensuit point que cela ne soit pas permis à ceux à qui Dieu l'ordonne expressément. Le catéchisme vous apprend que c'est le cas de la prédication de l'Evangile. Parlant humainement, j'ai dit le devoir commun des hommes, mais je n'ai point dit qu'ils ne dussent pas obéir quand Dieu a parlé. Sa loi peut dispenser d'obéir aux loix humaines; c'est un principe de votre foi que je n'ai point combattu. Donc en introduisant une religion étrangère, sans la permission du souverain, les apôtres n'étoient point coupables. Cette petite réponse est, je pense, à votre portée, & je pense qu'elle suffit.

Tranquillisez-vous donc, Monsieur, je vous prie, & souvenez-vous qu'un bon chrétien simple & ignorant, tel que vous m'assurez être, devroit se borner à servir Dieu dans la simplicité de son cœur, sans s'inquiéter si fort des sentimens d'autrui.

LETTRE

A M. REGNAULT, à Lyon,

Au ſujet d'une offre d'argent dont il étoit chargé de la part d'un inconnu, qui, ayant appris que M. Rouſſeau relevoit d'une maladie dangereuſe, avoit ſuppoſé que ce ſecours pouvoit lui être utile.

Motiers, le 21 *Octobre* 1763.

J'IGNORE, Monſieur, ſur quoi fondé, l'inconnu dont vous me parlez ſe croit en droit de me faire des préſens : ce que je ſais, c'eſt que ſi jamais j'en accepte, il faudra que je commence par bien connoître celui qui croira mériter la préférence, & que je penſe comme lui ſur ce point.

Je ſuis fort ſenſible aux offres obligeantes que vous me faites : n'étant pas, quant à préſent dans le cas de m'en prévaloir, je vous en fais mes remercîmens, & vous ſalue, Monſieur, de tout mon cœur.

LETTRE

A M. . . . . .

Motiers, . . . Décembre 1763.

La vérité que j'aime, Monsieur, n'est pas tant métaphysique que morale; j'aime la vérité, parce que je hais le mensonge; je ne puis être inconséquent là-dessus que quand je serai de mauvaise foi. J'aimerois bien aussi la vérité métaphysique si je croyois qu'elle fût à notre portée; mais je n'ai jamais vu qu'elle fût dans les livres; & désespérant de l'y trouver, je dédaigne leur instruction, persuadé que la vérité qui nous est utile est plus près de nous, & qu'il ne faut pas, pour l'acquérir, un si grand appareil de science. Votre ouvrage, Monsieur, peut donner cette démonstration promise & manquée par tous les philosophes, mais je ne puis changer de principe sur des raisons que je ne connois pas. Cependant votre confiance m'en impose, vous promettez tant, & si hautement, je trouve d'ailleurs tant de justesse & de raison dans votre manière d'écrire, que je serois surpris qu'il n'y en eût pas dans votre philosophie, & je devrois peu l'être avec ma vue courte, que vous vissiez où je n'avois pas cru qu'on pût voir. Or, ce doute

me donne de l'inquiétude, parce que la vérité que je connois, ou ce que je prends pour elle, eſt très-aimable, qu'il en réſulte pour moi un état très-doux, & que je ne conçois pas comment j'en pourrois changer ſans y perdre. Si mes ſentimens étoient démontrés, je m'inquiéterois peu des vôtres; mais, à parler ſincèrement, je ſuis allé juſqu'à la perſuaſion, ſans aller juſqu'à la conviction. Je crois, mais je ne ſais pas, je ne ſais pas même ſi la ſcience qui me manque me ſera bonne quand je l'aurai, & ſi peut-être alors il ne faudra point que je diſe : *alto quæſivit cœlo lucem ingemuitque repertâ.*

Voilà, Monſieur, la ſolution, ou du moins l'éclairciſſement des inconſéquences que vous m'avez reprochées. Cependant il me paroît bizarre que, pour vous avoir dit mon ſentiment, quand vous me l'avez demandé, je ſois réduit à faire mon apologie. Je n'ai pris la liberté de vous juger que pour vous complaire; je puis m'être trompé ſans doute, mais ſe tromper n'eſt pas avoir tort.

Vous me demandez pourtant encore un conſeil ſur un ſujet très-grave, & je vais peut-être vous répondre encore tout de travers. Mais heureuſement ce conſeil eſt de ceux que jamais auteur ne demande, que quand il a déjà pris ſon parti.

Je remarquerai d'abord que la ſuppoſition

que votre ouvrage renferme la découverte de la vérité ne vous eſt pas particulière; & ſi cette raiſon vous engage à publier votre livre, elle doit de même engager tout philoſophe à publier le ſien.

J'ajouterai qu'il ne ſuffit pas de conſidérer le bien qu'un livre contient en lui-même, mais le mal auquel il peut donner lieu; il faut ſonger qu'il trouvera peu de lecteurs judicieux, bien diſpoſés, & beaucoup de mauvais cœurs, encore plus de mauvaiſes têtes. Il faut, avant de le publier, comparer le bien & le mal qu'il peut faire, & les uſages avec les abus. Peſez-bien votre livre ſur cette règle & tenez-vous en garde contre la partialité; c'eſt par celui de ces deux effets qui doit l'emporter ſur l'autre, qu'il eſt bon ou mauvais à publier.

Je ne vous connois point, Monſieur, j'ignore quel eſt votre ſort, votre état, votre âge, & cela pourtant doit régler mon conſeil par rapport à vous. Tout ce que fait un jeune homme a moins de conſéquence, & tout ſe répare ou s'efface avec le temps. Mais ſi vous avez paſſé la maturité, ah! penſez-y cent fois avant de troubler la paix de votre vie; vous ne ſavez pas quelles angoiſſes vous vous préparez. Pendant quinze ans, j'ai oui dire à M. de Fontenelle que jamais livre n'avoit donné tant de plaiſir

que de chagrin à ſon auteur ; c'étoit l'heureux Fontenelle qui diſoit cela. Monſieur, dans la queſtion ſur laquelle vous me conſultez, je ne puis vous parler que par mon exemple ; juſqu'à quarante ans je fus ſage ; à quarante ans je pris la plume, & je la poſe avant cinquante ; malgré quelques vains ſuccès, maudiſſant tous les jours de ma vie celui où mon ſot orgueil me la fit prendre, où je vis mon bonheur, mon repos, ma ſanté s'en aller en fumée, ſans eſpoir de les recouvrer jamais. Voilà l'homme à qui vous demandez conſeil.

Je vous ſalue de tout mon cœur.

LETTRE

A M. . . . . .

Il faut vous faire réponſe, Monſieur, puiſque vous la voulez abſolument, & que vous la demandez en termes ſi honnêtes. Il me ſemble pourtant, qu'à votre place, je me ſerois moins obſtiné à l'exiger. Je me ſerois dit, j'écris parce que j'ai du loiſir, & que cela m'amuſe ; l'homme à qui je m'adreſſe peut n'être pas dans le même cas, & nul n'eſt tenu à une correſpondance qu'il n'a point acceptée : j'offre mon amitié à un homme que je ne

connois point, & qui me connoît encore moins; je la lui offre ſans autre titre auprès de lui, que les louanges que je lui donne & que je me donne; ſans ſavoir s'il n'a pas déjà plus d'amis qu'il n'en peut cultiver, ſans ſavoir ſi mille autres ne lui font pas la même offre avec le même droit, comme ſi l'on pouvoit ſe lier ainſi de loin ſans ſe connoître, & devenir inſenſiblement l'ami de toute la terre. L'idée d'écrire à un homme dont on lit les ouvrages, & dont on veut avoir une lettre à montrer, eſt-elle donc ſi ſingulière qu'elle ne puiſſe être venue qu'à moi ſeul? & ſi elle étoit venue à beaucoup de gens, faudroit-il que cet homme paſsât ſa vie à faire réponſe à des foules d'amis inconnus, & qu'il négligeât pour eux ceux qu'il s'eſt choiſis? On dit qu'il s'eſt retiré dans une ſolitude, cela n'annonce pas un grand penchant à faire de nouvelles connoiſſances. On aſſure auſſi qu'il n'a pour tout bien que le fruit de ſon travail; cela ne laiſſe pas un grand loiſir pour entretenir un commerce oiſeux. Si, par-deſſus tout cela, peut-être il eût perdu la ſanté, s'il étoit tourmenté d'une maladie cruelle & douloureuſe qui le laiſsât à peine en état de vaquer aux ſoins indiſpenſables, ce ſeroit une tyrannie bien injuſte & bien cruelle de vouloir qu'il paſsât ſa vie à répondre à des foules de déſœu-

vrés, qui, ne ſachant que faire de leur temps, uſeroient très-prodigûement du ſien. Laiſſons donc ce pauvre homme en repos dans ſa retraite, n'augmentons pas le nombre des importuns qui la troublent chaque jour sans diſcrétion, ſans retenue, & même ſans humanité. Si ſes écrits m'inſpirent pour lui de la bienveillance, & que je veuille céder au penchant de la lui témoigner, je ne lui vendrai point cet honneur en exigeant de lui des réponſes; & je lui donnerai, ſans trouble & ſans peine, le plaiſir d'apprendre qu'il y a dans le monde d'honnêtes gens qui penſent bien de lui, & qui n'en exigent rien.

Voilà, Monſieur, ce que je me ſerois dit ſi j'avois été à votre place; chacun a ſa manière de penſer; je ne blâme point la vôtre, mais je crois la mienne plus équitable. Peut-être ſi je vous connoiſſois, me féliciterois-je beaucoup de votre amitié; mais content des amis que j'ai, je vous déclare que je n'en veux point faire de nouveaux; & quand je le voudrois, il ne ſeroit pas raiſonnable que j'allaſſe choiſir pour cela des inconnus ſi loin de moi. Au reſte, je ne doute ni de votre eſprit ni de votre mérite. Cependant le ton militaire & galant dont vous parlez de conquérir mon cœur, ſeroit, je crois, plus de miſe auprès des femmes qu'il ne le ſeroit avec moi.

LETTRE

A Mme DE LUZE.

Motiers, le 17 Mars 1764.

IL eſt dit, Madame, que j'aurai toujours beſoin de votre indulgence, moi qui voudrois mériter toutes vos bontés. Si je pouvois changer une réponſe en viſite, vous n'auriez pas à vous plaindre de mon inexactitude, & vous me trouveriez peut-être auſſi importun qu'à préſent vous me trouvez négligent. Quand viendra ce temps précieux où je pourrai aller au Biez réparer mes fautes, ou du moins en implorer le pardon? Ce ne ſera point, Madame, pour voir ma mince figure que je ferai ce voyage; j'aurai un motif d'empreſſement plus ſatisfaiſant & plus raiſonnable. Mais permettez-moi de me plaindre de ce qu'ayant bien voulu loger ma reſſemblance, vous n'avez pas voulu me faire la faveur toute entière, en permettant qu'elle vous vînt de moi. Vous ſavez que c'eſt une vanité qui n'eſt pas permiſe, d'oſer offrir ſon portrait; mais vous avez craint peut-être que ce ne fût une trop grande faveur de le demander; votre but étoit d'avoir une image, & non d'énorgueillir

l'original. Auſſi, pour me croire chez vous, il faut que j'y ſois en perſonne, & il faut tout l'accueil obligeant que vous daignez m'y faire pour ne pas me rendre jaloux de moi.

Permettez, Madame, que je remercie ici madame de Faugnes de l'honneur de ſon ſouvenir, & que je l'aſſure de mon reſpect. Daignez agréer pour vous la même aſſurance, & préſenter mes ſalutations à M. de Luze.

LETTRE

A Mme DE V.....

Motiers, 13 *Mai* 1764.

QUOIQUE tout ce que vous m'écrivez, Madame, me ſoit intéreſſant, l'article le plus important de votre dernière lettre en mérite une toute entière, & fera l'unique ſujet de celle-ci. Je parle des propoſitions qui vous ont fait hâter votre retraite à la campagne. La réponſe négative que vous y avez faite, & le motif qui vous l'a inſpirée ſont, comme tout ce que vous faites, marqués au coin de la ſageſſe & de la vertu; mais je vous avoue, mon aimable voiſine, que les jugemens que vous portez ſous la conduite de la perſonne, me paroiſſent bien ſévères, & je ne puis vous

diſſimuler que, ſachant combien ſincèrement il vous étoit attaché, loin de voir, dans ſon éloignement, un ſigne de tiédeur, j'y ai bien plutôt vu les ſcrupules d'un cœur qui croit avoir à ſe défier de lui-même; & le genre de vie qu'il choiſit à ſa retraite, montre aſſez ce qui l'y a déterminé. Si un amant, quitté pour la dévotion, ne doit pas ſe croire oublié, l'indice eſt bien plus fort dans les hommes; &, comme cette reſſource leur eſt moins naturelle, il faut qu'un beſoin plus puiſſant les force d'y recourir. Ce qui m'a confirmé dans mon ſentiment, c'eſt ſon empreſſement à revenir, du moment qu'il a cru pouvoir écouter ſon penchant ſans crime; & cette démarche, dont votre délicateſſe me paroît offenſée, eſt à mes yeux une preuve de la ſienne qui doit lui mériter toute votre eſtime, de quelque manière que vous enviſagiez d'ailleurs ſon retour.

Ceci, Madame, ne diminue abſolument rien de la ſolidité de vos raiſons, quant à vos devoirs envers vos enfans. Le parti que vous prenez eſt, ſans contredit, le ſeul dont ils n'aient pas à ſe plaindre, & le plus digne de vous; mais ne gâtez pas un acte de vertu ſi grand & ſi pénible, par un dépit déguiſé, & par un ſentiment injuſte envers un homme auſſi digne de votre eſtime par ſa conduite,

que vous-même êtes, par la vôtre, digne de l'eſtime de tous les honnêtes gens. J'oſerai dire plus : votre motif fondé ſur vos devoirs de mère eſt grand & preſſant ; mais il peut n'être que ſecondaire. Vous êtes trop jeune encore, vous avez un cœur trop tendre & plein d'une inclination trop ancienne, pour n'être pas obligée à compter avec vous-même dans ce que vous devez, ſur ce point, à vos enfans. Pour bien remplir ſes devoirs, il ne faut point s'en impoſer d'inſupportables ; rien de ce qui eſt juſte & honnête n'eſt illégitime : quelque chers que vous ſoient vos enfans, ce que vous leur devez, ſur cet article, n'eſt point ce que vous deviez à votre mari. Peſez donc les choſes en bonne mère, mais en perſonne libre. Conſultez ſi bien votre cœur que vous faſſiez leur avantage, mais ſans vous rendre malheureuſe ; car vous ne leur devez pas juſques-là. Après cela, ſi vous perſiſtez dans vos refus, je vous en reſpecterai davantage ; mais, ſi vous cédez, je ne vous en eſtimerai pas moins.

Je n'ai pu refuſer à mon zèle de vous expoſer mes ſentimens ſur une matière ſi importante, & dans le moment où vous êtes à temps de délibérer. M. de *** ne m'a écrit, ni fait écrire ; je n'ai de ſes nouvelles ni directement, ni indirectement ; &, quoique

nos anciennes liaiſons m'aient laiſſé de l'attachement pour lui, je n'ai eu nul égard à ſon intérêt dans ce que je viens de vous dire. Mais moi que vous laiſsâtes lire dans votre cœur, & qui en vis ſi bien la tendreſſe & l'honnêteté, moi qui quelquefois vis couler vos larmes, je n'ai point oublié l'impreſſion qu'elles m'ont faite, & je ne ſuis pas ſans crainte ſur celle qu'elles ont pu vous laiſſer. Mériterois-je l'amitié dont vous m'honorez, ſi je négligeois, en ce moment, les devoirs qu'elle impoſe ?

LETTRE

A M. DE S. . . .

Motiers, le 20 *Mai* 1764.

METTEZ-VOUS à ma place, Monſieur, & jugez-vous. Quand, trop facile à céder à vos avances, j'épanchois mon cœur avec vous, vous me trompiez. Qui me répondra qu'aujourd'hui vous ne me trompez pas encore ? Inquiet de votre long ſilence, je me ſuis fait informer de vous à la cour de Vienne; votre nom n'y eſt connu de perſonne. Ici votre honneur eſt compromis, &, depuis votre départ, une ſalope appuyée de certaines gens, vous

a chargé d'un enfant. Qu'êtes-vous allé faire à Paris ? qu'y faites-vous maintenant, logé précisément dans la rue qui a le plus mauvais renom ? Que voulez-vous que je penſe ? J'eus toujours du penchant à vous aimer; mais je dois ſubordonner mes goûts à la raiſon, & je ne veux pas être dupe. Je vous plains; mais je ne puis vous rendre ma confiance que je n'aie des preuves que vous ne me trompez plus.

Vous avez ici des effets dans deux malles dont une eſt à moi. Diſpoſez de ces effets, je vous prie, puiſqu'ils vous doivent être utiles, & qu'ils m'embarraſſeroient dans le tranſport des miens ſi je quittois Motiers. Vous me paroiſſez être dans le beſoin; je ne ſuis pas non plus trop à mon aiſe; cependant, ſi vos beſoins ſont preſſans, & que les dix louis que vous n'acceptâtes pas l'année dernière puiſſent y porter quelque remède, parlez-moi clairement. Si je connoiſſois mieux votre état, je vous préviendrois; mais je voudrois vous ſoulager, non vous offenſer.

Vous êtes dans un âge où l'ame a déjà pris ſon pli, & où les retours à la vertu ſont difficiles. Cependant les malheurs ſont de grandes leçons; puiſſiez-vous en profiter pour rentrer en vous-même ! Il eſt certain que vous étiez fait pour être un homme de mérite. Ce

feroit grand dommage que vous trompaffiez votre vocation. Quant à moi, je n'oublierai jamais l'attachement que j'eus pour vous, &, fi j'achevois de vous en croire indigne, je m'en confolerois difficilement.

LETTRE

A M. D. P. . . . . .

. . . . 12 *Septembre* 1764.

Je prends le parti, Monfieur, fuivant votre idée, d'attendre ici votre paffage; s'il arrive que vous alliez à Creffier, je pourrai prendre celui de vous y fuivre, & c'eft de tous les arrangemens celui qui me plaira le plus. En ce cas-là j'irai feul, c'eft-à-dire, fans mademoifelle le Vaffeur, & je refterai feulement deux ou trois jours pour effai, ne pouvant guères m'éloigner, en ce moment, plus long-temps d'ici. Je comprends, au temps que demande la dame Guinchard pour fes préparatifs, qu'elle me prend pour un Sibarite. Peut-être auffi veut-elle foutenir la réputation du cabaret de Creffier; mais cela lui fera difficile, puifque les plats, quoique bons, n'en font pas la bonne chère, & qu'on n'y remplace pas l'hôte par un cuifinier. Vous

avez à Monlezi un autre hôte qui n'eſt pas plus facile à remplacer, & des hôteſſes qui le ſont encore moins. Monlezi doit être une eſpèce de mont Olympe pour tout ce qui l'habite en pareille compagnie. Bon jour, Monſieur, quand vous reviendrez parmi les mortels, n'oubliez pas, je vous prie, celui de tous qui vous honore le plus, & qui veut vous offrir, au lieu d'encens, des ſentimens qui le valent bien.

LETTRE

A M. M. . . . .

. . . . 14 *Octobre* 1764.

J'AI reçu, Monſieur, au retour d'une tournée que j'ai faite dans nos montagnes, votre lettre du 4 août, & l'ouvrage que vous y avez joint. J'y ai trouvé des ſentimens, de l'honnêteté, du goût; & il m'a rappellé, avec plaiſir, notre ancienne connoiſſance. Je ne voudrois pourtant pas qu'avec le talent que vous paroiſſez avoir, vous en bornaſſiez l'emploi à de pareilles bagatelles. Ne ſongez pas, Monſieur, à venir ici avec une femme & douze cents livres de rente viagère pour toute fortune. La liberté met ici tout le monde à

ſon

ſon aiſe. Le commerce qu'on ne gêne point y fleurit, on y a beaucoup d'argent & peu de denrées; ce n'eſt pas le moyen d'y vivre à bon marché. Je vous conſeille auſſi de bien ſonger, avant de vous marier, à ce que vous allez faire. Une rente viagère n'eſt pas une grande reſſource pour une famille. Je remarque d'ailleurs que tous les jeunes gens à marier trouvent des Sophies; mais je n'entends plus parler de Sophie auſſi-tôt qu'ils ſont mariés.

Je vous ſalue, Monſieur, de tout mon cœur.

LETTRE

A M. L. . . . . D.

Motiers, le 14 *Octobre* 1764.

VOICI, Monſieur, celle des trois eſtampes que vous m'avez envoyées, qui, dans le nombre des gens que j'ai conſultés, a eu la pluralité des voix. Pluſieurs cependant préfèrent celle qui eſt en habit françois, & l'on peut balancer, avec raiſon, puiſque l'une & l'autre ont été gravées ſur le même portrait, peint par M. de la Tour. Quant à l'eſtampe où le viſage eſt de profil, elle n'a pas la moindre reſſemblance; il paroît que celui qui

l'a faite ne m'avoit jamais vu, & il s'eſt même trompé ſur mon âge.

Je voudrois, Monſieur, être digne de l'honneur que vous me faites. Mon portrait figure mal parmi ceux des grands philoſophes dont vous me parlez ; mais j'oſe croire qu'il n'eſt pas déplacé parmi ceux des amis de la juſtice & de la vérité. Je vous ſalue, Monſieur, de tout mon cœur.

LETTRE

A M. DELEYRE.

. . . . . . 17 *Octobre* 1764.

J'AI le cœur ſurchargé de mes torts, cher Deleyre ; je comprends, par votre lettre, qu'il m'eſt échappé, dans un moment d'humeur, des expreſſions déſobligeantes, dont vous auriez raiſon d'être offenſé, s'il ne falloit pardonner beaucoup à mon tempérament & à ma ſituation. Je ſens que je me ſuis mis en colère ſans ſujet, & dans une occaſion où vous méritiez d'être déſabuſé & non querellé. Si j'ai plus fait, & que je vous aie outragé, comme il ſemble par vos reproches, j'ai fait, dans un emportement ridicule, ce que dans nul autre temps je n'aurois fait avec perſonne,

& bien moins encore avec vous. Je ſuis inexcuſable, je l'avoue, mais je vous ai offenſé ſans le vouloir. Voyez moins l'action que l'intention, je vous en ſupplie. Il eſt permis aux autres hommes de n'être que juſtes, mais les amis doivent être clémens.

Je reviens de longues courſes que j'ai faites dans nos montagnes, & même juſqu'en Savoie, où je comptois aller prendre, à Aix, les bains, pour une ſciatique naiſſante, qui, par ſon progrès, m'ôtoit le ſeul plaiſir qui me reſte dans la vie, ſavoir, la promenade. Il a fallu revenir, ſans avoir été juſques-là. Je trouve, en rentrant chez moi, des tas de paquets & de lettres à faire tourner la tête. Il faut abſolument répondre au tiers de tout cela, pour le moins. Quelle tâche! Pour ſurcroît, je commence à ſentir cruellement les approches de l'hiver, ſouffrant, occupé, ſur-tout ennuyé, jugez de ma ſituation! N'attendez donc de moi, juſqu'à ce qu'elle change, ni de fréquentes ni de longues lettres; mais ſoyez bien convaincu que je vous aime, que je ſuis fâché de vous avoir offenſé, & que je ne puis être bien avec moi-même, jusqu'à ce que j'aie fait ma paix avec vous.

LETTRE

A M. F. . . . . R.

Au sujet du mémoire de M. de J. . . . . . sur les mariages des Protestans.

Motiers, 18 *Octobre* 1764.

VOICI, Monsieur, le mémoire que vous avez eu la bonté de m'envoyer. Il m'a paru fort bien fait; il dit assez, & ne dit rien de trop. Il y auroit seulement quelques petites fautes de langue à corriger, si l'on vouloit le donner au public. Mais ce n'est rien; l'ouvrage est bon, & ne sent point trop son théologien.

Il me paroît que, depuis quelque temps, le gouvernement de France, éclairé par quelques bons écrits, se rapproche assez d'une tolérance tacite en faveur des protestans. Mais je pense aussi que le moment de l'expulsion des jésuites le force à plus de circonspection que dans un autre temps, de peur que ces pères & leurs amis ne se prévalent de cette indulgence, pour confondre leur cause avec celle de la religion. Cela étant, ce moment ne seroit pas le plus favorable pour agir à la cour; mais, en attendant qu'il vînt, on pourroit continuer d'instruire & d'intéresser le

public par des écrits ſages & modérés, forts de raiſons d'état, claires & préciſes, & dépouillées de toutes ces aigres & puériles déclamations trop ordinaires aux gens d'égliſe. Je crois même qu'on doit éviter d'irriter trop le clergé catholique; il faut dire ces faits ſans les charger de réflexions offenſantes. Concevez, au contraire, un mémoire adreſſé aux évêques de France, en termes décens & reſpectueux, & où, ſur des principes qu'ils n'oſeroient déſavouer, on interpelleroit leur équité, leur charité, leur commiſération, leur patriotiſme, & même leur chriſtianiſme : ce mémoire, je le ſais bien, ne changeroit pas leur volonté, mais il leur feroit honte de la montrer, & les empêcheroit peut-être de perſécuter, ſi ouvertement & ſi durement, nos malheureux frères. Je puis me tromper; voilà ce que je penſe. Pour moi, je n'écrirai point; cela ne m'eſt pas poſſible : mais, par-tout où mes ſoins & mes conſeils pourront être utiles aux opprimés, ils trouveront toujours en moi, dans leur malheur, l'intérêt & le zèle, que dans les miens je n'ai trouvé chez perſonne.

LETTRE

A Mme P**.

Motiers, 24 Octobre 1764.

J'AI reçu vos deux lettres, Madame : c'est avouer tous mes torts; ils sont grands, mais involontaires ; ils tiennent aux désagrémens de mon état. Tous les jours je voulois vous répondre, & tous les jours des réponses plus indispensables venoient renvoyer celle-là : car enfin, avec la meilleure volonté du monde, on ne sauroit passer la vie à faire des réponses du matin jusqu'au soir. D'ailleurs, je n'en connois point de meilleure aux sentimens obligeans dont vous m'honorez, que de tâcher d'en être digne, & de vous rendre ceux qui vous sont dus. Quant aux opinions sur lesquelles vous me marquez que nous ne sommes pas d'accord, qu'aurois-je à dire? Moi qui ne dispute jamais avec personne, qui trouve très-bon que chacun ait ses idées, & qui ne veux pas plus qu'on se soumette aux miennes, que me soumettre à celles d'autrui. Ce qui me sembloit utile & vrai, j'ai cru de mon devoir de le dire; mais je n'eus jamais la manie de vouloir le faire adopter, & je réclame pour

moi la liberté que je laiſſe à tout le monde. Nous ſommes d'accord, Madame, ſur les devoirs des gens de bien, je n'en doute point. Gardons, au reſte, vous, vos ſentimens; moi, les miens, & vivons en paix. Voilà mon avis. Je vous ſalue, Madame, avec reſpect, & de tout mon cœur.

LETTRE

A M. DU PEYROU.

Motiers, le 29 Novembre 1764.

Le temps & mes tracas ne me permettent pas, Monſieur, de répondre à préſent à votre dernière lettre, dont pluſieurs articles m'ont ému & pénétré; je deſtine uniquement celle-ci à vous conſulter ſur un article qui m'intéreſſe, & ſur lequel je vous épargnerois cette importunité, ſi je connoiſſois quelqu'un qui me parût plus digne que vous de toute ma confiance.

Vous ſavez que je médite, depuis long-temps, de prendre le dernier congé du public, par une édition générale de mes écrits, pour paſſer, dans la retraite & le repos, le reſte des jours qu'il plaira à la providence de me départir. Cette entrepriſe doit m'aſſurer du

pain, ſans lequel il n'y a ni repos ni liberté parmi les hommes : le recueil ſera d'ailleurs le monument ſur lequel je compte obtenir de la poſtérité le redreſſement des jugemens iniques de mes contemporains. Jugez, par-là, ſi je dois regarder comme importante pour moi, une entrepriſe ſur laquelle mon indépendance & ma réputation ſont fondées.

Le libraire Fauche, aidé d'une ſociété, jugeant que cette affaire lui peut être avantageuſe, deſire de s'en charger; &, preſſentant l'obſtacle que vos miniſtraux peuvent mettre à ſon exécution, il projette, en ſuppoſant l'agrément du conſeil d'état, dont pourtant je doute, d'établir ſon imprimerie à Motiers, ce qui me feroit très-commode; & il eſt certain, qu'à conſidérer la choſe en hommes d'état, tous les membres du gouvernement doivent favoriſer une entrepriſe qui verſera peut-être cent mille écus dans le pays.

Cet agrément donc ſuppoſé; (c'eſt ſon affaire) il reſte à ſavoir ſi ce ſera la mienne de conſentir à cette propoſition, & de me lier par un traité en forme. Voilà, Monſieur, ſur quoi je vous conſulte. Premièrement, croyez-vous que ces gens-là puiſſent être en état de conſommer cette affaire avec honneur, ſoit du côté de la dépenſe, ſoit du côté de l'exécution? Car l'édition que je propoſe de

faire étant destinée aux grandes bibliothèques, doit être un chef-d'œuvre de typographie, & je n'épargnerai point ma peine pour que c'en soit un de correction. En second lieu, croyez-vous que les engagemens qu'ils prendront avec moi, soient assez sûrs pour que je puisse y compter, & n'avoir plus de souci là-dessus le reste de ma vie ? En supposant qu'oui, voudrez-vous bien m'aider de vos soins & de vos conseils, pour établir mes sûretés sur un fondement solide ? Vous sentez que, mes infirmités croissant, & la vieillesse avançant par-dessus le marché, il ne faut pas que, hors d'état de gagner mon pain, je m'expose au danger d'en manquer. Voilà l'examen que je soumets à vos lumières, & je vous prie de vous en occuper par amitié pour moi. Votre réponse, Monsieur, réglera la mienne. J'ai promis de la donner dans quinze jours. Marquez-moi, je vous prie, avant ce temps-là, votre sentiment sur cette affaire, afin que je puisse me déterminer.

LETTRE

A M. L.... D.

Motiers, 9 Décembre 1764.

Je voudrois, Monſieur, pour contenter votre obligeante fantaiſie, pouvoir vous envoyer le profil que vous me demandez, mais je ne ſuis pas en lieu à trouver aiſément quelqu'un qui le ſache tracer. J'eſpérois me prévaloir pour cela de la viſite qu'un graveur hollandois, qui va s'établir à Morat, avoit deſſein de me faire; mais il vient de me marquer que des affaires indiſpenſables ne lui en laiſſoient pas le temps. Si M. Liotard fait un tour juſqu'ici, comme il paroît le deſirer, c'eſt une autre occaſion dont je profiterai pour vous complaire, pour peu que l'état cruel où je ſuis m'en laiſſe le pouvoir. Si cette ſeconde occaſion me manque, je n'en vois pas de prochaine qui puiſſe y ſuppléer. Au reſte, je prends peu d'intérêt à ma figure, j'en prends peu même à mes livres; mais j'en prends beaucoup à l'eſtime des honnêtes gens, dont les cœurs ont lu dans le mien. C'eſt dans le vif amour du juſte & du vrai, c'eſt dans des penchans bons & honnêtes, qui, ſans doute, m'attacheroient

à vous, que je voudrois vous faire aimer ce qui eſt véritablement moi, & vous laiſſer de mon effigie intérieure un ſouvenir qui vous fût intéreſſant. Je vous ſalue, Monſieur, de tout mon cœur.

LETTRE
A M. D'IVERNOIS.

Motiers, 29 Décembre 1764.

LES vacherins que vous m'envoyez ſeront diſtribués en votre nom dans votre famille. La caiſſe de vin de Lavaux que vous m'annonçez, ne ſera reçue qu'en payant le prix, ſans quoi elle reſtera chez M. d'Ivernois. Je croyois que vous feriez quelque attention à ce dont nous étions convenus ici; puiſque vous n'y voulez pas avoir égard, ce ſera déſormais mon affaire; & je vous avoue que je commence à craindre que le train que vous avez pris, ne produiſe entre nous une rupture qui m'affligeroit beaucoup. Ce qu'il y a de parfaitement sûr, c'eſt que perſonne au monde ne ſera bien reçu à vouloir me faire des préſens par force; les vôtres, Monſieur, ſont ſi fréquens, & j'oſe dire, ſi obſtinés, que, de la part de tout autre homme, en qui je reconnoîtrois moins de franchiſe, je croirois qu'ils

cachent quelque vue ſecrète, qui ne ſe découvriroit qu'en temps & lieu.

Mon cher Monſieur, vivons bons amis, je vous en ſupplie. Les ſoins que vous vous donnez pour mes petites commiſſions, me ſont très-précieux. Si vous voulez que je croie qu'ils ne vous ſont pas importuns, faites-moi des comptes ſi exacts, qu'il n'y ſoit pas même oublié le papier pour les paquets, ou la ficelle des emballages. A cette condition j'accepte vos ſoins obligeans, & toute mon affection ne vous eſt pas moins acquiſe que ma reconnoiſſance vous eſt due. Mais, de grace, ne rendez pas là-deſſus une troiſième explication néceſſaire, car elle ſeroit la dernière bien ſûrement.

Vous trouverez, ci-jointe, la copie de la lettre de remercîment que M. C **. m'a écrite. Comment ſe peut-il, qu'avec un cœur ſi aimant & ſi tendre, je ne trouve par-tout que haine & que mal-veillans? Je ne puis là-deſſus me vaincre; l'idée d'un ſeul ennemi, quoique injuſte, me fait ſécher de douleur. Genevois, Genevois, il faut que mon amitié pour vous me coûte à la fin la vie!

LETTRE

A M. D. P. . . . .

. . . . . 31 *Décembre* 1764.

VOTRE lettre m'a touché jusqu'aux larmes. Je vois que je ne me suis pas trompé, & que vous avez une ame honnête. Vous serez un homme précieux à mon cœur. Lisez l'imprimé ci-joint. (1) Voilà, Monsieur, à quels ennemis j'ai à faire; voilà les armes dont ils m'attaquent. Renvoyez-moi cette pièce quand vous l'aurez lue; elle entrera dans les monumens de l'histoire de ma vie. Oh! quand un jour le voile sera tiré, que la postérité m'aimera! qu'elle bénira ma mémoire! Vous, aimez-moi maintenant, & croyez que je n'en suis pas indigne. Je vous embrasse.

LETTRE

A M. DE GAUFFECOURT.

Motiers-Travers, le 12 *Janvier* 1765.

JE suis bien aise, mon cher papa, que vous puissiez envisager, dans la sérénité de votre paisible apathie, les agitations & les traverses

(1) Le libelle intitulé : *Sentimens des Citoyens.*

de ma vie, & que vous ne laiſſiez pas de prendre aux ſoupirs qu'elles m'arrachent, un intérêt digne de notre ancienne amitié.

Je voudrois, encore plus que vous, que le *moi* parût moins dans les lettres écrites de la montagne; mais, ſans le *moi*, ces lettres n'auroient point exiſté. Quand on fit expirer le malheureux Calas ſur la roue, il lui étoit difficile d'oublier qu'il étoit là.

Vous doutez qu'on permette une réponſe. Vous vous trompez, ils répondront par des libelles diffamatoires. C'eſt ce que j'attends pour achever de les écraſer. Que je ſuis heureux qu'on ne ſe ſoit pas aviſé de me prendre par des careſſes! J'étois perdu; je ſens que je n'aurois jamais réſiſté. Grace au ciel, on ne m'a pas gâté de ce côté-là, & je me ſens inébranlable par celui qu'on a choiſi. Ces gens-là feront tant, qu'ils me rendront grand & illuſtre; au lieu que, naturellement, je ne devois être qu'un petit garçon. Tout ceci n'eſt pas fini: vous verrez la ſuite, & vous ſentirez, je l'eſpère, que les outrages & les libelles n'auront pas avili votre ami. Mes ſalutations, je vous prie, à M. de Quinſonas: les deux lignes qu'il a jointes à votre lettre me ſont précieuſes; ſon amitié me paroît deſirable, & il ſeroit bien doux de la former par un médiateur tel que vous.

Je vous prie de faire dire à M. Bourgeois, que je n'oublie point sa lettre, mais que j'attends, pour y répondre, d'avoir quelque chose de positif à lui marquer. Je suis fâché de ne pas savoir son adresse.

Bon jour, bon papa, parlez-moi de temps en temps de votre santé & de votre amitié. Je vous embrasse de tout mon cœur.

P. S. Il paroît à Genève une espèce de désir de se rapprocher de part & d'autre. Plût à Dieu que ce désir fût sincère d'un côté, & que j'eusse la joie de voir finir des divisions dont je suis la cause innocente! plût à Dieu que je pusse contribuer moi-même à cette bonne œuvre, par toutes les déférences & satisfactions que l'honneur peut me permettre! Je n'aurois rien fait de ma vie d'aussi bon cœur, & dès ce moment je me tairois pour jamais.

LETTRE.

A MILORD MARÉCHAL.

..... *26 Janvier 1765.*

J'ESPÉROIS, Milord, finir ici mes jours en paix, je sens que cela n'est pas possible. Quoique je vive en toute sûreté dans ce pays sous la protection du roi, je suis trop près de Genève & de Berne, qui ne me laisseront

point en repos. Vous ſavez à quel uſage ils jugent à propos d'employer la religion. Ils en font un gros torchon de paille enduit de boue, qu'ils me fourrent dans la bouche à toute force, pour me mettre en pièces tout à leur aiſe, ſans que je puiſſe crier. Il faut donc fuir, malgré mes maux, malgré ma pareſſe; il faut chercher quelque endroit paiſible où je puiſſe reſpirer. Mais où aller? Voilà, Milord, ſur quoi je vous conſulte.

Je ne vois que deux pays à choiſir, l'Angleterre ou l'Italie. L'Angleterre ſeroit bien plus ſelon mon humeur, mais elle eſt moins convenable à ma ſanté, & je ne ſais pas la langue, grand inconvénient quand on s'y tranſplante ſeul. D'ailleurs il y fait ſi cher vivre qu'un homme qui manque de grandes reſſources, n'y doit point aller, à moins qu'il ne veuille s'intriguer pour s'en procurer; choſe que je ne ferai de ma vie; cela eſt plus décidé que jamais.

Le climat de l'Italie me conviendroit fort, & mon état, à tous égards, me le rend de beaucoup préférable; mais j'ai beſoin de protection pour qu'on m'y laiſſe tranquille. Il faudroit que quelqu'un des princes de ce pays-là m'accordât un aſile dans quelqu'une de ſes maiſons; afin que le clergé ne pût me chercher querelle, ſi par haſard la fantaiſie

lui

Thérèſe étoit détourné par ſa mère, en faveur de ces affamés. Comme je n'avois pas à faire à une perſonne avide, & que je n'étois pas ſubjugué par une paſſion folle, je ne faiſois pas des folies. Content de tenir Thérèſe honnêtement, mais ſans luxe, à l'abri des preſſans beſoins, je conſentois que ce qu'elle gagnoit par ſon travail fût tout entier au profit de ſa mère, & je ne me bornois pas à cela ; mais, par une fatalité qui me pourſuivoit, tandis que maman étoit en proie à ſes croquans, Thérèſe étoit en proie à ſa famille, & je ne pouvois rien faire d'aucun côté qui profitât à celle pour qui je l'avois deſtiné. Il étoit ſingulier que la cadette des enfans de madame le Vaſſeur, la ſeule qui n'eût point été dotée, la ſeule qui nouriſſoit ſon père & ſa mère, & qu'après avoir été long-temps battue par ſes frères, par ſes ſœurs, même par ſes nièces, cette pauvre fille en étoit maintenant pillée ſans qu'elle pût mieux ſe défendre de leurs vols que de leurs coups. Une ſeule de ſes nièces, appellée Goton le Duc, étoit aſſez aimable & d'un caractère aſſez doux, quoique gâtée par l'exemple & les leçons des autres. Comme je les voyois ſouvent enſemble, je leur donnois les noms qu'elles s'entredonnoient : j'appellois la nièce *ma nièce*, & la tante *ma tante*. Toutes deux m'appelloient leur oncle. De-là le nom de *tante* duquel j'ai continué d'appeller Thérèſe, & que mes amis répétoient quelquefois en plaiſantant.

On ſent que, dans une pareille ſituation, je n'avois pas un moment à perdre pour tâcher de m'en tirer. Jugeant que M. de Richelieu m'avoit oublié, & n'eſpérant plus rien du côté de la cour, je fis quelques tentatives pour faire paſſer à Paris mon opéra; mais j'éprouvai des difficultés qui demandoient bien du temps pour les vaincre, & j'étois de jour en jour plus preſſé. Je m'aviſai de préſenter ma petite comédie de Narciſſe aux Italiens: elle y fut reçue, & j'eus les entrées, qui me firent grand plaiſir. Mais ce fut tout. Je ne pus jamais parvenir à faire jouer ma pièce, &, ennuyé de faire ma cour à des comédiens, je les plantai-là. Je revins enfin au dernier expédient qui me reſtoit, & le ſeul que j'aurois dû prendre. En fréquentant la maiſon de M. de la Poplinière, je m'étois éloigné de celle de Dupin. Les deux dames, quoique parentes, étoient mal enſemble, & ne ſe voyoient point. Il n'y avoit aucune ſociété entre les deux maiſons, & Thieriot ſeul vivoit dans l'une & dans l'autre. Il fut chargé de tâcher de me ramener chez M. Dupin. M. de Francœuil ſuivoit alors l'hiſtoire naturelle & la chymie, & faiſoit un cabinet. Je crois qu'il aſpiroit à l'académie des ſciences; il vouloit pour cela faire un livre, & il jugeoit que je pouvois lui être utile dans ce travail. Madame Dupin, qui, de ſon côté, méditoit un autre livre, avoit ſur moi des vues à-peu-près ſem-

blables. Ils auroient voulu m'avoir en commun pour une eſpèce de ſecrétaire, & c'étoit-là l'objet des ſemonces de Thieriot.

J'exigeai préalablement que M. de Francœuil emploieroit ſon crédit avec celui de Jelyote, pour faire répéter mon ouvrage à l'opéra; il y conſentit. Les Muſes galantes furent répétées d'abord pluſieurs fois au magaſin, puis au grand théâtre. Il y avoit beaucoup de monde à la grande répétition, & pluſieurs morceaux furent très-applaudis; cependant, je ſentis moi-même, durant l'exécution, fort mal conduite par Rebel, que la pièce ne paſſeroit pas, & même qu'elle n'étoit pas en état de paroître ſans de grandes corrections. Ainſi je la retirai ſans mot dire & ſans m'expoſer au refus; mais je vis clairement, par pluſieurs indices, que l'ouvrage, eût-il été parfait, n'auroit pas paſſé. M. de Francœuil m'avoit bien promis de le faire répéter, mais non pas de le faire recevoir. Il me tint exactement parole. J'ai toujours cru voir, dans cette occaſion & dans beaucoup d'autres, que ni lui, ni madame Dupin ne ſe ſoucioient de me laiſſer acquérir une certaine réputation dans le monde, de peur, peut-être, qu'on ne ſupposât, en voyant leurs livres, qu'ils avoient greffé leurs talens ſur les miens. Cependant, comme madame Dupin m'en a toujours ſuppoſé de très-médiocres, & qu'elle ne m'a jamais employé qu'à écrire ſous ſa dictée, ou à

des recherches de pure érudition, ce reproche, sur-tout à son égard, eût été bien injuste.

Ce dernier mauvais succès acheva de me décourager : j'abandonnai tout projet d'avancement & de gloire, &, sans plus songer à des talens vrais ou vains qui me prospéroient si peu, je consacrai mon temps & mes soins à me procurer ma subsistance & celle de ma Thérèse, comme il plairoit à ceux qui se chargeroient d'y pourvoir. Je m'attachai donc tout-à-fait à madame Dupin & à M. de Francœuil. Cela ne me jetta pas dans une grande opulence; car avec huit à neuf cents francs par an, que j'eus les deux premières années, à peine avois-je de quoi fournir à mes premiers besoins, forcé de me loger à leur voisinage, en chambre garnie, dans un quartier assez cher, & payant un autre loyer à l'extrémité de Paris, tout au haut de la rue Saint-Jacques, où, quelque temps qu'il fît, j'allois souper presque tous les soirs. Je pris bientôt le train & même le goût de mes nouvelles occupations. Je m'attachai à la chymie; j'en fis plusieurs cours avec M. de Francœuil chez M. Rouelle, & nous nous mîmes à barbouiller du papier tant bien que mal sur cette science, dont nous possédions à peine les élémens. En 1747, nous allâmes passer l'automne en Touraine, au château de Chenonceaux, maison royale sur le Cher, bâtie par Henri II pour Diane de Poitiers, dont on y voit encore les chiffres,

& maintenant possédée par M. Dupin, fermier-général. On s'amusa beaucoup dans ce beau lieu; on y faisoit très-bonne chère; j'y devins gras comme un moine. On y fit beaucoup de musique. J'y composai plusieurs trios à chanter, pleins d'une assez forte harmonie, & dont je reparlerai peut-être dans mon supplément, si jamais j'en fais un. On y joua la comédie; j'y en fis, en quinze jours, une en trois actes, intitulée: l'*Engagement téméraire*, qu'on trouvera parmi mes papiers, & qui n'a d'autre mérite que beaucoup de gaieté. J'y composai d'autres petits ouvrages, entr'autres une pièce en vers, intitulée: l'*Allée de Sylvie*, du nom d'une allée du parc qui bordoit le Cher, & cela se fit sans discontinuer mon travail sur la chymie & celui que je faisois auprès de madame Dupin.

Tandis que j'engraissois à Chenonceaux, ma pauvre Thérèse engraissoit à Paris d'une autre manière; & quand j'y revins, je trouvai l'ouvrage que j'avois mis sur le métier plus avancé que je ne l'avois cru. Cela m'eût jetté, vu ma situation, dans un embarras extrême, si des camarades de table ne m'eussent fourni la seule ressource qui pouvoit m'en tirer. C'est un de ces récits essentiels que je ne puis faire avec trop de simplicité, parce qu'il faudroit, en les commentant, m'excuser ou me charger, & que je ne dois faire ici ni l'un ni l'autre.

Durant le séjour d'Altuna à Paris, au lieu d'aller

manger chez un traiteur, nous mangions ordinairement lui & moi à notre voisinage, presque vis-à-vis le cul-de-sac de l'opéra, chez madame la Selle, femme d'un tailleur, qui donnoit assez mal à manger, mais dont la table ne laissoit pas d'être recherchée, à cause de la bonne & sûre compagnie qui s'y trouvoit; car on n'y recevoit aucun inconnu, & il falloit être introduit par quelqu'un de ceux qui y mangeoient d'ordinaire. Le commandeur de G......e, vieux débauché, plein de politesse & d'esprit, mais ordurier, y logeoit, & y attiroit une folle & brillante jeunesse en officiers aux gardes & mousquetaires. Le commandeur de Rollant, chevalier de toutes les filles de l'opéra, y apportoit journellement toutes les nouvelles de ce tripot. MM. du Plessis, lieutenant-colonel retiré, bon & sage vieillard, & Ancelet (*), officier des mousquetaires, y

---

(*) Ce fut à ce M. Ancelet que je donnai une petite comédie de ma façon, intitulée *les Prisonniers de Guerre*, que j'avois faite après les désastres des François en Bavière & en Bohême, & que je n'osai jamais avouer ni montrer, & cela par la singulière raison que jamais le roi, ni la France, ni les François, ne furent peut-être mieux loués, ni de meilleur cœur, que dans cette pièce, & que, républicain & frondeur en titre, je n'osois m'avouer panégyriste d'une nation dont toutes les maximes étoient contraires aux miennes. Plus navré des malheurs de la France que les François mêmes, j'avois peur qu'on ne taxât de flatterie & de lâcheté les marques d'un sincère attachement, dont j'ai dit l'époque & la cause dans ma première partie, & que j'étois honteux de montrer.

maintenoient un certain ordre parmi ces jeunes gens. Il y venoit auſſi des commerçans, des financiers, des vivriers; mais polis, honnêtes, & de ceux qu'on diſtinguoit dans leur métier: M. de Beſſe, M. de Forcade, & d'autres dont j'ai oublié les noms. Enfin, l'on y voyoit des gens de miſe de tous les états, excepté des abbés & des gens de robe que je n'y ai jamais vus, & c'étoit une convention de n'y en point introduire. Cette table, aſſez nombreuſe, étoit très-gaie, ſans être bruyante, & l'on y poliſſonnoit beaucoup ſans groſſiéreté. Le vieux commandeur, avec tous ſes contes gras, quant à la ſubſtance, ne perdoit jamais ſa politeſſe de la vieille cour, & jamais un mot de gueule ne ſortoit de ſa bouche, qu'il ne fût ſi plaiſant que des femmes l'auroient pardonné. Son ton ſervoit de règle à toute la table: tous ces jeunes gens contoient leurs aventures galantes, avec autant de licence que de grace, & les contes de filles manquoient d'autant moins, que le magaſin étoit à la porte: car l'allée par où l'on alloit chez madame la Selle étoit la même où donnoit la boutique de la Duchapt, célèbre marchande de modes, qui avoit alors de très-jolies filles, avec leſquelles nos Meſſieurs alloient cauſer avant ou après dîner. Je m'y ſerois amuſé comme les autres, ſi j'eſſe été plus hardi. Il ne falloit qu'entrer comme eux; je n'oſai jamais. Quant à madame la Selle, je continuai d'y aller

manger assez souvent, après le départ d'Altuna. J'y apprenois des foules d'anecdotes très-amusantes, & j'y pris aussi peu-à-peu, non, graces au ciel, jamais les mœurs, mais les maximes que j'y vis établies. D'honnêtes personnes mises à mal, des maris trompés, des femmes séduites, des accouchemens clandestins, étoient là les textes les plus ordinaires, & celui qui peuploit le mieux les Enfans-Trouvés, étoit toujours le plus applaudi. Cela me gagna; je formai ma façon de penser sur celle que je voyois en règne chez des gens très-aimables, &, dans le fond, très-honnêtes gens, & je me dis : Puisque c'est l'usage du pays, quand on y vit, on peut le suivre; voilà l'expédient que je cherchois. Je m'y déterminai gaillardement, sans le moindre scrupule, &, le seul que j'eus à vaincre, fut celui de Thérèse, à qui j'eus toutes les peines du monde de faire adopter cet unique moyen de sauver son honneur. Sa mère, qui, de plus, craignoit un nouvel embarras de marmaille, étant venue à mon secours, elle se laissa vaincre. On choisit une sage-femme prudente & sûre, appellée mademoiselle Gouin, qui demeuroit à la pointe Saint-Eustache, pour lui confier ce dépôt, &, quand le temps fut venu, Thérèse fut menée, par sa mère, chez la Gouin, pour y faire ses couches. J'allai l'y voir plusieurs fois, & je lui portai un chiffre que j'avois fait à double, sur deux cartes, dont une fut mise dans les

langes de l'enfant, & il fut déposé, par la sage-femme, au bureau des Enfans-Trouvés, dans la forme ordinaire. L'année suivante, même inconvénient, & même expédient, au chiffe près, qui fut négligé. Pas plus de réflexion de ma part, pas plus d'approbation de celle de la mère; elle obéit en gémissant. On verra successivement toutes les vicissitudes que cette fatale conduite a produites dans ma façon de penser, ainsi que dans ma destinée. Quant à présent, tenons-nous à cette première époque. Ses suites, aussi cruelles qu'imprévues, ne me forceront que trop d'y revenir.

Je marque ici celle de ma première connoissance avec madame d'Epinay, dont le nom reviendra souvent dans ces mémoires. Elle s'appelloit mademoiselle des C.......s, & venoit d'épouser M. d'Epinay, fils de M. de la Live de Bellegarde, fermier-général. Son mari étoit musicien, ainsi que M. de Francœuil. Elle étoit musicienne aussi, & la passion de cet art mit entre ces trois personnes une grande intimité. M. de Francœuil m'introduisit chez madame d'Epinay; j'y soupois quelquefois avec lui. Elle étoit aimable, avoit de l'esprit, des talens, c'étoit assurément une bonne connoissance à faire. Mais elle avoit une amie, appellée mademoiselle d'E..e, qui passoit pour méchante, & qui vivoit avec le chevalier de V....y, qui ne passoit pas pour bon. Je crois que le commerce

de ces deux perſonnes fit tort à madame d'Epinay, à qui la nature avoit donné, avec un tempérament très-exigeant, des qualités excellentes pour en régler ou racheter les écarts. M. de Francœuil lui communiqua une partie de l'amitié qu'il avoit pour moi, & m'avoua ſes liaiſons avec elle, dont, par cette raiſon, je ne parlerois pas ici, ſi elles ne fuſſent devenues publiques, au point de n'être pas même cachées à M. d'Epinay. M. de Francœuil me fit même, ſur cette dame, des confidences bien ſingulières, qu'elle ne m'a jamais faites elle-même, & dont elle ne m'a jamais cru inſtruit; car je n'en ouvris ni n'en ouvrirai de ma vie la bouche, ni à elle, ni à qui que ce ſoit. Toute cette confiance de part & d'autre rendoit ma ſituation très-embarraſſante, ſur-tout avec madame de Francœuil, qui me connoiſſoit aſſez pour ne pas ſe défier de moi, quoiqu'en liaiſon avec ſa rivale. Je conſolois de mon mieux cette pauvre femme, à qui ſon mari ne rendoit aſſurément pas l'amour qu'elle avoit pour lui. J'écoutois ſéparément ces trois perſonnes; je gardois leurs ſecrets avec la plus grande fidélité, ſans qu'aucune des trois m'en arrachât jamais aucun de ceux des deux autres, & ſans diſſimuler à chacune des deux femmes mon attachement pour ſa rivale. Madame de Francœuil qui vouloit ſe ſervir de moi pour bien des choſes, eſſuya des refus formels, & madame d'Epinay m'ayant voulu charger une fois d'une

lettre pour M. de Francœuil, non-seulement en reçut un pareil, mais encore une déclaration très-nette, que si elle vouloit me chasser pour jamais de chez elle, elle n'avoit qu'à me faire une seconde fois pareille proposition.

Il faut rendre justice à madame d'Epinay. Loin que ce procédé parût lui déplaire, elle en parla à M. de Francœuil avec éloge, & ne m'en reçut pas moins bien. C'est ainsi que dans des relations orageuses entre trois personnes que j'avois à ménager, dont je dépendois en quelque sorte, & pour qui j'avois de l'attachement, je conservai jusqu'à la fin leur amitié, leur estime, leur confiance, en me conduisant avec douceur & complaisance, mais toujours avec droiture & fermeté. Malgré ma bêtise & ma gaucherie, madame d'Epinay voulut me mettre des amusemens de la Chevrette, château près de Saint-Denis, appartenant à M. de Bougainville. Il y avoit un théâtre où l'on jouoit souvent des pièces. On me chargea d'un rôle que j'étudiai six mois sans relâche, & qu'il fallut me souffler d'un bout à l'autre à la représentation. Après cette épreuve on ne me proposa plus de rôle.

En faisant la connoissance de madame d'Epinay, je fis aussi celle de sa belle-sœur mademoiselle de Bougainville qui devint bientôt comtesse de Houptot. La première fois que je la vis, elle étoit à la veille de son mariage, elle me causa long-temps avec cette familiatité charmante qui lui est na-

turelle. Je la trouvai très-aimable, mais j'étois bien éloigné de prévoir que cette jeune perſonne feroit un jour le deſtin de ma vie, & m'entraîneroit, quoique bien innocemment, dans l'abîme où je ſuis aujourd'hui.

Quoique je n'aie pas parlé de Diderot depuis mon retour de Veniſe, non plus que de mon ami M. Roguin, je n'avois pourtant négligé ni l'un ni l'autre, & je m'étois ſur-tout lié de jour en jour plus intimément avec le premier. Il avoit une Nannette, ainſi que j'avois une Thérèſe; c'étoit entre nous une conformité de plus. Mais, la différence étoit que ma Thérèſe, auſſi bien de figure que ſa Nannette, avoit une humeur douce & un caractère aimable, fait pour attacher un honnête homme, au lieu que la ſienne, pigrièche & harangère, ne montroit rien aux yeux des autres qui pût racheter la mauvaiſe éducation. Il l'épouſa toutefois : ce fut fort bien fait, s'il l'avoit promis. Pour moi, qui n'avois rien promis de ſemblable, je ne me preſſois pas de l'imiter.

Je m'étois auſſi lié avec l'abbé de Condillac, qui n'étoit rien, non plus que moi, dans la littérature, mais qui étoit fait pour devenir ce qu'il eſt aujourd'hui. Je ſuis le premier, peut-être, qui ait vu ſa portée & qui l'ait eſtimé ce qu'il valoit. Il paroiſſoit auſſi ſe plaire avec moi; & tandis qu'enfermé dans ma chambre, rue Jean-Saint-Denis, près l'opéra, je faiſois

mon acte d'Hésiode, il venoit quelquefois dîner avec moi tête-à-tête en pic-nic. Il travailloit alors à l'essai sur l'origine des connoissances humaines, qui est son premier ouvrage. Quand il fut achevé, l'embarras fut de trouver un libraire qui voulût s'en charger. Les libraires de Paris sont durs pour tout homme qui commence, & la métaphysique, alors très-peu à la mode, n'offroit pas un sujet bien attrayant. Je parlai à Diderot de Condillac & de son ouvrage; je leur fis faire connoissance. Ils étoient fait pour se convenir: ils se convinrent. Diderot engagea le libraire Durand à prendre le manuscrit de l'abbé, & ce grand métaphysicien eut, de son premier livre, & presque par grace, cent écus, qu'il n'auroit peut-être pas trouvés sans moi. Comme nous demeurions dans des quartiers fort éloignés les uns des autres, nous nous rassemblions tous trois une fois la semaine au Palais-royal, & nous allions dîner ensemble à l'hôtel du Panier-fleuri. Il falloit que ces petits dîners hebdomadaires plussent extrêmement à Diderot; car lui, qui manquoit presque à tous ses rendez-vous, ne manqua jamais aucun de ceux-là. Je formai là le projet d'une feuille périodique, intitulée *le Persiffleur*, que nous devions faire alternativement, Diderot & moi. J'en esquissai la première feuille, & cela me fit faire connoissance avec d'Alembert, à qui Diderot en avoit parlé. Des événemens impré-

vus nous barrèrent, & ce projet en demeura là.

Ces deux auteurs venoient d'entreprendre le *Dictionnaire encyclopédique*, qui ne devoit d'abord être qu'une eſpèce de traduction de *Chambers*, ſemblable à peu-près à celle du Dictionnaire de médecine de James, que Diderot venoit d'achever. Celui-ci voulut me faire entrer pour quelque choſe dans cette ſeconde entrepriſe, & me propoſa la partie de la muſique que j'acceptai, & que j'exécutai très à la hâte & très-mal, dans les trois mois qu'il m'avoit donnés comme à tous les auteurs qui devoient concourir à cette entrepriſe; mais je fus le ſeul qui fut prêt au terme preſcrit. Je lui remis mon manuſcrit que j'avois fait mettre au net par un laquais de M. de Francœuil, appellé Dupont, qui écrivoit très-bien, & à qui je payai dix écus, tirés de ma poche, qui ne m'ont jamais été rembourſés. Diderot m'avoit promis, de la part des libraires, une rétribution dont il ne m'a jamais reparlé, ni moi à lui.

Cette entrepriſe de l'Encyclopédie fut interrompue par ſa détention. Les *Penſées philoſophiques* lui avoient attiré quelques chagrins qui n'eurent point de ſuite. Il n'en fut pas de même de la *Lettre ſur les aveugles*, qui n'avoit rien de répréhenſible que quelques traits perſonnels dont madame du Pré de Saint-Maur & M. de Réaumur furent choqués, & pour leſquels il fut mis au donjon de Vincennes. Rien ne peindra

jamais les angoiſſes que me fit ſentir le malheur de mon ami. Ma funeſte imagination, qui porte toujours le mal au pis, s'effaroucha. Je le crus là pour le reſte de ſa vie. La tête faillit à m'en tourner. J'écrivis à madame de Pompadour, pour la conjurer de le faire relâcher, ou d'obtenir qu'on m'enfermât avec lui. Je n'eus aucune réponſe à ma lettre : elle étoit trop peu raiſonnable pour être efficace, & je ne me flatte pas qu'elle ait contribué aux adouciſſemens qu'on mit, quelque temps après, à la captivité du pauvre Diderot. Mais ſi elle eût duré quelque temps encore avec la même rigueur, je crois que je ſerois mort de déſeſpoir aux pieds de ce malheureux donjon. Au reſte, ſi ma lettre a produit peu d'effet, je ne m'en ſuis pas, non plus, beaucoup fait valoir; car je n'en parlai qu'à très-peu de gens, & jamais à Diderot lui-même.

Fin du ſeptième Livre.

LES

CONFESSIONS

DE

J. J. ROUSSEAU.

LIVRE HUITIÈME.

J'AI dû faire une pause à la fin du précédent livre. Avec celui-ci commence, dans sa première origine, la longue chaîne de mes malheurs.

Ayant vécu dans deux des plus brillantes maisons de Paris, je n'avois pas laissé, malgré mon peu d'entregent, d'y faire quelques connoissances. J'avois fait entr'autres chez madame Dupin celle du jeune prince héréditaire de Saxe-Gotha, & du baron de Thun son gouverneur. J'avois fait chez M. de la Poplinière celle de M. Seguy, ami du baron de Thun, & connu dans le monde littéraire par sa belle édition de Rousseau. Le baron nous invita, M. Seguy & moi, d'aller passer un jour ou deux à Fontenai-sous-Bois, où le prince avoit une maison. Nous y fûmes.

En

être, relativement au pays où je vis, qui n'ait pas l'agrément du gouvernement particulier du pays même. Je n'entends me mêler en aucune façon de ces choses-là, ni traiter qu'elles ne soient décidées.

Depuis hier que ma lettre est écrite, j'ai la preuve de ce que je soupçonnois depuis quelques jours, que l'écrit de Vernes trouvoit ici parmi les femmes autant d'applaudissement qu'il a causé d'indignation à Genève & à Paris, & que trois ans d'une conduite irréprochable sous leurs yeux mêmes ne pouvoient garantir la pauvre mademoiselle le Vasseur de l'effet d'un libelle venu d'un pays où ni moi ni elle n'avons vécu. Peu surpris que ces viles ames ne se connoissent pas mieux en vertu qu'en mérite, & se plaisent à insulter aux malheureux, je prends enfin la ferme résolution de quitter ce pays, ou du moins ce village, & d'aller chercher une habitation où l'on juge les gens sur leur conduite, & non sur les libelles de leurs ennemis. Si quelque autre honnête étranger veut connoître Motiers, qu'il y passe, s'il peut, trois ans comme j'ai fait, & puis qu'il en dise des nouvelles.

Si je trouvois à Neuchâtel ou aux environs un logement convenable, je serois homme à l'aller occuper en attendant.

LETTRE

AU MÊME.

..... 4 *Mars* 1765.

JE vous dois une réponſe, Monſieur, je le ſais. L'horrible ſituation de corps & d'ame où je me trouve, m'ôte la force & le courage d'écrire. J'attendois de vous quelques mots de conſolation. Mais je vois que vous comptez à la rigueur avec les malheureux. Ce procédé n'eſt pas injuſte, mais il eſt un peu dur dans l'amitié.

LETTRE

AU MÊME.

Motiers, le 7 *Mars* 1765.

POUR Dieu ne vous fâchez pas, & ſachez pardonner quelques torts à vos amis dans leurs misères. Je n'ai qu'un ton, Monſieur, & il eſt quelquefois un peu dur; il ne faut pas me juger ſur mes expreſſions, mais ſur ma conduite; elle vous honore, quand es termes vous offenſent. Dans le beſoin que j'ai des conſolations de l'amitié, je ſens que les

vôtres me manquent, & je m'en plains : cela eſt-il donc ſi déſobligeant ?

Si j'ai écrit à d'autres, comment n'avez-vous pas ſenti l'abſolue néceſſité de répondre, & ſur-tout dans la circonſtance, à des perſonnes avec qui je n'ai point de correſpondance habituelle, & qui viennent, au fort de mes malheurs, y prendre le plus généreux intérêt ? Je croyois que ſur ces lettres mêmes vous vous diriez : *Il n'a pas le temps de m'écrire*, & que vous vous ſouviendriez de nos conventions. Falloit-il donc, dans une occaſion ſi critique, abandonner tous mes intérêts, toutes mes affaires, mes devoirs mêmes, de peur de manquer avec vous à l'exactitude d'une réponſe dont vous m'aviez diſpenſé ? Vous vous ſeriez offenſé de ma crainte, & vous auriez eu raiſon. L'idée même, très-fauſſe aſſurément, que vous aviez de m'avoir chagriné par votre lettre, n'étoit-elle pas pour votre bon cœur un motif de réparer le mal que vous ſuppoſiez m'avoir fait ? Dieu vous préſerve d'afflictions ; mais, en pareil cas, ſoyez sûr que je ne compterai pas vos réponſes. En tout autre cas, ne comptez jamais mes lettres, ou rompons tout de ſuite ; car auſſi bien ne tarderions-nous pas à rompre. Mon caractère vous eſt connu, je ne ſaurois le changer.

Toutes vos autres raiſons ne ſont que trop bonnes. Je vous plains dans vos tracas, & les approches de votre goutte me chagrinent ſur-tout vivement, d'autant plus que, dans l'extrême beſoin de me diſtraire, je me promettois des promenades délicieuſes avec vous. Je ſens encore que ce que je vais vous dire peut être bien déplacé parmi vos affaires; mais il faut vous montrer ſi je vous crois le cœur dur, & ſi je manque de confiance en votre amitié. Je ne fais pas des complimens, mais je prouve.

Il faut quitter ce pays, je le ſens; il eſt trop près de Genève; on ne m'y laiſſeroit jamais en repos. Il n'y a guères qu'un pays catholique qui me convienne; & c'eſt de-là, puiſque vos miniſtres veulent tant la guerre, qu'on peut leur en donner le plaiſir tout leur ſaoul. Vous ſentez, Monſieur, que ce déménagement a ſes embarras. Voulez-vous être dépoſitaire de mes effets, en attendant que je me fixe? Voulez-vous acheter mes livres, ou m'aider à les vendre? Voulez-vous prendre quelqu'arrangement, quant à mes ouvrages, qui me délivre de l'horreur d'y penſer, & de m'en occuper le reſte de ma vie? Toute cette rumeur eſt trop vive & trop folle pour pouvoir durer. Au bout de deux ou trois ans toutes les difficultés pour l'im-

pression seront levées, sur-tout quand je n'y serai plus. En tout cas les autres lieux, même au voisinage, ne manqueront pas. Il y a sur tout cela des détails qu'il seroit trop long d'écrire, & sur lesquels, sans que vous soyez marchand, sans que vous me fassiez l'aumône, cet arrangement peut m'être utile, & ne vous pas être onéreux. Cela demande d'en conférer. Il faut voir seulement si vos affaires présentes vous permettent de penser à celle-là.

Vous savez donc le triste état de la pauvre madame G....t, femme aimable, d'un vrai mérite, d'un esprit aussi fin que juste, & pour qui la vertu n'étoit pas un vain mot; sa famille est dans la plus grande désolation; son mari est au désespoir, & moi je suis déchiré. Voilà, Monsieur, l'objet que j'ai sous les yeux pour me consoler d'un tissu de malheurs sans exemples.

J'ai des accès d'abattement; cela est assez naturel dans l'état de maladie; & ces accès sont très-sensibles, parce qu'ils sont les momens où je cherche le plus à m'épancher. Mais ils sont courts, & n'influent point sur ma conduite. Mon état habituel est le courage, & vous le verrez peut-être dans cette affaire, si l'on me pousse à bout, car je me fais une loi d'être patient jusqu'au moment où l'on ne

peut plus l'être ſans lâcheté. Je ne ſais quelle diable de mouche a piqué vos Meſſieurs ; mais il y a bien de l'extravagance à tout ce vacarme ; ils en rougiront ſi-tôt qu'ils ſeront calmés.

Mais, que dites-vous, Monſieur, de l'étourderie de vos miniſtres, qui devroient trembler qu'on n'apperçût qu'ils exiſtent, & qui vont ſottement payer pour les autres, dans une affaire qui ne les regarde pas. Je ſuis perſuadé qu'ils s'imaginent que je vais reſter ſur la défenſive, & faire le pénitent & le ſuppliant : le conſeil de Genève le croyoit auſſi, je l'ai déſabuſé ; je me charge de les déſabuſer de même. Soyez-moi témoin, Monſieur, de mon amour pour la paix, & du plaiſir avec lequel j'avois poſé les armes ; s'ils me forcent à les reprendre, je les reprendrai ; car, je ne veux pas me laiſſer battre à terre, c'eſt un point tout réſolu. Quelle priſe ne me donnent-ils pas ? A trois ou quatre près que j'honore & que j'excepte, que ſont les autres ? Quels mémoires n'aurai-je pas ſur leur compte ? Je ſuis tenté de faire ma paix avec tous les autres clergés, aux dépens du vôtre ; d'en faire le bouc d'expiation pour les pèchés d'Iſraël. L'invention eſt bonne, & ſon ſuccès eſt certain. Ne feroit-ce pas bien ſervir l'Etat, d'abattre ſi bien leur morgue, de les avilir à tel point, qu'ils ne puſſent jamais plus

ameuter les peuples? J'eſpère ne pas me livrer à la vengeance; mais, ſi je les touche, comptez qu'ils ſont morts. Au reſte, il faut premièrement attendre l'excommunication; car, juſqu'à ce moment, ils me tiennent, ils ſont mes paſteurs, & je leur dois du reſpect. J'ai là-deſſus des maximes dont je ne me départirai jamais, & c'eſt pour cela même que je les trouve bien peu ſages de m'aimer mieux loup que brebis.

LETTRE

A M. LALLIAUD.

Motiers, le 7 Avril 1765.

PUISQUE vous le voulez abſolument, Monſieur, voici deux mauvaiſes eſquiſſes que j'ai fait faire, faute de mieux, par une manière de peintre qui a paſſé par Neuchâtel. La grande eſt un profil à la ſilhouette, où j'ai fait ajouter quelques traits en crayon, pour mieux déterminer la poſition des traits; l'autre eſt un profil tiré à la vue. On ne trouve pas beaucoup de reſſemblance à l'un ni à l'autre, j'en ſuis fâché, mais je n'ai pu faire mieux; je crois même que vous me ſauriez quelque gré de cette petite attention, ſi vous connoiſſiez la ſituation où j'étois, quand je me ſuis ménagé le moment de vous complaire.

Il y a un portrait de moi, très-reſſemblant, dans l'appartement de madame la maréchale de Luxembourg. Si M. le Moine prenoit la peine de s'y tranſporter & de demander, de ma part, M. de la Roche, je ne doute pas qu'il n'eût la complaiſance de le lui montrer.

Je ne vous connois, Monſieur, que par vos lettres, mais elles reſpirent la droiture & l'honnêteté; elles me donnent la plus grande opinion de votre ame, l'eſtime que vous m'y témoignez me flatte, & je ſuis bien aiſe que vous ſachiez qu'elle fait une des conſolations de ma vie.

LETTRE

A M. DU PEYROU.

Vendredi, 12 *Avril* 1765.

PLUS j'étois touché de vos peines, plus j'étois fâché contre vous; &, en cela, j'avois tort; le commencement de votre lettre me le prouve. Je ne ſuis pas toujours raiſonnable, mais j'aime toujours qu'on me parle raiſon. Je voudrois connoître vos peines pour les ſoulager, pour les partager du moins. Les vrais épanchemens du cœur veulent, non-ſeulement l'amitié,

mais la familiarité ; & la familiarité ne vient que par l'habitude de vivre ensemble. Puisse un jour cette habitude si douce, donner entre nous à l'amitié tous ses charmes ! je les sentirai trop bien, pour ne pas vous les faire sentir aussi.

Au train dont la neige tombe, nous en aurons ce soir plus d'un pied : cela, & mon état encore empiré, m'ôtera le plaisir de vous aller voir aussi-tôt que je l'espérois. Si-tôt que je le pourrai, comptez que vous verrez celui qui vous aime.

LETTRE

AU MÊME.

. . . . . 22 *Avril* 1765.

L'AMITIÉ est une chose si sainte, que le nom n'en doit pas même être employé dans l'usage ordinaire. Ainsi, nous serons amis, & nous ne nous dirons pas mon ami. J'eus un surnom jadis que je crois mériter mieux que jamais. A Paris, on ne m'appelloit que *le Citoyen*. Rendez-moi ce titre, qui m'est si cher, & que j'ai payé si cher ; faites même ensorte qu'il se propage, & que tous ceux qui m'aiment, ne m'appellent jamais *Monsieur ;* mais, en parlant de moi, *le Citoyen*,

& en m'écrivant, *mon cher Citoyen.* Je vous charge de faire connoître ce que je desire, & je crois que tous vos amis & les miens me feront volontiers ce plaisir. En attendant, commencez par donner l'exemple. A votre égard, prenez un nom de société qui vous plaise, & que je puisse vous donner. Je me plais à songer que vous devez être un jour mon cher hôte, & j'aimerois à vous en donner le titre d'avance; mais celui-là, ou un autre, prenez-en un qui soit de votre goût, & qui supprime entre nous le maussade mot de *Monsieur*, que l'amitié & la familiarité doivent proscrire.

Je souffre toujours beaucoup. Je vous embrasse.

LETTRE

A M. D'IVERNOIS.

Motiers, le 22 *Avril* 1765.

J'AI reçu, Monsieur, tous vos envois, & ma sensibilité à votre amitié augmente de jour en jour: mais j'ai une grace à vous demander, c'est de ne me plus parler des affaires de Genève, & de ne plus m'envoyer aucune pièce qui s'y rapporte. Pourquoi veut-on absolu-

ment, par de ſi triſtes images, me faire finir dans l'affliction le reſte des malheureux jours que la nature m'a comptés, & m'ôter un repos dont j'ai ſi grand beſoin & que j'ai ſi chèrement acheté ? Quelque plaiſir que me faſſe votre correſpondance, ſi vous continuez d'y faire entrer des objets dont je ne puis ni ne veux plus m'occuper, vous me forcerez d'y renoncer.

Je vous remercie du vin de Lunel : mais, mon cher Monſieur, nous ſommes convenus, ce me ſemble, que vous ne m'enverriez plus rien de ce qui ne vous coûte rien. Vous me paroiſſez n'avoir pas pour cette convention la même mémoire qui vous ſert ſi bien dans mes commiſſions.

Je ne peux rien vous dire du chevalier de Malthe; il eſt encore à Neuchâtel. Il m'a apporté une lettre de M. de Paoli, qui n'eſt certainement pas ſuppoſée. Cependant la conduite de cet homme-là eſt en tout ſi extraordinaire, que je ne puis prendre ſur moi de m'y fier, & je lui ai remis pour M. Paoli une réponſe qui ne ſignifie rien, & qui le renvoie à notre correſpondance ordinaire, laquelle n'eſt pas connue du chevalier. Tout ceci, je vous prie, entre nous.

Mon état empire, au lieu de s'adoucir. Il me vient du monde des quatre coins de l'Europe.

je prends le parti de laiſſer à la poſte les lettres que je ne connois pas, ne pouvant y ſuffire. Selon toute apparence, je ne pourrai guères jouir à ce voyage du plaiſir de vous voir tranquillement. Il faut eſpérer qu'une autre fois je ſerai plus heureux.

LETTRE

A M. DU PEYROU.

: : : : : 29 *Avril* 1765.

J'AI reçu votre préſent (*); je vous en remercie; il me fait grand plaiſir, & je brûle d'être à portée d'en faire uſage. J'ai plus que jamais la paſſion de la botanique; mais je vois avec confuſion, que je ne connois pas encore aſſez de plantes empiriquement, pour les étudier par ſyſtême. Cependant je ne me rebuterai pas; & je me propoſe d'aller dans la belle ſaiſon paſſer une quinzaine de jours près de M. Gagnebin, pour me mettré en état du moins de ſuivre mon Linnæus.

J'ai dans la tête que, ſi vous pouvez vous ſoutenir juſqu'au temps de notre caravanne, elle vous garantira d'être arrêté durant le reſte

(*) Les ouvrages de Linnæus.

de l'année, vu que la goutte n'a point de plus grand ennemi que l'exercice pédeſtre. Vous devriez prendre la botanique par remède, quand vous ne la prendriez pas par goût. Au reſte je vous avertis que le charme de cette ſcience conſiſte ſur-tout dans l'étude anatomique des plantes. Je ne puis faire cette étude à mon gré, faute des inſtrumens néceſſaires, comme microſcopes de diverſes meſures de foyer, petites pinces bien menues, ſemblables aux bruſſelles des joailliers; ciſeaux très-fins à découper. Vous devriez tâcher de vous pourvoir de tout cela pour notre courſe; & vous verrez que l'uſage en eſt très-agréable & très-inſtructif.

Vous me parlez du temps remis; il ne l'eſt aſſurément pas ici; j'ai fait quelques eſſais de ſortie qui m'ont réuſſi médiocrement, & jamais ſans pluie. Il me tarde d'aller vous embraſſer; mais il faut faire des viſites, & cela m'épouvante un peu, ſur-tout vu mon état.

Quand verrez-vous la fin de ce vilain procès? Je voudrois auſſi voir déjà votre bâtiment fini, pour y occuper ma cellule, & vous appeller tout de bon, mon cher hôte; bon jour.

LETTRE

AU MÊME.

Jeudi, le 23 Mai 1765.

J'ESPÈRE, mon cher hôte, que cette vilaine goutte n'aura fait que vous menacer. Danſez & marchez beaucoup ; tourmentez-la ſi bien qu'elle nous laiſſe en repos projeter, & faire notre courſe ; on dit que les pélerins n'ont jamais la goutte ; rien n'eſt donc tel pour l'éviter, que de ſe faire pélerin.

Sultan m'a tenu quelques jours en peine ; ſur ſon état préſent je ſuis parfaitement raſſuré : ce qui m'alarmoit le plus étoit la promptitude avec laquelle la plaie s'étoit refermée. Il avoit à la jambe un trou fort profond, elle étoit enflée ; il ſouffroit beaucoup, & ne pouvoit ſe ſoutenir. En cinq ou ſix heures, avec une ſimple application de thériaque ; plus d'enflure, plus de douleur, plus de trou, à peine en ai-je pu retrouver la place ; il eſt gaillardement revenu de ſon pied à Motiers, & ſe porte à merveille depuis ce temps-là : comme vous avez des chiens, j'ai cru qu'il étoit bon de vous apprendre l'hiſtoire de mon ſpécifique ; elle eſt auſſi étonnante que certaine. Il faut ajouter que je l'ai mis au lait, durant

quelques jours ; c'eſt une précaution qu'il faut toujours prendre, ſi-tôt qu'un animal eſt bleſſé.

Il eſt ſingulier que, depuis trois jours, je reſſens les mêmes attaques que j'ai eues cet hiver ; il eſt conſtaté que ce ſéjour ne me vaut rien à aucun égard. Ainſi mon parti eſt pris ; tirez-moi d'ici au plus vîte. Je vous embraſſe.

LETTRE

AU MÊME.

Mardi, le 11 *Juin* 1765.

Si je reſte un jour de plus, je ſuis pris ; je pars donc, mon cher hôte, pour la Ferrière, où je vous attendrai avec le plus grand empreſſement, mais ſans m'impatienter. Ce qui achève de me déterminer, eſt qu'on m'apprend que vous avez commencé à ſortir. Je vous recommande de ne pas oublier parmi vos proviſions, café, ſucre, cafetière, briquet, & tout l'attirail pour faire, quand on veut, du café dans les bois. Prenez *Linnæus* & *Sauvages*, quelque livre amuſant, & quelque jeu pour s'amuſer pluſieurs ſi l'on eſt arrêté dans une maiſon par le mauvais temps. Il faut tout prévoir pour prévenir le déſœuvrement & l'ennui.

Bon jour, je compte partir demain matin, s'il fait beau, pour aller coucher au Locle, & dîner ou coucher à la Ferrière le lendemain jeudi. Je vous embrasse.

LETTRE
AU MÊME.

A la Ferrière, le 16 Juin 1765.

ME voici, mon cher hôte, à la Ferrière où je ne suis arrivé que pour y garder la chambre, avec un rhume affreux, une assez grosse fièvre, & une esquinancie, mal auquel j'étois trés-sujet dans ma jeunesse, mais dont j'espérois que l'âge m'auroit exempté. Je me trompois; cette attaque a été violente, j'espère qu'elle sera courte. La fièvre est diminuée, ma gorge se dégage, j'avale plus aisément, mais il m'est encore impossible de parler.

Au peu que j'ai vu sur la botanique, je comprends que je repartirai d'ici plus ignorant que je n'y suis arrivé; plus convaincu du moins de mon ignorance, puisqu'en vérifiant mes connoissances sur les plantes, il se trouve que plusieurs de celles que je croyois connoître, je ne les connoissois point. Dieu soit loué; c'est toujours apprendre quelque chose que d'apprendre

d'apprendre qu'on ne ſait rien. Le meſſager attend & me preſſe; il faut finir. Bon jour, mon cher hôte; je vous embraſſe de tout mon cœur.

LETTRE
AU MÊME.

Brot, le Lundi 15 *Juillet* 1765.

Vos gens, mon cher hôte, ont été bien mouillés & le ſeront encore, de quoi je ſuis bien fâché; ainſi trouvant ici un char-à-banc, je ne les mènerai pas plus loin. Je pars le cœur plein de vous, & auſſi empreſſé de vous revoir, que ſi nous ne nous étions vus depuis long-temps. Puiſſé-je apprendre à notre première entrevue, que tous vos tracas ſont finis, & que vous avez l'eſprit auſſi tranquille, que votre honnête cœur doit être content de lui-même, & ſerein dans tous les temps! La cérémonie de ce matin met dans le mien la ſatisfaction la plus douce. Voilà, mon cher hôte, les traits qui me peignent au vrai l'ame de milord Maréchal, & me montrent qu'il connoît la mienne. Je ne connois perſonne plus fait pour vous aimer, & pour être aimé de vous. Comment ne verrois-je pas enfin réunis tous ceux qui m'aiment? Ils ſont dignes de s'aimer tous. Je vous embraſſe.

LETTRE

A M. D'IVERNOIS.

Motiers, le 15 *Août* 1765.

J'AI reçu tous vos envois, Monſieur, & je vous remercie des commiſſions ; elles ſont fort bien, & je vous prie auſſi d'en faire mes remercîmens à M. de Luc. A l'égard des abricots, par reſpect pour madame d'Ivernois je veux bien ne pas les renvoyer ; mais j'ai là-deſſus deux choſes à vous dire, & je vous les dis pour la dernière fois. L'une qu'à faire aux gens des cadeaux malgré eux, & à les ſervir à notre mode & non pas à la leur, je vois plus de vanité que d'amitié. L'autre, que je ſuis très-déterminé à ſecouer toute eſpèce de joug qu'on peut vouloir m'impoſer malgré moi, quel qu'il puiſſe être ; que quand cela ne peut ſe faire qu'en rompant, je romps, & que quand une fois j'ai rompu, je ne renoue jamais, c'eſt pour la vie. Votre amitié, Monſieur, m'eſt trop précieuſe, pour que je vous pardonnaſſe jamais de m'y avoir fait renoncer.

Les cadeaux ſont un petit commerce d'amitié fort agréable quand ils ſont réciproques. Mais ce commerce demande de part & d'autre de la peine & des ſoins ; & la peine & le sſoins

ſont le fléau de ma vie : j'aime mieux un quart-d'heure d'oiſiveté que toutes les confitures de la terre. Voulez-vous me faire des préſens qui ſoient pour mon cœur d'un prix ineſtimable ? procurez-moi des loiſirs, ſauvez-moi des viſites, fourniſſez-moi des moyens de n'écrire à perſonne. Alors je vous devrai le bonheur de ma vie, & je reconnoîtrai les ſoins du véritable ami. Autrement non.

M. M. . . . . eſt venu lui cinq ou ſixième; j'étois malade, je n'ai pu le voir ni lui ni ſa compagnie. Je ſuis bien aiſe de ſavoir que les viſites que vous me forcez de faire m'en attirent. Maintenant que je ſuis averti, ſi j'y ſuis repris ce ſera ma faute.

Votre M. de F. . . . . qui part de Bordeaux pour me venir voir, ne s'embarraſſe pas ſi cela me convient ou non. Comme il fait tous ſes petits arrangemens ſans moi, il ne trouvera pas mauvais, je penſe, que je prenne les miens ſans lui.

Quant à M. Liotard, ſon voyage ayant un but déterminé, qui ſe rapporte plus à moi qu'à lui, il mérite une exception, & il l'aura. Les grands talens exigent des égards. Je ne réponds pas qu'il me trouve en état de me laiſſer peindre, mais je reponds qu'il aura lieu d'être content de la réception que je lui ferai. Au reſte, avertiſſez-le que, pour être sûr

de me trouver, & de me trouver libre, il ne doit pas venir avant le 4 ou le 5 de septembre.

J'ai vu depuis quelque temps beaucoup d'Anglois, mais M. Wilkes n'a pas paru que je ſache.

LETTRE

A M. DE SAINT-BRISSON.

1765.

J'AI reçu, Monſieur, votre lettre du 27 décembre. J'ai lu auſſi vos deux écrits. Malgré le plaiſir que m'ont fait l'un & l'autre, je ne me repens point du mal que je vous ai dit du premier, & ne doutez pas que je ne vous en euſſe dit du ſecond, ſi vous m'euſſiez conſulté. Mon cher Saint-Briſſon, je ne vous dirai jamais aſſez avec quelle douleur je vous vois entrer dans une carrière couverte de fleurs & ſemée d'abîmes, où l'on ne peut éviter de ſe corrompre ou de ſe perdre, où l'on devient malheureux ou méchant à meſure qu'on avance, & très-ſouvent l'un & l'autre avant d'arriver. Le métier d'auteur n'eſt bon que pour qui veut ſervir les paſſions des gens qui mènent les autres, mais pour qui veut ſincèrement le bien de l'humanité, c'eſt un métier

funeste. Aurez-vous plus de zèle que moi pour la justice, pour la vérité, pour tout ce qui est honnête & bon ? Aurez-vous des sentimens plus désintéressés, une religion plus douce, plus tolérante, plus pure, plus sensée ? Aspirerez-vous à moins de choses, suivrez-vous une route plus solitaire, irez-vous sur le chemin de moins de gens, choquerez-vous moins de rivaux & de concurrens, éviterez-vous avec plus de soin de croiser les intérêts de personne ? Et toutefois vous voyez. Je ne sais comment il existe dans le monde un seul honnête homme à qui mon exemple ne fasse pas tomber la plume des mains. Faites du bien, mon cher Saint-Brisson, mais non pas des livres. Loin de corriger les méchans, ils ne font que les aigrir. Le meilleur livre fait très-peu de bien aux hommes, & beaucoup de mal à son auteur. Je vous ai déjà vu aux champs pour une brochure qui n'étoit pas même fort mal-honnête; à quoi devez-vous vous attendre, si ces choses vous blessent déjà ?

Comment pouvez-vous croire que je veuille passer en Corse, sachant que les troupes françaises y sont ? Jugez-vous que je n'aie pas assez de mes malheurs, sans en aller chercher d'autres ? Non, Monsieur; dans l'accablement où je suis, j'ai besoin de reprendre haleine, j'ai besoin d'aller plus loin de Genève chercher

quelques momens de repos; car on ne m'en laiſſera nulle part un long ſur la terre; je ne puis plus l'eſpérer que dans ſon ſein. J'ignore encore de quel côté j'irai; il ne m'en reſte plus guère à choiſir; je voudrois, chemin faiſant, me chercher quelque retraite fixe pour m'y tranſplanter tout-à-fait, où l'on eût l'humanité de me recevoir & de me laiſſer mourir en paix. Mais où la trouver parmi les chrétiens? La Turquie eſt trop loin d'ici.

Ne doutez pas, cher Saint-Briſſon, qu'il ne me fût fort doux de vous avoir pour compagnon de voyage, pour conſolateur, pour garde-malade; mais j'ai contre ce même voyage de grandes objections par rapport à vous. Premièrement, ôtez-vous de l'eſprit de me conſulter ſur rien, & d'avoir la moindre reſſource contre l'ennui dans mon entretien. L'étourdiſſement où me jettent des agitations ſans relâche, m'a rendu ſtupide; ma tête eſt en léthargie; mon cœur même eſt mou. Je ne ſens ni ne penſe plus. Il me reſte un ſeul plaiſir dans la vie; j'aime encore à marcher, mais en marchant je ne rêve pas même; j'ai les ſenſations des objets qui me frappent, & rien de plus. Je voulois eſſayer d'un peu de botanique pour m'amuſer du moins à reconnoître en chemin quelques plantes; mais ma mémoire eſt abſolument éteinte, elle ne peut pas

même aller jusques-là. Imaginez le plaisir de voyager avec un pareil automate.

Ce n'est pas tout. Je sens le mauvais effet que votre voyage ici fera pour vous-même. Vous n'êtes déja pas trop bien auprès des dévots; voulez-vous achever de vous perdre? Vos compatriotes mêmes, en général, ne vous pardonnent pas de me consulter; comment vous pardonneroient-ils de m'aimer? Je suis très-fâché que vous m'ayez nommé à la tête de votre Ariste. Ne faites plus pareille sottise, ou je me brouille avec vous tout de bon. Dites-moi sur-tout de quel œil vous croyez que votre famille verra ce voyage? Madame votre mère en frémira. Je frémis moi-même à penser aux funestes effets qu'il peut produire auprès de vos proches; & vous voulez que je vous laisse faire! C'est vouloir que je sois le dernier des hommes. Non, Monsieur, obtenez l'agrément de madame votre mère, & venez; je vous embrasse avec la plus grande joie, mais sans cela n'en parlons plus.

LETTRE

A M. DU PEYROU.

Strasbourg, 17 *Novembre* 1765.

JE reçois, mon cher hôte, votre lettre. Vous aurez vu, par les miennes, que je renonce absolument au voyage de Berlin, du moins pour cet hiver, à moins que milord Maréchal, à qui j'ai écrit, ne fût d'un avis contraire. Mais je le connois ; il veut mon repos sur toute chose, ou plutôt il ne veut que cela. Selon toute apparence, je passerai l'hiver ici. L'on ne peut rien ajouter aux marques de bienveillance, d'estime, & même de respect qu'on m'y donne, depuis M. le Maréchal & les chefs du pays, jusqu'aux derniers du peuple. Ce qui vous surprendra, est que les gens d'église semblent vouloir renchérir encore sur les autres. Ils ont l'air de me dire, dans leurs manières : *Distinguez-nous de vos ministres ; vous voyez que nous ne pensons pas comme eux.*

Je ne sais pas encore de quels livres j'aurai besoin ; cela dépendra beaucoup du choix de ma demeure ; mais, en quelque lieu que ce soit, je suis absolument déterminé à reprendre la botanique. En conséquence, je

vous prie de vouloir bien faire trier d'avance tous les livres qui en traitent, figures & autres, & les bien encaisser. Je voudrois aussi que mes herbiers & plantes sèches y fussent joints. Car ne connoissant pas, à beaucoup près, toutes les plantes qui y sont, j'en peux tirer encore beaucoup d'instruction sur les plantes de la Suisse que je ne trouverai pas ailleurs. Si-tôt que je serai arrêté, je consacrerai le goût que j'ai pour les herbiers, à vous en faire un aussi complet qu'il me sera possible, & dont je tâcherai que vous soyez content.

Mon cher hôte, je ne donne pas ma confiance à demi. Visitez, arrangez tous mes papiers, lisez & feuilletez tout sans scrupule. Je vous plains de l'ennui que vous donnera tout ce fatras sans choix, & je vous remercie de l'ordre que vous y voudrez mettre. Tâchez de ne pas changer les numéros des paquets, afin qu'ils nous servent toujours d'indication pour les papiers dont je puis avoir besoin. Par exemple, je suis dans le cas de désirer beaucoup de faire usage ici de deux pièces qui sont dans le N°. 12. L'une est *Pygmalion*, & l'autre l'*Engagement téméraire.* Le directeur du spectacle a pour moi mille attentions. Il m'a donné pour mon usage, une petite loge grillée; il m'a fait faire une clef d'une petite

porte pour entrer *incognito ;* il fait jouer les pièces qu'il juge pouvoir me plaire. Je voudrois tâcher de reconnoître ses honnêtetés ; & je crois que quelque barbouillage de ma façon, bon ou mauvais, lui feroit utile par la bienveillance que le public a pour moi, & qui s'est bien marquée au Devin du Village. Si j'osois espérer que vous vous laissassiez tenter à la proposition de M. de Luze, vous apporteriez ces pièces vous-même, & nous nous amuserions à les faire répéter. Mais comme il n'y a nulle copie de Pygmalion, il en faudroit faire faire une par précaution ; sur-tout si, ne venant pas vous-même, vous preniez le parti d'envoyer le paquet par la poste, à l'adresse de M. Zollicoffre, ou par occasion. Si vous venez, mandez-le moi à l'avance, & donnez-moi le temps de la réponse. Selon les réponses que j'attends, je pourrois, si la chose ne vous étoit pas trop importune, vous prier de permettre que mademoiselle le Vasseur vînt avec vous. Je vous embrasse.

LETTRE
AU MÊME.

Strasbourg, 25 Novembre 1765.

J'AI, mon cher hôte, votre N°. 8 & tous les précédens. Ne ſoyez point en peine du paſſe-port. Ce n'eſt pas une choſe ſi abſolument néceſſaire que vous le ſuppoſez, ni ſi difficile à renouveller au beſoin; mais il me ſera toujours précieux par la main dont il me vient, & par les ſoins dont il eſt la preuve.

Quelque plaiſir que j'euſſe à vous voir, le changement que j'ai été forcé de mettre dans ma manière de vivre ralentit mon empreſſement à cet égard. Les fréquens dîners en ville, & la fréquentation des femmes & des gens du monde, à quoi je m'étois livré d'abord, en retour de leur bienveillance, m'impoſoient une gêne qui a tellement pris ſur ma ſanté, qu'il a fallu tout rompre & redevenir ours par néceſſité. Vivant ſeul ou avec Fiſcher, qui eſt un très-bon garçon, je ne ſerois à portée de partager aucun amuſement avec vous, & vous iriez ſans moi dans le monde; ou bien ne vivant qu'avec moi, vous ſeriez dans cette ville, ſans la con-

noître. Je ne désespère pas des moyens de nous voir plus agréablement & plus à notre aise; mais cela est encore dans les futurs contingens. D'ailleurs n'étant pas encore décidé sur moi-même, je ne le suis pas sur le voyage de mademoiselle le Vasseur. Cependant si vous venez, vous êtes sûr de me trouver encore ici, &, dans ce cas, je serois bien aise d'en être instruit d'avance, afin de vous faire préparer un logement dans cette maison; car je ne suppose pas que vous vouliez que nous soyons séparés.

L'heure presse, le monde vient; je vous quitte brusquement, mais mon cœur ne vous quitte pas.

LETTRE

AU MÊME.

Strasbourg, 30 *Novembre* 1765.

TOUT bien pesé, je me détermine à passer en Angleterre. Si j'étois en état, je partirai dès demain; mais ma rétention me tourmente si cruellement, qu'il faut laisser calmer cette attaque. Employant ma ressource ordinaire, je compte être en état de partir dans huit ou dix jours; ainsi ne m'écrivez plus

ici, votre lettre ne m'y trouveroit pas; avertiſſez, je vous prie, mademoiſelle le Vaſſeur, de la même choſe; je compte m'arrêter à Paris quinze jours ou trois ſemaines; je vous enverrai mon adreſſe avant de partir. Au reſte vous pouvez toujours m'écrire par M. de Luze, que je compte joindre à Paris, & faire avec lui le voyage. Je ſuis très-fâché de n'avoir pas encore écrit à madame de Luze. Elle me rend bien peu de juſtice, ſi elle eſt inquiète de mes ſentimens. Ils ſont tels qu'elle les mérite, & c'eſt tout dire. Je m'attache auſſi très-véritablement à ſon mari. Il a l'air froid & le cœur chaud; il reſſemble en cela à mon cher hôte, voilà les gens qu'il me faut.

J'approuve très-fort d'uſer ſobrement de la poſte, qui, en Suiſſe, eſt devenue un brigandage public : elle eſt plus reſpectée en France; mais les ports y ſont exorbitans, & j'ai, depuis mon arrivée ici, plus de cent francs en ports de lettres. Retenez & liſez les lettres qui vous viennent pour moi, ne m'envoyez que celles qui l'exigent abſolument. Il ſuffit d'un petit extrait des autres.

Je reçois en ce moment votre paquet N°. 10. Vous devez avoir reçu une de mes lettres, où je vous priois d'ouvrir toutes celles qui vous venoient à mon adreſſe. Ainſi vos ſcru-

pules ſont fort déplacés. Je ne ſais ſi je vous écrirai encore avant mon départ; mais ne m'écrivez plus ici. Je vous embraſſe de la plus tendre amitié.

LETTRE

A M. D'IVERNOIS.

Strasbourg, le 2 Décembre 1765.

VOUS ne doutez pas, Monſieur, du plaiſir avec lequel j'ai reçu vos deux lettres & celle de M. de Luc. On s'attache à ce qu'on aime à proportion des maux qu'il nous coûte. Jugez par-là ſi mon cœur eſt toujours au milieu de vous. Je ſuis arrivé dans cette ville malade & rendu de fatigue. Je m'y repoſe avec le plaiſir qu'on a de ſe retrouver parmi des humains, en ſortant du milieu des bêtes féroces. J'oſe dire que depuis le commandant de la province juſqu'au dernier bourgeois de Strasbourg, tout le monde déſiroit de me voir paſſer ici mes jours; mais telle n'eſt pas ma vocation. Hors d'état de ſoutenir la route de Berlin, je prends le parti de paſſer en Angleterre. Je m'arrêterai quinze jours ou trois ſemaines à Paris, & vous pouvez m'y donner de vos nouvelles chez la veuve Ducheſne, libraire, rue Saint-Jacques.

Je vous remercie de la bonté que vous avez eu de ſonger à mes commiſſions. J'ai d'autres prunes à digérer, ainſi diſpoſez des vôtres. Quant aux bilboquets & aux mouchoirs, je voudrois bien que vous puſſiez me les envoyer à Paris; ils me feroient grand plaiſir; mais à cauſe que les mouchoirs ſont neufs, j'ai peur que cela ne ſoit difficile. Je ſuis maintenant très-en état d'acquitter votre petit mémoire ſans m'incommoder. Il n'en ſera pas de même lorſqu'après les frais d'un voyage long & coûteux, j'en ſerai à ceux de mon premier établiſſement en Angleterre. Ainſi, je voudrois bien que vous vouluſſiez tirer ſur moi à Paris, à vue, le montant du mémoire en queſtion. Si vous voulez abſolument remettre cette affaire au temps où je ſerai plus tranquille, je vous prie au moins de me marquer à combien tous vos débourſés ſe montent, & permettre que je vous en faſſe mon billet. Conſidérez, mon bon ami, que vous avez une nombreuſe famille à qui vous devez compte de l'emploi de votre temps, & que le partage de votre fortune, quelque grande qu'elle puiſſe être, vous oblige à n'en rien laiſſer diſſiper, pour laiſſer tous vos enfans dans une aiſance honnête. Moi, de mon côté, je ſerai inquiet ſur cette petite dette, tant qu'elle ne ſera

pas ou payée ou réglée. Au reſte, quoique cette violente expulſion me dérange, après un peu d'embarras je me retrouverai du pain & le néceſſaire pour le reſte de mes jours, par des arrangemens dont je dois vous avoir parlé ; & quant à préſent rien ne me manque. J'ai tout l'argent qu'il me faut pour mon voyage & au-delà, &, avec un peu d'économie, je compte me retrouver bientôt au courant comme auparavant. J'ai cru vous devoir ces détails pour tranquilliſer votre honnête cœur ſur le compte d'un homme que vous aimez.

LETTRE

A M. DE LUZE.

Paris, 16 Décembre 1765.

J'ARRIVE chez madameDucheſne plein du déſir de vous voir, de vous embraſſer, & de concerter avec vous le prompt voyage de Londres, s'il y a moyen. Je ſuis ici dans la plus parfaite ſûreté ; j'en ai en poche l'aſſurance la plus préciſe (*). Cependant, pour éviter d'être accablé, je veux y reſter le

(*) Il avoit un paſſe-port du miniſtre bon pour trois mois.

moins

moins qu'il me ſera poſſible, & garder le plus parfait incognito s'il ſe peut. Ainſi ne me décelez, je vous prie, à qui que ce ſoit. Je voudrois vous aller voir, mais pour ne pas promener mon bonnet dans les rues (*), je déſire que vous puiſſiez venir vous-même le plus tôt qu'il ſe pourra. Je vous embraſſe, Monſieur, de tout mon cœur.

LETTRE

AU MÊME.

22 *Décembre* 1765.

L'AFFLICTION, Monſieur, où la perte d'un père tendrement aimé plonge en ce moment madame de V..... ne me permet pas de me livrer à des amuſemens, tandis qu'elle eſt dans les larmes. Ainſi nous n'aurons point de muſique aujourd'hui. Je ſerai cependant chez moi ce ſoir comme à l'ordinaire; & s'il entre dans vos arrangemens d'y paſſer, ce changement ne m'ôtera pas le plaiſir de vous y voir. Mille ſalutations.

(*) Il portoit encore l'habillement d'Arménien.

LETTRE

AU MÊME.

26 Décembre 1765.

JE ne ſaurois, Monſieur, durer plus long-temps ſur ce théâtre public. Pourriez-vous, par charité, accélérer un peu notre départ? M. Hume conſent à partir le jeudi 2 à midi, pour aller coucher à Senlis. Si vous pouvez vous prêter à cet arrangement, vous me ferez le plus grand plaiſir. Nous n'aurons pas la berline à quatre; ainſi, vous prendrez votre chaiſe de poſte, M. Hume la ſienne, & nous changerons de temps en temps. Voyez, de grace, ſi tout cela vous convient, & ſi vous voulez m'envoyer quelque choſe à mettre dans ma malle. Mille tendres ſalutations.

LETTRE

A M. DU PEYROU.

Paris, le 17 Décembre 1765.

J'ARRIVE d'hier au ſoir, mon aimable hôte & ami. Je ſuis venu en poſte, mais avec une

bonne chaiſe, & à petites journées. Cependant j'ai failli mourir en route; j'ai été forcé de m'arrêter à Epernay, & j'y ai paſſé une telle nuit, que je n'eſpérois plus revoir le jour. Toutefois me voici à Paris dans un état aſſez paſſable. Je n'ai vu perſonne encore, pas même M. de Luze, mais je lui ai écrit en arrivant. J'ai le plus grand beſoin de repos, je ſortirai le moins que je pourrai. Je ne veux pas m'expoſer derechef aux dînés, & aux fatigues de Strasbourg. Je ne ſais ſi M. de Luze eſt toujours d'humeur de paſſer à Londres. Pour moi, je ſuis déterminé à partir le plus tôt qu'il me ſera poſſible, & tandis qu'il me reſte encore des forces, pour arriver enfin en lieu de repos.

Je viens en ce moment d'avoir la viſite de M. de Luze, qui m'a remis votre billet du 7, daté de Berne. J'ai écrit en effet la lettre à M. le Baillif de Nidau (*), mais je ne voulus point vous en parler pour ne point vous affliger; ce ſont, je crois, les ſeules réticences que l'amitié permette.

Voici une lettre pour cette pauvre fille qui eſt à l'Iſle. Je vous prie de la lui faire paſſer le plus promptement qu'il ſe pourra;

(*) Celle du 20 Octobre. Tome XXIV des Œuvres, éditions in-8° & in-12, & Tome XII de celle in-4°.

elle ſera utile à ſa tranquillité. Dites, je vous ſupplie, à Madame ** combien je ſuis touché de ſon ſouvenir, & de l'intérêt qu'elle veut bien prendre à mon ſort. J'aurois aſſurément paſſé des jours bien doux près de vous & d'elle; mais je n'étois pas appellé à tant de bien. Faute du bonheur que je ne dois plus attendre, cherchons du moins la tranquillité. Je vous embraſſe de tout mon cœur.

LETTRE

A M. . . . .

Avril 1766.

J'APPRENDS, Monſieur, avec quelque ſurpriſe, de quelle manière on me traite à Londres dans un public plus léger que je n'aurois cru. Il me ſemble qu'il vaudroit beaucoup mieux refuſer aux infortunés tout aſile que de les accueillir pour les inſulter; & je vous avoue que l'hoſpitalité vendue au prix du déshonneur, me paroît trop chère. Je trouve auſſi que, pour juger un homme qu'on ne connoît point, il faudroit s'en rapporter à ceux qui le connoiſſent; & il me paroît bizarre qu'emportant de tous les pays où j'ai vécu, l'eſtime & la conſidération des hon-

nêtes gens & du public, l'Angleterre où j'arrive, ſoit le ſeul où l'on me la refuſe. C'eſt en même temps ce qui me conſole; l'accueil que je viens de recevoir à Paris, où j'ai paſſé ma vie, me dédommage de tout ce qu'on dit à Londres. Comme les Anglois, un peu légers à juger, ne ſont pourtant pas injuſtes; ſi jamais je vis en Angleterre auſſi long-temps qu'en France, j'eſpère à la fin n'y pas être moins eſtimé. Je ſais que tout ce qui ſe paſſe à mon égard n'eſt point naturel, qu'une nation toute entière ne change pas immédiatement du blanc au noir ſans cauſe, & que cette cauſe ſecrète eſt d'autant plus dangereuſe qu'on s'en défie moins; c'eſt cela même qui devroit ouvrir les yeux du public ſur ceux qui le mènent, mais ils ſe cachent avec trop d'adreſſe pour qu'il s'aviſe de les chercher où ils ſont. Un jour il en ſaura davantage, & il rougira de ſa légéreté. Pour vous, Monſieur, vous avez trop de ſens, & vous êtes trop équitable, pour être compté parmi ces juges plus ſévères que judicieux. Vous m'avez honoré de votre eſtime; je ne mériterai jamais de la perdre, & comme vous avez toute la mienne, j'y joins la confiance que vous méritez.

LETTRE

A Mme DE CREQUI.

Mai 1766.

BIEN loin de vous oublier, Madame, je fais un de mes plaiſirs daus cette retraite de me rappeller les heureux temps de ma vie. Ils ont été rares & courts, mais leur ſouvenir les multiplie; c'eſt le paſſé qui me rend le préſent ſupportable, & j'ai trop beſoin de vous pour vous oublier. Je ne vous écrirai pas pourtant, Madame, & je renonce à tout commerce de lettres, hors les cas d'abſolue néceſſité. Il eſt temps de chercher le repos, & je ſens que je n'en puis avoir qu'en renonçant à toute correſpondance hors du lieu que j'habite. Je prends donc mon parti trop tard ſans doute, mais aſſez tôt pour jouir des jours tranquilles qu'on voudra bien me laiſſer. Adieu, Madame, l'amitié dont vous m'avez honoré me ſera toujours préſente & chère, daignez auſſi vous en ſouvenir quelquefois.

LETTRE

A M. DE LUZE.

Wootton, le 16 *Mai* 1766.

QUOIQUE ma longue lettre à madame de Luze soit, Monsieur, à votre intention comme à la sienne, je ne puis m'empêcher d'y joindre un mot pour vous remercier & des soins que vous avez bien voulu prendre pour réparer le banqueroute que j'avois faite à Strasbourg sans en rien savoir, & de votre obligeante lettre du 10 avril. J'ai senti à l'extrême plaisir que m'a fait sa lecture combien je vous suis attaché & combien tous vos bons procédés pour moi ont jetté de ressentiment dans mon ame. Comptez, Monsieur, que je vous aimerai toute ma vie, & qu'un des regrets qui me suivent en Angleterre est d'y vivre éloigné de vous. J'ai formé dans votre pays des attachemens qui me le rendront toujours cher, & le désir de m'y revoir un jour, que vous voulez bien me témoigner, n'est pas moins dans mon cœur que dans le vôtre ; mais comment espérer qu'il s'accomplisse ? Si j'avois fait quelque faute qui m'eût attiré la haine de vos compatriotes, si je m'étois mal conduit en quel-

que chofe, fi j'avois quelque tort à me reprocher, j'efpérerois, en le réparant, parvenir à le leur faire oublier & à obtenir leur bienveillance : mais qu'ai-je fait pour la perdre, en quoi me fuis-je mal conduit, à qui ai-je manqué dans la moindre chofe, à qui ai-je pu rendre fervice que je ne l'aie pas fait? Et vous voyez comme ils m'ont traité. Mettez-vous à ma place, & dites-moi s'il eft poffible de vivre parmi des gens qui veulent affommer un homme, fans grief, fans motif, fans plainte contre fa perfonne, & uniquement parce qu'il eft malheureux. Je fens qu'il feroit à défirer pour l'honneur de ces Meffieurs que je retournaffe finir mes jours au milieu d'eux; je fens que je le défirerois moi-même, mais je fens auffi que ce feroit une haute folie à laquelle la prudence ne me permet pas de fonger. Ce qui me refte à efpérer en tout ceci, eft de conferver les amis que j'ai eu le bonheur d'y faire & d'être toujours aimé d'eux, quoiqu'abfent. Si quelque chofe pouvoit me dédommager de leur commerce, ce feroit celui du galant homme dont j'habite la maifon, & qui n'épargne rien pour m'en rendre le féjour agréable; tous les gentilshommes des environs, tous les miniftres des paroiffes voifines ont la bonté de me marquer des empreffemens qui me touchent, en ce

qu'ils me montrent la diſpoſition générale du pays. Le peuple même, malgré mon équipage, oublie en ma faveur ſa dureté ordinaire envers les étrangers; madame de Luze vous dira comment eſt le pays; enfin j'y trouverois de quoi n'en regretter aucun autre, ſi j'étois plus près du ſoleil & de mes amis. Bon jour, Monſieur, je vous embraſſe de tout mon cœur.

LETTRE
A M. D'IVERNOIS.

Wootton, 31 *Mai* 1766.

Si mes vœux pouvoient contribuer à rétablir parmi vous les loix & la liberté, je crois que vous ne doutez pas que Genève ne redevînt une république; mais, Meſſieurs, puiſque les tourmens que votre ſort futur donne à mon cœur ſont à pure perte, permettez que je cherche à les adoucir, en penſant à vos affaires le moins qu'il eſt poſſible. Vous avez publié que je voulois écrire l'hiſtoire de la médiation. Je ſerois bien aiſe ſeulement d'en ſavoir l'hiſtoire, mais mon intention n'eſt aſſurément pas de l'écrire, &, quand je l'écrirois, je me garderois de la

publier. Cependant si vous voulez me rassembler les pièces & mémoires qui regardent cette affaire, vous sentez qu'il n'est pas possible qu'ils me soient jamais indifférens, mais gardez-les pour les apporter avec vous, & ne m'en envoyez plus par la poste : car les ports en ce pays sont si exorbitans que votre paquet précédent m'a coûté de Londres ici 4 liv. 10 sols de France. Au reste je vous préviens, pour la dernière fois, que je ne veux plus faire souvenir le public que j'existe, & que, de ma part, il n'entendra plus parler de moi durant ma vie. Je suis en repos; je veux tâcher d'y rester. Par une suite du désir de me faire oublier, j'écris le moins de lettres qu'il m'est possible. Hors trois amis, en vous comptant, j'ai rompu toute autre correspondance, &, pour quoi que ce puisse être, je n'en renouerai plus. Si vous voulez que je continue à vous écrire, ne montrez plus mes lettres, & ne parlez plus de moi à personne, si ce n'est pour les commissions dont votre amitié me permet de vous charger.

Voltaire a fait imprimer & traduire ici par ses amis une lettre à moi adressée, où l'arrogance & la brutalité sont portées à leur comble, & où il s'applique, avec une noirceur infernale, à m'attirer la haine de la nation. Heureusement la sienne est si mal-

adroite, il a trouvé le ſecret d'ôter ſi bien tout crédit à ce qu'il peut dire, que cet écrit ne ſert qu'à augmenter le mépris que l'on a ici pour lui. La ſotte hauteur que ce pauvre homme affecte eſt un ridicule qui va toujours en augmentant. Il croit faire le prince, & ne fait en effet que le crocheteur. Il eſt ſi bête qu'il ne fait qu'apprendre à tout le monde combien il ſe tourmente de moi.

LETTRE

A M. DU PEYROU.

21 Juin 1766.

J'AI reçu, mon cher hôte, votre N°. 26 qui m'a fait grand bien. Je me corrigerai d'autant plus difficilement de l'inquiétude que vous me reprochez, que vous ne vous en corrigez pas trop bien vous-même, quand mes lettres tardent à vous arriver. Ainſi, médecin, guéris-toi toi-même; mais non, cher ami, cette tendre inquiétude, & la cauſe qui la produit, eſt une trop douce maladie pour que ni vous, ni moi, nous en voulions guérir. Je prendrai toutefois les meſures que vous m'indiquez pour ne pas me tourmenter mal-à-propos; &, pour commencer, j'inſcris

aujourd'hui la date de cette lettre en commençant par N°. 1, afin de voir ſucceſſivement une ſuite de numéros bien en ordre. Ma première ferveur d'arrangement eſt toujours une choſe admirable; malheureuſement elle dure peu.

J'aurois fort ſouhaité que vous n'euſſiez pas fait partir mes livres, mais c'eſt une affaire faite; je ſens que l'objet de toute la peine que vous avez priſe pour cela, n'étoit que de me fournir des amuſemens dans ma retraite; cependant vous vous êtes trompé. J'ai perdu tout goût pour la lecture, & hors des livres de botanique, il m'eſt impoſſible de lire plus rien. Ainſi je prendrai le parti de faire reſter tous ces livres à Londres, & de m'en défaire comme je pourrai, attendu que leur tranſport juſqu'ici me coûteroit beaucoup au-delà de leur valeur; que cette dépenſe me feroit fort onéreuſe; que quand ils feroient ici, je ne ſaurois pas trop où les mettre, ni qu'en faire. Je ſuis charmé qu'au moins vous n'ayez pas envoyé les papiers.

Soyez moins en peine de mon humeur, mon cher hôte, & ne le ſoyez point de ma ſituation. Le ſéjour que j'habite eſt fort de mon goût; le maître de la maiſon eſt un très-galant homme, pour qui trois ſemaines de ſéjour qu'il a fait ici avec ſa famille ont

cimenté l'attachement que ses bons procédés m'avoient donné pour lui. Tout ce qui dépend de lui, est employé pour me rendre le séjour de sa maison agréable; il y a des inconvéniens, mais où n'y en a-t-il pas? Si j'avois à choisir de nouveau dans toute l'Angleterre, je ne choisirois pas d'autre habitation que celle-ci; ainsi j'y passerai très-patiemment tout le temps que j'y dois vivre; & si j'y dois mourir, le plus grand mal que j'y trouve, est de mourir loin de vous, & que l'hôte de mon cœur ne soit pas aussi celui de mes cendres; car je me souviendrai toujours avec attendrissement de notre premier projet; & les idées tristes, mais douces, qu'il me rappelle, valent sûrement mieux que celles du bal de votre folle amie. Mais je ne veux pas m'engager dans ces sujets mélancoliques qui vous feroient mal augurer de mon état présent, quoiqu'à tort. Et je vous dirai qu'il m'est venu cette semaine de la compagnie de Londres, hommes & femmes, qui tous à mon accueil, à mon air, à ma manière de vivre, ont jugé, contre ce qu'ils avoient pensé avant de me voir, que j'étois heureux dans ma retraite; & il est vrai que je n'ai jamais vécu plus à mon aise, ni mieux suivi mon humeur du matin au soir. Il est certain que la fausse lettre du roi de Prusse & les

premières clabauderies de Londres m'ont alarmé dans la crainte que cela n'influât ſur mon repos dans cette province, & qu'on n'y voulût renouveller les ſcènes de Motiers. Mais ſi-tôt que j'ai été tranquilliſé ſur ce chapitre, & qu'étant une fois connu dans mon voiſinage, j'ai vu qu'il étoit impoſſible que les choſes y priſſent ce tour-là, je me ſuis moqué de tout le reſte, & ſi bien que je ſuis le premier à rire de toutes leurs folies. Il n'y a que la noirceur de celui qui ſous main fait aller tout cela, qui me trouble encore. Cet homme a paſſé mes idées; je n'en imaginois pas de faits comme lui. Mais parlons de nous. Il me manque de vous revoir pour chaſſer tout ſouvenir cruel de mon ame. Vous ſavez ce qu'il me faudroit de plus pour mourir heureux, & je ſuppoſe que vous avez reçu la lettre que je vous ai écrite par M. d'Ivernois : mais comme je regarde ce projet comme une belle chimère, je ne me flatte pas de le voir réaliſer. Laiſſons la direction de l'avenir à la Providence. En attendant, j'herboriſe, je me promène, je médite le grand projet dont je ſuis occupé, je compte même, quand vous viendrez, pouvoir déjà vous remettre quelque choſe; mais la douce pareſſe me gagne chaque jour davantage, & j'ai bien de la peine à me mettre à l'ouvrage; j'ai pourtant

de l'étoffe aſſurément, & bien du déſir de la mettre en œuvre. Mademoiſelle le Vaſſeur eſt très-ſenſible à votre ſouvenir; elle n'a pas appris un ſeul mot d'anglois; j'en avois appris une trentaine à Londres, que j'ai tous oubliés ici, tant leur terrible barragouin eſt indéchiffrable à mon oreille. Ce qu'il y a de plaiſant, eſt que pas une ame dans la maiſon ne fait un mot de françois. Cependant ſans s'entendre, on va, & l'on vit. Bon jour.

LETTRE

A M. D'IVERNOIS.

Wootton, le 28 Juin 1766.

JE vois, Monſieur, par votre lettre du 9, qu'à cette date, vous n'aviez pas reçu ma précédente, quoiqu'elle dût vous être arrivée, & que je vous l'euſſe adreſſée par vos correſpondances ordinaires, comme je fais celle-ci. L'état critique de vos affaires me navre l'ame, mais ma ſituation me force à me borner pour vous à des ſoupirs & des vœux inutiles. Je n'aurai pas même la témérité de riſquer des conſeils ſur votre conduite, dont le mauvais ſuccès me feroit gémir toute ma vie, ſi les choſes venoient à mal tourner; & je

ne vois pas aſſez clair dans les ſecrètes intrigues qui décideront de votre ſort, pour juger des moyens les plus propres à vous ſervir. Le vif intérêt même que je prends à vous, vous nuiroit ſi je le laiſſois paroître, & je ſuis ſi infortuné que mon malheur s'étend à tout ce qui m'intéreſſe. J'ai fait ce que j'ai pu, Monſieur, j'ai mal réuſſi, je réuſſirois plus mal encore; &, puiſque je vous ſuis inutile; n'ayez pas la cruauté de m'affliger ſans ceſſe dans cette retraite, &, par humanité, reſpectez le repos dont j'ai ſi grand beſoin.

Je ſens que je n'en puis avoir tant que je conſerverai des relations avec le continent. Je n'en reçois pas une lettre qui ne contienne des choſes affligeantes, & d'autres raiſons, trop longues à déduire, me forcent à rompre toute correſpondance, même avec mes amis, hors les cas de la plus grande néceſſité. Je vous aime tendrement; & j'attends, avec la plus vive impatience, la viſite que vous me promettez: mais comptez peu ſur mes lettres. Quand je vous aurai dit toutes les raiſons du parti que je prends, vous les approuverez vous-même; elles ne ſont pas de nature à pouvoir être miſes par écrit. S'il arrivoit que je ne vous écriviſſe plus juſqu'à votre départ, je vous prie d'en prévenir dans le temps M. du Peyrou, afin que s'il a quelque choſe

chose à m'envoyer, il vous le remette; & en passant à Paris, vous m'obligerez aussi d'y voir M. Guy, chez la veuve Duchesne, afin qu'il vous remette ce qu'il a d'imprimé de mon dictionnaire de musique, & que j'en aie par vous des nouvelles, car je n'en ai plus depuis long-temps. Mon cher Monsieur, je ne serai tranquille que quand je serai oublié; je voudrois être mort dans la mémoire des hommes. Parlez de moi le moins que vous pourrez, même à nos amis; n'en parlez plus du tout à * *, vous avez vu comment il me rend justice; je n'en attends plus que de la postérité parmi les hommes, & de Dieu, qui voit mon cœur dans tous les temps. Je vous embrasse de tout mon cœur.

LETTRE

A M. GRANVILLE.

1766.

QUOIQUE je sois fort incommodé, Monsieur, depuis deux jours, je n'aurois assurément pas marchandé avec ma santé, pour la faveur que vous vouliez me faire, & je me préparois à en profiter ce soir. Mais voilà M. Davenport qui m'arrive. Il a l'honnêteté de venir exprès pour me voir. Vous, Monsieur,

qui êtes ſi plein d'honnêteté, vous-même, vous n'approuveriez pas, qu'au moment de ſon arrivée, je commençaſſe par m'éloigner de lui. Je regrette beaucoup l'avantage dont je ſuis privé; mais du reſte je gagnerai peut-être à ne pas me montrer; ſi vous daignez parler de moi à madame la ducheſſe de Portland avec la même bonté dont vous m'avez donné tant de marques, il vaudra mieux pour moi qu'elle me voie par vos yeux que par les ſiens, & je me conſolerai par le bien qu'elle penſera de moi, de celui que j'aurai perdu moi-même.

Je dois une réponſe à un charmant billet, mais l'eſpoir de la porter me fait différer à la faire. Recevez, Monſieur, je vous ſupplie, mes très-humbles ſalutations.

LETTRE

AU MÊME.

PUISQUE M. Granville m'interdit de lui rendre des viſites au milieu des neiges, il permettra du moins que j'envoie ſavoir de ſes nouvelles, & comment il s'eſt tiré de ces terribles chemins. J'eſpère que la neige, qui recommence, pourra retarder aſſez ſon départ, pour que je puiſſe trouver le moment

d'aller lui ſouhaiter un bon voyage. Mais que j'aie ou non le plaiſir de le revoir avant qu'il parte, mes plus tendres vœux l'accompagneront toujours.

LETTRE

AU MÊME.

VOICI, Monſieur, un petit morceau de poiſſon de montagne, qui ne vaut pas celui que vous m'avez envoyé; auſſi je vous l'offre en hommage & non pas en échange, ſachant bien que toutes vos bontés pour moi ne peuvent s'acquitter qu'avec les ſentimens que vous m'avez inſpirés. Je me faiſois une fête d'aller vous prier de me préſenter à madame votre ſœur, mais le temps me contrarie. Je ſuis malheureux en beaucoup de choſes, car je ne puis pas dire en tout, ayant un voiſin tel que vous.

LETTRE

AU MÊME.

JE ſuis fâché, Monſieur, que le temps ni ma ſanté ne me permettent pas d'aller vous

rendre mes devoirs, & vous faire mes remercîmens auſſi-tôt que je le déſirerois. Mais en ce moment, extrêmement incommodé, je ne ſerai de quelques jours en état de faire, ni même de recevoir des viſites. Soyez perſuadé, Monſieur, je vous prie, que ſi-tôt que mes pieds pourront me porter juſqu'à vous, ma volonté m'y conduira. Je vous fais, Monſieur, mes très-humbles ſalutations.

LETTRE

AU MÊME.

JE ſuis très-ſenſible à vos honnêtetés, Monſieur, & à vos cadeaux, & je le ſerois encore plus s'ils revenoient moins ſouvent. J'irai, le plus tôt que le temps me le permettra, vous réitérer mes remercîmens & mes reproches. Si je pouvois m'entretenir avec votre domeſtique, je lui demanderois des nouvelles de votre ſanté; mais j'ai lieu de préſumer qu'elle continue d'être meilleure. Ainſi ſoit-il.

LETTRE

AU MÊME.

J'AI été, Monſieur, aſſez incommodé ces trois jours, & je ne ſuis pas fort bien aujourd'hui. J'apprends avec grand plaiſir que vous vous portez bien ; & ſi le plaiſir donnoit la ſanté, celui de votre bon ſouvenir me procureroit cet avantage. Mille très-humbles ſalutations.

LETTRE

A Mlle DEWES, (aujourd'hui Mme PORT.)

1766.

NE ſoyez pas en peine de ma ſanté, ma belle voiſine ; elle ſera toujours aſſez & trop bonne, tant que je vous aurai pour médecin ; j'aurois pourtant grande envie d'être malade pour engager, par charité, madame la Comteſſe & vous, à ne pas partir ſi-tôt. Je compte aller lundi, s'il fait beau, voir s'il n'y a point de délai à eſpérer, & jouir au moins du plaiſir de voir encore une fois raſſemblée la bonne & aimable compagnie de Calwich, à laquelle j'offre en attendant mille très-humbles ſalutations & reſpects.

RÉPONSES

Aux questions faites par M. de Chauvel.

1766.

JAMAIS ni en 1759, ni en aucun autre temps, M. Marc Chapuis ne m'a proposé, de la part de M. de Voltaire, d'habiter une petite maison appellée l'Hermitage. En 1755, M. de Voltaire me pressant de revenir dans ma patrie, m'invitoit d'aller boire du lait de ses vaches. Je lui répondis. Sa lettre & la mienne furent publiques. Je ne me ressouviens pas d'avoir eu de sa part aucune autre invitation.

Ce que j'écrivis à M. de Voltaire en 1760, n'étoit point une réponse. Ayant retrouvé par hasard le brouillon de cette lettre, je la transcris ici, permettant à M. de Chauvel d'en faire l'usage qu'il lui plaira (*).

Je ne me souviens point exactement de ce que j'écrivis, il y a vingt-trois ans, à M. du Theil : mais il est vrai que j'ai été domestique de M. de Moultou, ambassadeur de France à Venise, & que j'ai mangé son pain,

(*) On trouvera cette lettre ci-après, page 220, sous la date du 17 Juin 1760.

comme ſes gentilshommes étoient ſes domeſtiques ; & mangeoient ſon pain. Avec cette différence, que j'avois par-tout le pas ſur les gentilshommes, que j'allois au ſénat, que j'aſſiſtois aux conférences, & que j'allois en viſite chez les ambaſſadeurs & miniſtres étrangers, ce qu'aſſurément les gentilshommes de l'ambaſſadeur n'euſſent oſé faire. Mais bien qu'eux & moi fuſſions ſes domeſtiques, il ne s'enſuit point que nous fuſſions ſes valets.

Il eſt vrai qu'ayant répondu ſans inſolence, mais avec fermeté aux brutalités de l'ambaſſadeur, dont le ton reſſembloit aſſez à celui de M. de Voltaire, il me menaça d'appeller ſes gens, & de me faire jetter par les fenêtres. Mais ce que M. de Voltaire ne dit pas, & dont tout Veniſe rit beaucoup dans ce temps-là ; c'eſt que ſur cette menace, je m'approchai de la porte de ſon cabinet, où nous étions ; puis l'ayant fermée, & mis la clef dans ma poche, je revins à M. de Moultou, & lui dis : *Non pas, s'il vous plaît, M. l'ambaſſadeur. Les tiers ſont incommodes dans les explications. Trouvez bon que celle-ci ſe paſſe entre nous.* A l'inſtant ſon excellence devint très-polie ; nous nous ſéparâmens fort honnêtement, & je ſortis de ſa maiſon, non pas honteuſement, comme il plaît à M. de

Volraire de me faire dire, mais en triomphe. J'allai loger chez l'abbé Patizel, chancelier du Consulat. Le lendemain M. le Blond, consul de France, me donna un dîner, où M. de Saint-Cir, & une partie de la nation françoise se trouva; toutes les bourses me furent ouvertes, & j'y pris l'argent dont j'avois besoin, n'ayant pu être payé de mes appointemens. Enfin je partis, accompagné & fêté de tout le monde, tandis que l'ambassadeur, seul & abandonné dans son palais, y rongeoit son frein. M. le Blond doit être maintenant à Paris, & peut attester tout cela; le chevalier de Carrion, alors mon confrère & mon ami, secrétaire de l'ambassadeur d'Espagne, & depuis secrétaire d'ambassade à Paris, y est peut-être encore, & peut attester la même chose. Des foules de lettres & des témoins la peuvent attester; mais qu'importe à M. de Voltaire?

Je n'ai jamais rien écrit ni signé de pareil à la déclaration que M. de Voltaire dit que M. de Montmollin a entre les mains, signée de moi. On peut consulter là-dessus ma lettre du 8 août 1765, adressée à M. Denis.

Messieurs de Berne m'ayant chassé de leurs états, en 1765, à l'entrée de l'hiver, le peu d'espoir de trouver nulle part la tranquillité dont j'avois si grand besoin, joint à ma foi-

bleſſe & au mauvais état de ma ſanté, qui m'ôtoit le courage d'entreprendre un long voyage dans une ſaiſon ſi rude, m'engagea d'écrire à M. le baillif de Nidau, une lettre qui a couru Paris (*), qui a arraché des larmes à tous les honnêtes gens, & des plaiſanteries au ſeul M. de Voltaire.

M. de Voltaire ayant dit publiquement, à huit citoyens de Genève, qu'il étoit faux que j'euſſe jamais été ſecrétaire d'un ambaſſadeur, & que je n'avois été que ſon valet; un d'entr'eux m'inſtruiſit de ce diſcours, &, dans le premier mouvement de mon indignation, j'envoyai à M. de Voltaire un démenti conditionnel, dont j'ai oublié les termes (**), mais qu'il avoit aſſurément bien mérité.

Je me ſouviens très-bien d'avoir une fois dit à quelqu'un que je me ſentois le cœur ingrat, & que je n'aimois point les bienfaits. Mais ce n'étoit pas après les avoir reçus que je tenois ce diſcours; c'étoit au contraire pour m'en défendre, & cela, Monſieur, eſt très-différent. Celui qui veut me ſervir à ſa mode,

---

(*) Celle du 20 Octobre 1761. Tome XXIV des Œuvres, éditions in-8° & in 12, & Tome XII in-4°.

(**) Voyez ci-après ce billet ſous la date du 31 Mai 1765, page 225.

& non pas à la mienne; cherche l'oſtentation du titre de bienfaiteur, & je vous avoue que rien au monde ne me touche moins que de pareils ſoins. A voir la multitude prodigieuſe de mes bienfaiteurs, on doit me croire dans une ſituation bien brillante. J'ai pourtant beau regarder autour de moi, je n'y vois point les grands monumens de tant de bienfaits. Le ſeul vrai bien dont je jouis, eſt la liberté; & ma liberté, grace au ciel, eſt mon ouvrage. Quelqu'un s'oſe-t-il vanter d'y avoir contribué? Vous ſeul, ô Georges Keith! pouvez le faire, & ce n'eſt pas vous qui m'accuſerez d'ingratitude. J'ajoute à milord Maréchal, mon ami du Peyrou. Voilà mes vrais bienfaiteurs. Je n'en connois point d'autres. Voulez-vous donc me lier par des bienfaits? Faites qu'ils ſoient de mon choix, & non pas du vôtre, & ſoyez sûr que vous ne trouverez de la vie un cœur plus vraiment reconnoiſſant que le mien. Telle eſt ma façon de penſer, que je n'ai point déguiſée; vous êtes jeune, vous pouvez la dire à vos amis; & ſi vous trouvez quelqu'un qui la blâme, ne vous fiez jamais à cet homme-là.

LETTRE

A M. DE VOLTAIRE.

Montmorenci, le 17 Juin 1760.

JE ne penſois pas, Monſieur, me retrouver jamais en correſpondance avec vous. Mais apprenant que la lettre que je vous écrivis en 1756 (*) a été imprimée à Berlin, je dois vous rendre compte de ma conduite à cet égard, & je remplirai ce devoir avec vérité & ſimplicité.

Cette lettre vous ayant été réellement adreſſée, n'étoit point deſtinée à l'impreſſion. Je la communiquai, ſous condition, à trois perſonnes, à qui les droits de l'amitié ne me permettoient pas de rien refuſer de ſemblable, & à qui les mêmes droits permettoient encore moins d'abuſer de leur dépôt, en violant leur promeſſe. Ces trois perſonnes ſont, madame de C***, belle-fille de madame Denis, madame la comteſſe d'Houplot, & un allemand, nommé M. Grimm. Madame de C*** ſouhaitoit que cette lettre fût imprimée, & me demanda

(*) C'eſt celle du 18 Août. Tome XXIII des Œuvres, éditions in-8° & in-12, & Tome XI in-4°.

mon consentement pour cela ; Je lui dis qu'il dépendoit du vôtre ; il vous fut demandé, vous le refusâtes, & il n'en fut plus question.

Cependant M. l'abbé Trublet, avec qui je n'ai nulle espèce de liaison, vient de m'écrire, par une attention pleine d'honnêteté, qu'ayant reçu les feuilles d'un journal de M. Formey, il y avoit lu cette même lettre, avec un avis, dans lequel l'éditeur dit, sous la date du 23 octobre 1759, *qu'il l'a trouvée, il y a quelques semaines, chez les libraires de Berlin; & que, comme c'est une de ces feuilles volantes qui disparoissent bientôt sans retour, il a cru devoir lui donner place dans son journal.*

Voilà, Monsieur, tout ce que j'en sais. Il est très-sûr que jusqu'ici l'on n'avoit pas même ouï parler à Paris de cette lettre : il est très-sûr que l'exemplaire, soit manuscrit, soit imprimé, tombé dans les mains de M. Formey, n'a pu lui venir médiatement ou immédiatement que de vous, ce qui n'est pas vraisemblable, ou d'une des trois personnes que je vous ai nommées : enfin il est très-sûr que les deux dames sont incapables d'une pareille infidélité. Je n'en puis savoir davantage de ma retraite. Vous avez des correspondances au moyen desquelles il vous seroit aisé, si la chose en valoit la peine,

de remonter à la ſource, & de vérifier le fait.

Dans la même lettre, M. l'abbé Trublet me marque qu'il tient la feuille en réſerve, & ne la prêtera point ſans mon conſentement, qu'aſſurément je ne donnerai pas; mais il peut arriver que cet exemplaire ne ſoit pas le ſeul à Paris. Je ſouhaite, Monſieur, que cette lettre n'y ſoit pas imprimée, & je ferai de mon mieux pour cela. Mais ſi je ne pouvois éviter qu'elle ne le fût, & qu'inſtruit à temps, je puiſſe avoir la préférence, alors je n'héſiterois pas à la faire imprimer moi-même; cela me paroît juſte & naturel.

Quant à votre réponſe à la même lettre, elle n'a été communiquée à perſonne, & vous pouvez compter qu'elle ne ſera jamais imprimée ſans votre aveu (*), que je n'aurai pas l'indiſcrétion de vous demander, ſachant bien que ce qu'un homme écrit à un autre, il ne l'écrit pas au public. Mais ſi vous en vouliez faire une pour être publiée, & me l'adreſſer, je vous promets de la joindre fidélement à ma lettre, & de n'y pas répliquer un ſeul mot.

(*) Cela s'entend de ſon vivant & du mien; & aſſurément les plus exacts procédés, ſur-tout avec un homme qui les foule tous aux pieds, n'en ſauroient exiger davantage.

Je ne vous aime point, Monſieur, vous m'avez fait les maux qui pouvoient m'être les plus ſenſibles, à moi votre diſciple & votre enthouſiaſte. Vous avez perdu Genève, pour le prix de l'aſyle que vous y avez reçu ; vous avez aliéné de moi mes concitoyens, pour le prix des applaudiſſemens que je vous ai prodigués parmi eux. C'eſt vous qui me rendez le ſéjour de mon pays inſupportable ; c'eſt vous qui me ferez mourir en terre étrangère, privé de toutes les conſolations des mourans, & jetté pour tout honneur dans une voirie, tandis que, vivant ou mort, tous les honneurs qu'un homme peut attendre, vous accompagneront dans mon pays. Je vous hais enfin, vous l'avez voulu : mais je vous hais en homme encore plus digne de vous aimer, ſi vous l'aviez voulu. De tous les ſentimens dont mon cœur étoit pénétré pour vous, il n'y reſte que l'admiration qu'on ne peut refuſer à votre beau génie, & l'amour de vos écrits. Si je ne puis honorer en vous que vos talens, ce n'eſt pas ma faute. Je ne manquerai jamais au reſpect que je leur dois, ni aux procédés que ce reſpect exige. Adieu, Monſieur.

Note ſervant d'apoſtille à cette lettre.

On remarquera que depuis près de ſept ans

que cette lettre eſt écrite je n'en ai parlé, ni je l'ai montrée à ame vivante. Il en a été de même des deux lettres que M. Hume me força, l'été dernier, de lui écrire, jusqu'à ce qu'il en ait fait le vacarme que chacun ſait. Le mal que j'ai à dire de mes ennemis, je le leur dis en ſecret à eux-mêmes ; pour le bien, quand il y en a, je le dis en public & de bon cœur.

Motiers, 31 *Mai* 1765.

Si M. de Voltaire a dit, qu'au lieu d'avoir été ſecrétaire de l'ambaſſadeur de France à Veniſe, j'ai été ſon valet, M. de Voltaire en a menti comme un impudent.

Si dans les années 1743 & 1744 je n'ai pas été premier ſecrétaire de l'ambaſſadeur de France, ſi je n'ai pas fait les fonctions de ſecrétaire d'ambaſſade, ſi je n'en ai pas eu les honneurs au ſénat de Veniſe, j'en aurai menti moi-même.

LETTRE

A M. DAVENPORT.

1766.

Je ſuis bien ſenſible, Monſieur, à l'attention que vous avez de m'envoyer tout ce que vous croyez devoir m'intéreſſer. Ayant pris mon parti ſur l'affaire en queſtion, je continuerai, quoi qu'il arrive, de laiſſer M. Hume faire du bruit tout ſeul; & je garderai, le reſte de mes jours, le ſilence que je me ſuis impoſé ſur cet article. Au reſte, ſans affecter une tranquillité ſtoïque, j'oſe vous aſſurer que, dans ce déchaînement univerſel, je ſuis ému auſſi peu qu'il eſt poſſible, & beaucoup moins que je n'aurois cru l'être, ſi d'avance on me l'eût annoncé. Mais ce que je vous proteſte, & ce que je vous jure, mon reſpectable hôte, en vérité & à la face du ciel, c'eſt que le bruyant & triomphant David Hume, dans tout l'éclat de ſa gloire, me paroît beaucoup plus à plaindre, que l'infortuné J. J. Rouſſeau, livré à la diffamation publique. Je ne voudrois pour rien au monde être à ſa place, & j'y préfère de beaucoup la mienne, même avec l'opprobre qu'il lui a plu d'y attacher.

J'ai

J'ai craint pour vous ces mauvais temps paſſés. J'eſpère que ceux qu'il fait à préſent en répareront le mauvais effet. Je n'ai pas été mieux traité que vous, & je ne connois plus guères de bon temps, ni pour mon cœur ni pour mon corps. J'excepte celui que je paſſe auprès de vous; c'eſt vous dire aſſez avec quel empreſſement je vous attends & votre chère famille que je remercie & ſalue de toute mon ame.

LETTRE

A M. DU PEYROU.

Wootton, le 16 Août 1766.

Je ne doute point, mon cher hôte, que les choſes incroyables que M. Hume écrit par-tout ne vous ſoient parvenues, & je ne ſuis pas en peine de l'effet qu'elles feront ſur vous. Il promet au public une relation de ce qui s'eſt paſſé entre lui & moi, avec le recueil des lettres. Si ce recueil eſt fait fidellement, vous y verrez, dans celle que je lui ai écrite le 10 juillet, un ample détail de ſa conduite & de la mienne, ſur lequel vous pourrez juger entre nous; mais comme infailliblement il ne fera pas cette publication,

du moins ſans les falſifications les plus énormes, je me réſerve à vous mettre au fait par le retour de M. d'Ivernois; car vous copier maintenant cet immenſe recueil, c'eſt ce qui ne m'eſt pas poſſible, & ce ſeroit rouvrir toutes mes plaies. J'ai beſoin d'un peu de trêve pour reprendre mes forces prêtes à me manquer. Du reſte, je le laiſſe déclamer dans le public, & s'emporter aux injures les plus brutales. Je ne ſais point quereller en charretier. J'ai un défenſeur dont les opérations ſont lentes, mais sûres; je les attends, & je me tais.

Je vous dirai ſeulement un mot ſur une penſion du roi d'Angleterre dont il a été queſtion, & dont vous m'aviez parlé vous-même. Je ne vous répondis pas ſur cet article, non-ſeulement à cauſe du ſecret que M. Hume exigeoit au nom du roi, & que je lui ai fidellement gardé juſqu'à ce qu'il l'ait publié lui-même; mais parce que n'ayant jamais bien compté ſur cette penſion, je ne voulois vous flatter pour moi de cette eſpérance, que quand je ſerois aſſuré de la voir remplir. Vous ſentez que, rompant avec M. Hume après avoir découvert ſes trahiſons, je ne pouvois, ſans infamie, accepter des bienfaits qui me venoient par lui. Il eſt vrai que ces bienfaits & ces trahiſons ſem-

blent s'accorder fort mal enſemble. Tout cela s'accorde pourtant fort bien. Son plan étoit de me ſervir publiquement avec la plus grande oſtentation, & de me diffamer en ſecret avec la plus grande adreſſe ; ce dernier objet a été parfaitement rempli : vous aurez la clef de tout celà. En attendant, comme il publie par-tout qu'après avoir accepté la penſion, je l'ai mal-honnêtement refuſée, je vous envoie une copie de la lettre que j'écrivis à ce ſujet au miniſtre (*), par laquelle vous verrez ce qu'il en eſt. Je reviens maintenant à ce que vous m'en avez écrit.

Lorſqu'on vous marqua que la penſion m'avoit été offerte, cela étoit vrai ; mais lorſqu'on ajouta que je l'avois refuſée, cela étoit parfaitement faux. Car, au contraire, ſans aucun doute alors ſur la ſincérité de M. Hume, je ne mis, pour accepter cette penſion, qu'une condition unique, ſavoir l'agrément de milord Maréchal, que, vu ce qui s'étoit paſſé à Neuchâtel, je ne pouvois me diſpenſer d'obtenir. Or, nous avions eu cet agrément avant mon départ de Londres ; il ne reſtoit, de la part de la cour, qu'à terminer l'affaire, ce que je n'eſpérois pourtant pas

(*) Voyez la lettre à M. le Général Conway, du 12 Mai 1766, Tome XXIV des Œuvres in-8o & in-12, & Tome XII in-4°.

beaucoup : mais ni dans ce temps-là, ni avant, ni après, je n'en ai parlé à qui que ce fut au monde, hors le ſeul milord Maréchal, qui ſûrement m'a gardé le ſecret. Il faut donc que ce ſecret ait été ébruité de la part de M. Hume ; or, comment M. Hume a-t-il pu dire que j'avois refuſé, puiſque cela étoit faux, & qu'alors mon intention n'étoit pas même de refuſer ? Cette anticipation ne montre-t-elle pas qu'il ſavoit que je ſerois bientôt forcé à ce refus, & qu'il entroit même dans ſon projet de m'y forcer, pour amener les choſes au point où il les a miſes ? La chaîne de tout cela me paroît importante à ſuivre pour le travail dont je ſuis occupé ; & ſi vous pouviez parvenir à remonter, par votre ami, à la ſource de ce qu'il vous écrit, vous rendriez un grand ſervice à la choſe & à moi-même.

Les choſes qui ſe paſſent en Angleterre à mon égard ſont, je vous aſſure, hors de toute imagination. J'y ſuis dans la plus complette diffamation où il ſoit poſſible d'être, ſans que j'aie donné à cela la moindre occaſion, & ſans que pas une ame puiſſe dire avoir eu perſonnellement le moindre mécontentement de moi. Il paroît maintenant que le projet de M. Hume & de ſes aſſociés eſt de me couper toute reſſource, toute com-

munication avec le continent, & de me faire périr ici de douleur & de misère. J'espère qu'ils ne réussiront pas; mais deux choses me font trembler. L'une est qu'ils travaillent avec force à détacher de moi M. Davenport, & que, s'ils y réussissent, je suis absolument sans asile, & sans savoir que devenir. L'autre encore plus effrayante, est qu'il faut absolument que, pour ma correspondance avec vous, j'aie un commissionnaire à Londres, à cause de l'affranchissement jusqu'à cette capitale qu'il ne m'est pas possible de faire ici. Je me sers pour cela d'un libraire que je ne connois point, mais qu'on m'assure être fort honnête homme. Si, par quelqu'accident, cet homme venoit à me manquer, il ne me reste personne à qui adresser mes lettres en sûreté, & je ne saurois plus comment vous écrire. Il faut espérer que cela n'arrivera pas: mais, mon cher hôte, je suis si malheureux! Il ne me faudroit que ce dernier coup.

Je tâche de fermer de tous côtés la porte aux nouvelles affligeantes. Je ne lis plus aucun papier public; je ne réponds plus à aucune lettre, ce qui doit rebuter à la fin de m'en écrire. Je ne parle que de choses indifférentes au seul voisin, avec lequel je converse, parce qu'il est le seul qui parle françois. Il ne m'a pas été possible, vu la cause, de n'être pas

affecté de cette épouvantable révolution qui, je n'en doute pas, a gagné toute l'Europe; mais cette émotion a peu duré; la sérénité est revenue, & j'espère qu'elle tiendra; car il me paroît difficile qu'il m'arrive désormais aucun malheur imprévu. Pour vous, mon cher hôte, que tout cela ne vous ébranle pas. J'ose vous prédire qu'un jour l'Europe portera le plus grand respect à ceux qui en auront conservé pour moi dans mes disgraces.

LETTRE

A M la Comtesse de BOUFFLERS.

Wootton, le 30 *Août* 1766.

UNE chose me fait grand plaisir, Madame, dans la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire le 27 du mois dernier, & qui ne m'est parvenue que depuis peu de jours; c'est de connoître à son ton que vous êtes en bonne santé.

Vous dites, Madame, n'avoir jamais vu de lettre semblable à celle que j'ai écrite à M. Hume; cela peut être, car je n'ai, moi, jamais rien vu de semblable à ce qui y a donné lieu. Cette lettre ne ressemble pas du

moins à celles qu'écrit M. Hume, & j'espère n'en écrire jamais qui leur ressemblent.

Vous me demandez quelles sont les injures dont je me plains. M. Hume m'a forcé de lui dire que je voyois ses manœuvres secrètes, & je l'ai fait. Il m'a forcé d'entrer là-dessus en explication; je l'ai fait encore, & dans le plus grand détail. Il peut vous rendre compte de tout cela, Madame; pour moi, je ne me plains de rien.

Vous me reprochez de me livrer à d'odieux soupçons; à cela je réponds que je ne me livre point à des soupçons. Peut-être auriez-vous pu, Madame, prendre pour vous un peu des leçons que vous me donnez, n'être pas si facile à croire que je croyois si facilement aux trahisons, & vous dire pour moi une partie des choses que vous vouliez que je me dise pour M. Hume.

Tout ce que vous m'alléguez en sa faveur forme un préjugé très-fort, très-raisonnable, d'un très-grand poids, sur-tout pour moi, & que je ne cherche point à combattre. Mais les préjugés ne sont rien contre les faits. Je m'abstiens de juger du caractère de M. Hume, que je ne connois pas. Je ne juge que sa conduite avec moi, que je connois. Peut-être suis-je le seul homme qu'il ait jamais haï: mais aussi quelle haine!

Un même cœur suffiroit-il à deux comme celle-là ?

Vous vouliez que je me refusasse à l'évidence, c'est ce que j'ai fait autant que j'ai pu ; que je démentisse le témoignage de mes sens, c'est un conseil plus facile à donner qu'à suivre ; que je ne crusse rien de ce que je sentois, que je consultasse les amis que j'ai en France. Mais si je ne dois rien croire de ce que je vois & de ce que je sens, ils le croiront bien moins encore ; eux qui ne le voient pas, & qui le sentent encore moins. Quoi, Madame ! quand un homme vient, entre quatre yeux, m'enfoncer à coups redoublés un poignard dans le sein, il faut, avant d'oser lui dire qu'il me frappe, que j'aille demander à d'autres s'il m'a frappé ?

L'extrême emportement que vous trouvez dans ma lettre, me fait présumer, Madame, que vous n'êtes pas de sang froid vous-même, ou que la copie que vous avez vue est falsifiée. Dans la circonstance funeste où j'ai écrit cette lettre, & où M. Hume m'a forcé de l'écrire, sachant bien ce qu'il en vouloit faire, j'ose dire qu'il falloit avoir une ame forte pour se modérer à ce point. Il n'y a que les infortunés qui sentent combien, dans l'excès d'une affliction de cette espèce, il est difficile d'allier la douceur avec la douleur.

M. Hume s'y eſt pris autrement, je l'avoue. Tandis qu'en réponſe à cette même lettre, il m'écrivoit en termes décens & même honnêtes, il écrivoit à M. d'Holback & à tout le monde en termes un peu différens. Il a rempli Paris, la France, les gazettes, l'Europe entière de choſes que ma plume ne ſait pas écrire & qu'elle ne répétera jamais. Etoit-ce comme cela, Madame, que j'aurois dû faire ?

Vous dites que j'aurois dû modérer mon emportement contre un homme qui m'a réellement ſervi. Dans la longue lettre que j'ai écrite le 10 juillet à M. Hume, j'ai peſé avec la plus grande équité les ſervices qu'il m'a rendus. Il étoit digne de moi d'y faire par-tout pencher la balance en ſa faveur, & c'eſt ce que j'ai fait. Mais quand tous ces grands ſervices auroient eu autant de réalité que d'oſtentation, s'ils n'ont été que des piéges qui couvroient les plus noirs deſſeins, je ne vois pas qu'ils exigent une grande reconnoiſſance.

Les liens de l'amitié ſont reſpectables, même après qu'ils ſont rompus ; cela eſt très-vrai ; mais cela ſuppoſe que ces liens ont exiſté. Malheureuſement ils ont exiſté de ma part. Auſſi le parti que j'ai pris de gémir tout bas & de me taire, eſt-il l'effet du reſpect que je me dois.

Et les ſeules apparences de ce ſentiment le ſont auſſi. Voilà, Madame, la plus étonnante maxime dont j'ai jamais entendu parler. Comment? ſi-tôt qu'un homme prend en public le maſque de l'amitié pour me nuire plus à ſon aiſe, ſans même daigner ſe cacher de moi; ſi-tôt qu'il me baiſe en m'aſſaſſinant, je dois n'oſer plus me défendre, ni parer ſes coups, ni m'en plaindre, pas même à lui!........ Je ne puis croire que c'eſt-là ce que vous avez voulu dire: cependant, en reliſant ce paſſage dans votre lettre, je n'y puis trouver aucun autre ſens.

Je vous ſuis obligé, Madame, des ſoins que vous voulez prendre pour ma défenſe, mais je ne les accepte pas. M. Hume a ſi bien jetté le maſque, qu'à préſent ſa conduite parle ſeule, & dit tout à qui ne veut pas s'aveugler. Mais quand cela ne feroit pas, je ne veux point qu'on me juſtifie, parce que je n'ai pas beſoin de juſtification, & je ne veux pas qu'on m'excuſe, parce que cela eſt au-deſſous de moi. Je ſouhaiterois ſeulement que, dans l'abîme de malheurs où je ſuis plongé, les perſonnes que j'honore m'écriviſſent des lettres moins accablantes, afin que j'euſſe au moins la conſolation de conſerver pour elles tous les ſentimens qu'elles m'ont inſpirés.

LETTRE

A M. D'IVERNOIS.

Wootton, le 30 Août 1766.

J'AI lu, Monfieur, dans votre lettre du 31 juillet, l'article de la gazette que vous y avez tranfcrit, & fur lequel vous me demandez des inftructions pour ma défenfe. Eh de quoi, je vous prie, voulez-vous me défendre ? De l'accufation d'être un infâme ? Mon bon ami, vous n'y penfez pas. Lorfqu'on vous parlera de cet article, & des étonnantes lettres qu'écrit M. Hume, répondez fimplement : Je connois mon ami Rouffeau ; de pareilles accufations ne fauroient le regarder. Du refte, faites comme moi, gardez le filence, & demeurez en repos ; fur-tout ne me parlez plus de ce qu'on dit dans le public & dans les gazettes, il y a long-temps que tout cela eft mort pour moi.

Il y a cependant un point fur lequel je défire que mes amis foient inftruits, parce qu'ils pourroient croire, comme ils ont fait quelquefois, & toujours à tort, que des principes outrés me conduifent à des chofes déraifonnables. M. Hume a répandu à Paris & ailleurs, que j'avois refufé brutalement une

penſion de deux mille francs du roi d'Angleterre, après l'avoir acceptée. Je n'ai jamais parlé à perſonne de cette penſion que le roi vouloit qui fût ſecrète, & je n'en aurois parlé de ma vie ſi M. Hume n'eût commencé. L'hiſtoire en feroit longue à déduire dans une lettre ; il ſuffit que vous ſachiez comment je m'en défendis, quand, ayant découvert les manœuvres ſecrètes de M. Hume, je dûs ne rien accepter par la médiation d'un homme qui me trahiſſoit. Voici, Monſieur, une copie de la lettre que j'écrivis à ce ſujet à M. le général Conwai, ſecrétaire d'état (*). J'étois d'autant plus embarraſſé dans cette lettre, que, par un excès de ménagement, je ne voulois ni nommer M. Hume, ni dire mon vrai motif. Je vous l'envoie pour que vous jugiez, quant à préſent, d'une ſeule choſe, ſavoir ſi j'ai refuſé mal-honnêtement. Quand nous nous verrons, vous ſaurez le reſte : plaiſe à Dieu que ce ſoit bientôt! Toutefois ne prenez rien ſur vos affaires d'aucune eſpèce. Je puis attendre, &, dans quelque temps que vous veniez, je vous verrai toujours avec le même plaiſir. Je me rapporte en

(*) Voyez cette lettre ſous date du 12 Mai 1766, Tome XXIV des Œuvres, éditions in-8° & in-12, & Tome XII in-4°.

toute chofe à la lettre que je vous ai écrite il y a une quinzaine de jours par voie d'ami. Je vous embraffe de tout mon cœur.

P. S. Il faut que vous ayez une mince opinion de mon difcernement, en fait de ftyle, pour vous imaginer que je me trompe fur celui de M. de Voltaire, & que je prends pour être de lui ce qui n'en eft pas; & il faut en revanche que vous ayez une haute opinion de fa bonne foi, pour croire que, dès qu'il renie un ouvrage, c'eft une preuve qu'il n'eft pas de lui.

LETTRE

A M. DU PEYROU.

Wootton, le 15 *Novembre* 1766.

JE vois avec douleur, cher ami, par votre N°. 35, que je vous ai écrit des chofes déraifonnables dont vous vous tenez offenfé. Il faut que vous ayez raifon d'en juger ainfi, puifque vous êtes de fang-froid en lifant mes lettres, & que je ne le fuis guères en les écrivant : ainfi vous êtes plus en état que moi de voir les chofes telles qu'elles font. Mais cette confidération doit être auffi, de votre part, une plus grande raifon d'indulgence; ce qu'on écrit dans le trouble, ne

doit pas être envisagé comme ce qu'on écrit de sang-froid. Un dépit outré a pu me laisser échapper des expressions démenties par mon cœur, qui n'eut jamais pour vous que des sentimens honorables. Au contraire, quoique vos expressions le soient toujours, vos idées souvent ne le sont guères ; & voilà ce qui, dans le fort de mes afflictions, a souvent achevé de m'abattre. En me supposant tous les torts dont vous m'avez chargé, il falloit peut-être attendre un autre moment pour me les dire, ou du moins vous résoudre à endurer ce qui en pouvoit résulter. Je ne prétends pas, à Dieu ne plaise, m'excuser ici, ni vous charger ; mais seulement vous donner des raisons qui me semblent justes, d'oublier les torts d'un ami dans mon état. Je vous en demande pardon de tout mon cœur ; j'ai grand besoin que vous me l'accordiez ; & je vous proteste avec vérité, que je n'ai jamais cessé un seul moment, d'avoir pour vous tous les sentimens que j'aurois désiré vous trouver pour moi.

La punition a suivi de près l'offense. Vous ne pouvez douter du tendre intérêt que je prends à tout ce qui tient à votre santé ; & vous refusez de me parler des suites de votre voyage de Beffort. Heureusement vous n'avez pu être méchant qu'à demi, & vous me

laiſſez entrevoir un ſuccès dont je brûle d'apprendre la confirmation. Ecrivez-moi là-deſſus en détail, mon aimable hôte ; donnez-moi tout-à-la-fois le plaiſir de ſavoir que vos remèdes opèrent, & celui d'apprendre que je ſuis pardonné. J'ai le cœur trop plein de ce beſoin, pour pouvoir aujourd'hui vous parler d'autre choſe ; & je finis en vous répétant, du fond de mon ame, que mon tendre attachement & mon vrai reſpect pour vous ne peuvent pas plus ſortir de mon cœur que l'amour de la vertu.

LETTRE

A M. LALLIAUD.

Wootton, le 15 *Novembre* 1766.

A PEINE nous connoiſſons-nous, Monſieur, & vous me rendez les plus vrais ſervices de l'amitié : ce zèle eſt donc moins pour moi que pour la choſe, & m'en eſt d'un plus grand prix. Je vois que ce même amour de la juſtice qui brûla toujours dans mon cœur, brûle auſſi dans le vôtre : rien ne lie tant les ames que cette conformité. La nature nous fit amis ; nous ne ſommes ni vous ni moi diſpoſés à l'en dédire. J'ai reçu le paquet que vous m'avez

envoyé par la voie de M. Dutens; c'eſt à mon avis la plus sûre. Le *duplicata* m'a pourtant déjà été annoncé, & je ne doute pas qu'il ne me parvienne. J'admire l'intrépidité des auteurs de cet ouvrage, & ſur-tout s'ils le laiſſent répandre à Londres, ce qui me paroît difficile à empêcher. Du reſte, ils peuvent faire & dire tout à leur aiſe : pour moi, je n'ai rien à dire de M. Hume, ſinon, que je le trouve bien inſultant pour un bon homme, & bien bruyant pour un philoſophe. Bon jour, Monſieur, je vous aimerai toujours, mais je ne vous écrirai pas, à moins de néceſſité. Cependant je ſerai bien aiſe, par précaution, d'avoir votre adreſſe. Je vous embraſſe de tout mon cœur, & vous prie de dire à M. de Sauttersheim que je ſuis ſenſible à ſon ſouvenir, & n'ai point oublié notre ancienne amitié. Je ſuis auſſi ſurpris que fâché qu'avec de l'eſprit, des talens, de la douceur, & une aſſez jolie figure, il ne trouve rien à faire à Paris. Cela viendra, mais les commencemens y ſont difficiles.

LETTRE

A Lord Vicomte de NUNCHAM, aujourd'hui Comte de HARCOURT.

Wootton, le 24 *Décembre* 1766.

JE croirois, Milord, exécuter peu honnêtement la résolution que j'ai prise de me défaire de mes estampes & de mes livres, si je ne vous priois de vouloir bien commencer par en retirer les estampes dont vous avez eu la bonté de me faire présent. J'en fais assurément tout le cas possible ; & la nécessité de ne rien laisser sous mes yeux qui me rappelle un goût auquel je veux renoncer, pouvoit seule en obtenir le sacrifice. S'il y a dans mon petit recueil, soit d'estampes, soit de livres, quelque chose qui puisse vous convenir, je vous prie de me faire l'honneur de l'agréer, & sur-tout par préférence ce qui me vient de votre digne ami M. Watelet, & qui ne doit passer qu'en main d'ami. Enfin, Milord, si vous êtes à portée d'aider au débit du reste, je reconnoîtrai dans cette bonté les soins officieux dont vous m'avez permis de me prévaloir. C'est chez M. Davenport que vous pourrez

visiter le tout, si vous voulez bien en prendre la peine. Il demeure en Piccaddily, à côté de lord Egremont. Recevez, Milord, je vous prie, les assurances de ma reconnoissance & de mon respect.

LETTRE

A M. DAVENPORT.

22 *Décembre* 1766.

QUOIQUE jusqu'ici, Monsieur, malgré mes sollicitations & mes prières, je n'aie pu obtenir de vous un seul mot d'explication, ni de réponse sur les choses qu'il m'importe le plus de savoir, mon extrême confiance en vous m'a fait endurer patiemment ce silence, bien que très-extraordinaire. Mais, Monsieur, il est temps qu'il cesse, & vous pouvez juger des inquiétudes dont je suis dévoré, vous voyant prêt à partir pour Londres, sans m'accorder, malgré vos promesses, aucun des éclaircissemens que je vous ai demandés avec tant d'instances. Chacun a son caractère; je suis ouvert & confiant plus qu'il ne faudroit peut-être. Je ne demande pas que vous le soyez comme moi; mais c'est aussi pousser trop loin le mystère, que de refuser

conſtamment de me dire ſur quel pied je ſuis dans votre maiſon, & ſi j'y ſuis de trop ou non. Conſidérez, je vous ſupplie, ma ſituation, & jugez de mes embarras; quel parti puis-je prendre, ſi vous refuſez de me parler? Dois-je reſter dans votre maiſon malgré vous? en puis-je ſortir ſans votre aſſiſtance? Sans amis, ſans connoiſſances, enfoncé dans un pays dont j'ignore la langue, je ſuis entiérement à la merci de vos gens. C'eſt à votre invitation que j'y ſuis venu, & vous m'avez aidé à y venir; il convient, ce me ſemble, que vous m'aidiez de même à en partir, ſi j'y ſuis de trop. Quand j'y reſterois, il faudroit toujours, malgré toutes vos répugnances, que vous euſſiez la bonté de prendre des arrangemens qui rendiſſent mon ſéjour chez vous moins onéreux pour l'un & pour l'autre. Les honnêtes gens gagnent toujours à s'expliquer, & s'entendre entr'eux. Si vous entriez avec moi dans les détails dont vous vous fiez à vos gens, vous feriez moins trompé, & je ſerois mieux traité, nous y trouverions tous deux notre avantage; vous avez trop d'eſprit pour ne pas voir qu'il y a des gens à qui mon ſéjour dans votre maiſon déplaît beaucoup, & qui feront de leur mieux pour me le rendre déſagréable.

Que si, malgré toutes ces raisons, vous continuez à garder avec moi le silence, cette réponse alors deviendra très-claire, & vous ne trouverez pas mauvais que, sans m'obstiner davantage inutilement, je pourvoie à ma retraite comme je pourrai, sans vous en parler davantage, emportant un souvenir très-reconnoissant de l'hospitalité que vous m'avez offerte, mais ne pouvant me dissimuler les cruels embarras où je me suis mis en l'acceptant.

LETTRE

A M. . . . . . .

Janvier 1767.

Ce que vous me marquez, Monsieur, que M. Deyverdun a un poste chez le général Conway, m'explique une énigme à laquelle je ne pouvois rien comprendre, & que vous verrez dans la lettre dont je joins ici une copie faite sur celle que M. Hume a envoyée à M. Davenport. Je ne vous la communique pas pour que vous vérifiez si ledit M. Deyverdun a écrit cette lettre, chose dont je ne doute nullement, ni s'il est en effet l'auteur des écrits en question mis dans le Saint-James

Chronicle, ce que je ſais parfaitement être faux. D'ailleurs ledit M. Deyverdun, bien inſtruit & bien préparé à ſon rôle de prête-nom, & qui peut-être l'a commencé lorſque leſdits écrits furent portés au Saint-James Chronicle, eſt trop ſur ſes gardes pour que vous puiſſiez maintenant rien ſavoir de lui. Mais il n'eſt pas impoſſible que, dans la ſuite des temps, ne paroiſſant inſtruit de rien, & gardant ſoigneuſement le ſecret que je vous confie, vous parveniez à pénétrer le ſecret de toutes ces manœuvres, lorſque ceux qui s'y ſont prêtés ſeront moins ſur leur garde; & tout ce que je ſouhaite dans cette affaire, eſt que vous découvriez la vérité par vous-même. Je penſe auſſi qu'il importe toujours de connoître ceux avec qui l'on peut avoir à vivre, & de ſavoir ſi ce ſont d'honnêtes gens. Or, que ledit Deyverdun ait fait ou non les écrits dont il ſe vante, vous ſavez maintenant, ce me ſemble, à quoi vous en tenir avec lui. Vous êtes jeune; vous me ſurvivrez, j'eſpère, de beaucoup d'années, & ce m'eſt une conſolation très-douce de penſer qu'un jour, quand le fond de cette triſte affaire ſera dévoilé, vous ſerez à portée d'en vérifier, par vous-même, beaucoup de faits que vous ſaurez de mon vivant, ſans qu'ils vous frappent, parce qu'il vous eſt

impoſſible d'en voir les rapports avec mes malheurs. Je vous embraſſe de tout mon cœur.

LETTRE

A M. . . . . .

2 Janvier 1767.

QUAND je vous pris au mot, Monſieur, ſur la liberté que vous m'accordiez de ne vous pas répondre, j'étois bien éloigné de croire que ce ſilence pût vous inquiéter ſur l'effet de votre précédente lettre; je n'y ai rien vu qui ne confirmât les ſentimens d'eſtime & d'attachement que vous m'avez inſpirés; & ces ſentimens ſont ſi vrais, que ſi jamais j'étois dans le cas de quitter cette province, je ſouhaiterois que ce fût pour me rapprocher de vous. Je vous avoue pourtant que je ſuis ſi touché des ſoins de M. Davenport, & ſi content de ſa ſociété, que je ne me priverois pas ſans regret d'une hoſpitalité ſi douce; mais, comme il ſouffre à peine que je lui rembourſe une partie des dépenſes que je lui coûte, il y auroit trop d'indiſcrétion à reſter toujours chez lui ſur le même pied, & je ne croirois pouvoir me

dédommager des agrémens que j'y trouve, que par ceux qui m'attendroient auprès de vous. Je pense souvent avec plaisir à la ferme solitaire que nous avons vue ensemble, & à l'avantage d'y être votre voisin; mais ceci sont plutôt des souhaits vagues que des projets d'une prochaine exécution. Ce qu'il y a de bien réel, est le vrai plaisir que j'ai de correspondre, en toute occasion, à la bienveillance dont vous m'honorez, & de la cultiver autant qu'il dépendra de moi.

Il y a long-temps, Monsieur, que je me suis donné le conseil de la dame dont vous parlez; j'aurai dû le prendre plus tôt, mais il vaut mieux tard que jamais. M. Hume étoit pour moi une connoissance de trois mois, qu'il ne m'a pas convenu d'entretenir; après un premier mouvement d'indignation dont je n'étois pas le maître, je me suis retiré paisiblement; il a voulu une rupture formelle; il a fallu lui complaire; il a voulu ensuite une explication, j'y ai consenti. Tout cela s'est passé entre lui & moi. Il a jugé à propos d'en faire le vacarme que vous savez. Il l'a fait tout seul; je me suis tu; je continuerai de me taire; & je n'ai rien du tout à dire de M. Hume, sinon que je le trouve un peu insultant pour un bon homme, & un peu bruyant pour un philosophe.

Comment va la botanique? Vous en occupez-vous un peu? Voyez-vous des gens qui s'en occupent? Pour moi, j'en raffole, je m'y acharne & je n'avance point. J'ai totalement perdu la mémoire, & de plus je n'ai pas de quoi l'exercer; car avant de retenir il faut apprendre, &, ne pouvant trouver par moi-même les noms des plantes, je n'ai nul moyen de les favoir; il me femble que tous les livres qu'on écrit fur la botanique ne font bons que pour ceux qui la favent déja. J'ai acquis votre *Stillingflet*, & je n'en fuis pas plus avancé. J'ai pris le parti de renoncer à toute lecture, & de vendre mes livres & mes eftampes, pour acheter des plantes gravées. Sans avoir le plaifir d'apprendre, j'aurai celui d'étudier, & pour mon objet cela revient à-peu-près au même.

Au refte, je fuis très-heureux de m'être procuré une occupation qui demande de l'exercice. Car rien ne me fait tant de mal que de refter affis, & d'écrire ou lire, & c'eft une des raifons qui me font renoncer à tout commerce de lettres, hors les cas de néceffité. Je vous écrirai dans peu; mais de grace, Monfieur, une fois pour toutes, ne prenez jamais mon filence pour un figne de refroidiffement ou d'oubli, & foyez perfuadé que c'eft pour mon cœur une confolation

très-douce d'être aimé de ceux qui ſont auſſi dignes que vous d'être aimés eux-mêmes. Mes reſpects empreſſés à M. Malthus, je vous en ſupplie; recevez ceux de mademoiſelle le Vaſſeur, & mes plus cordiales ſalutations.

LETTRE

A Milord comte de HARCOURT.

Wootton, le 7 Février 1767.

IL eſt vrai, Milord, que je vous croyois ami de M. Hume; mais la preuve que je vous croyois encore plus ami de la juſtice & de la vérité, eſt que, ſans vous écrire, ſans vous prévenir en aucune façon, je vous ai cité & nommé, avec confiance, ſur un fait qui étoit à ſa charge, ſans crainte d'être démenti par vous. Je ne ſuis pas aſſez injuſte pour juger mal, par M. Hume, de tous ſes amis. Il en a qui le connoiſſent, & qui ſont très-dignes de lui; mais il en a auſſi qui ne le connoiſſent pas, & ceux-là méritent qu'on les plaigne, ſans les en eſtimer moins. Je ſuis très-touché, Milord, de vos lettres, & très-ſenſible au courage que vous avez de vous montrer de mes amis parmi vos compatriotes & vos pareils; mais je ſuis fâché

pour eux qu'il faille à cela du courage ; je connois des gens mieux inſtruits, chez leſquels on y mettroit de la vanité.

Je vous prouverai, Milord, mon entière & pleine confiance, en me prévalant de vos offres ; & dès à préſent j'ai une grace à vous demander, c'eſt de me donner des nouvelles de monſieur Watelet. Il eſt ancien ami de M. d'Alembert, mais il eſt auſſi mon ancienne connoiſſance, & les ſeuls jugemens que je crains ſont ceux des gens qui ne me connoiſſent pas. Je puis bien dire de M. Watelet, au ſujet de M. d'Alembert, ce que j'ai dit de vous au ſujet de M. Hume ; mais je connois l'incroyable ruſe de mes ennemis, capable d'enlacer dans ſes piéges adroits la raiſon & la vertu mêmes. Si M. Watelet m'aime toujours, de grace, preſſez-vous de me le dire, car j'aì grand beſoin de le ſavoir. Agréez, Milord, je vous ſupplie, mes très-humbles ſalutations & mon reſpect.

LETTRE

A M. DAVENPORT.

7 Février 1767.

JE reçus hier, Monſieur, votre lettre du 3, par laquelle j'apprends avec grand plaiſir

votre entier rétabliſſement. Je ne puis pas vous annoncer le mien tout-à-fait de même. Je ſuis mieux cependant que ces jours derniers.

Je ſuis fort ſenſible aux ſoins bienfaiſans de M. Fitzherbert, ſur-tout ſi, comme j'aime à le croire, il en prend autant pour mon honneur que pour mes intérêts. Il ſemble avoir hérité des empreſſemens de ſon ami M. Hume. Comme j'eſpère qu'il n'a pas hérité de ſes ſentimens, je vous prie de lui témoigner combien je ſuis touché de ſes bontés.

Voici une lettre pour M. le duc de Grafton, que je vous prie de fermer avant de la lui faire paſſer. Je dois des remercîmens à tout le monde; & vous, Monſieur, à qui j'en dois le plus, êtes celui à qui j'en fais le moins. Mais, comme vous ne vous étendez pas en paroles, vous aimez ſans doute à être imité. Mes ſalutations, je vous ſupplie, & celles de mademoiſelle le Vaſſeur, à vos chers enfans & aux dames de votre maiſon. Agréez ſon reſpect & mes très-humbles ſalutations.

LETTRE

AU MÊME.

Février 1767.

BIEN loin, Monſieur, qu'il puiſſe jamais m'être entré dans l'eſprit d'être aſſez vain, aſſez ſot, & aſſez mal appris pour refuſer les graces du roi, je les ai toujours regardées, & les regarderai toujours comme le plus grand honneur qui me puiſſe arriver. Quand je conſultai milord Maréchal ſi je les accepterois, ce n'étoit certainement pas que je fuſſe là-deſſus en doute; mais c'eſt qu'un devoir particulier & indiſpenſable ne me permettoit pas de le faire que je n'euſſe ſon agrément. J'étois bien sûr qu'il ne le refuſeroit pas. Mais, Monſieur, quand le roi d'Angleterre & tous les ſouverains de l'univers mettroient à mes pieds tous leurs tréſors & toutes leurs couronnes, par les mains de David Hume, ou de quelque autre homme de ſon eſpèce, s'il en exiſte, je les rejetterois toujours avec autant d'indignation que dans tout autre cas je les recevrois avec reſpect & reconnoiſſance. Voilà mes ſentimens, dont rien ne me fera départir. J'ignore à quel ſort, à quels malheurs la

providence me réſerve encore ; mais ce que je ſais, c'eſt que les ſentimens de droiture & d'honneur qui ſont gravés dans mon cœur, n'en ſortiront jamais qu'avec mon dernier ſoupir. J'eſpère, pour cette fois, que je me ſerai exprimé clairement......

Il ne faut pas, mon cher Monſieur, je vous en prie, mettre tant de formalités à l'affaire de mes livres. Ayez la bonté de montrer le catalogue à un libraire, qu'il note les prix de ceux des livres qui en valent la peine. Sur cette eſtimation, voyez s'il y en a quelques-uns dont vous ou vos amis puiſſiez vous accommoder ; brûlez le reſte, & ne cédez rien à aucun libraire, afin qu'il n'aille pas ſonner la trompette par la ville, qu'il a des livres à moi. Il y en a quelques-uns, entr'autres le livre *de l'Eſprit*, in-4°, de la première édition, qui eſt rare, & où j'ai fait quelques notes aux marges ; je voudrois bien que ce livre-là ne tombât qu'entre des mains amies. J'eſpère, mon bon & cher hôte, que vous ne me ferez pas le ſenſible affront de refuſer le petit cadeau de mes ouvrages......

Les eſtampes avoient été miſes par mon ami, dans le ballot des livres de botanique qui m'a été envoyé ; elles ne s'y ſont pas trouvées, & les porte-feuilles me ſont arrivés

vides : j'ignore abſolument où Becket a jugé à propos de fourer ce qui étoit dedans.

Je voulois remettre à des momens plus tranquilles de vous parler en détail de vos envois ; ce qui m'en plaît le plus eſt que, ſi vous entendez que je reſte dans votre maiſon juſqu'à ce que la muſcade & la canelle ſoient conſommées, je n'en démarrerai pas d'un bon ſiècle. Le tabac eſt très-bon, & même trop bon, puiſqu'il s'en conſomme plus vîte ; je vous fais mon remercîment de l'emplette, & non pas de la choſe, puiſque c'eſt une commiſſion, & vous ſavez les règles. L'eau de la reine de Hongrie m'a fait le plus grand plaiſir, & j'ai reconnu là un ſouvenir & une attention de M. Luzonne, à quoi j'ai été fort ſenſible. Mais qu'eſt-ce que c'eſt que des petits quarrés de ſavon parfumé ? A quoi diable ſert ce ſavon ? Je veux mourir ſi j'en ſais rien, à moins que ce ne ſoit à faire la barbe aux puces. Le café n'a pas encore été eſſayé, parce que vous en aviez laiſſé, & qu'ayant été malade, il en a fallu ſuſpendre l'uſage. Je me perds au milieu de tout cet inventaire. J'eſpère que pour le coup vous ne ferez pas de même, & que vous recueillerez les mémoires des marchands, afin que quand vous ſerez ici, & qu'il s'agira de ſavoir ce que tout cela coûte,

vous ne me disiez pas, comme à l'ordinaire, je n'en sais rien. Tant de richesses me mettroient de bonne humeur, si les désastres de nos pauvres Genevois, & mes inquiétudes sur milord Maréchal n'empoisonnoient toute ma joie. J'ai craint pour vous l'impression de ces temps humides, & je la sens aussi pour ma part. Voici le plus mauvais mois de l'année; il faut espérer que celui qui le suivra nous traitera mieux. Ainsi soit-il. Mademoiselle le Vasseur & moi faisons nos salutations à tout ce qui vous appartient, & vous prions d'agréer les nôtres.

LETTRE

A Milord Comte DE HARCOURT.

Wootton, le 14 *Février* 1767.

Vous m'avez donné, Milord, le premier vrai plaisir que j'ai goûté depuis long-temps, en m'apprenant que j'étois toujours aimé de M. Watelet. Je le mérite, en vérité, par mes sentimens pour lui; & moi qui m'inquiète très-médiocrement de l'estime du public, je sens que je n'aurois jamais pu me passer de la sienne. Il ne faut absolument point que ses estampes soient en vente avec

les autres ; & puiſque, de peur de reprendre un goût auquel je veux renoncer, je n'oſe les avoir avec moi, je vous prie de les prendre au moins en dépôt, juſqu'à ce que vous trouviez à les lui renvoyer, ou à en faire un uſage convenable. Si vous trouviez par haſard à les changer entre les mains de quelque amateur contre un livre de botanique, à la bonne heure ; j'aurois le plaiſir de mettre à ce livre le nom de M. Watelet ; mais pour les vendre, jamais. Pour le reſte, puiſque vous voulez bien chercher à m'en défaire, je laiſſe à votre entière diſpoſition le ſoin de me rendre ce bon office, pourvu que cela ſe faſſe de la part des acheteurs ſans faveur & ſans préférence ; & qu'il ne ſoit pas queſtion de moi. Puiſque vous ne dédaignez pas de vous donner pour moi ces petits tracas, j'attends de la candeur de vos ſentimens, que vous conſulterez plus mon goût que mon avantage ; ce ſera m'obliger doublement. Ce n'eſt point un produit néceſſaire à ma ſubſiſtance. Je le deſtine en entier à des livres de botanique, ſeul & dernier amuſement auquel je me ſuis conſacré.

L'honneur que vous faites à mademoiſelle le Vaſſeur, de vous ſouvenir d'elle, l'autoriſe à vous aſſurer de ſa reconnoiſſance & de ſon

ſon reſpect. Agréez, Milord, je vous ſupplie, les mêmes ſentimens de ma part.

P. S. Il doit y avoir parmi mes eſtampes un petit porte-feuille contenant de bonnes épreuves de celles de tous mes écrits. Oſerai-je me flatter que vous ne dédaignerez pas ce foible cadeau, & de placer ce porte-feuille parmi les vôtres ? Je prends la liberté de vous prier, Milord, de vouloir bien donner cours à la lettre ci-jointe.

LETTRE

A M. DU PEYROU.

Wootton, le 14 *Février* 1767.

JE confeſſe, mon cher hôte, le tort que j'ai eu de ne pas répondre ſur-le-champ à votre N°. 39. Car, malgré la honte d'avouer votre crédulité, je vois que l'autorité du voiturier le Comte avoit fait une grande impreſſion ſur votre eſprit. Je me fâchois d'abord de cette petite foibleſſe, qui me paroiſſoit peu d'accord avec le grand ſens que je vous connois ; mais chacun a les ſiennes, & il n'y a qu'un homme bien eſtimable, à qui l'on n'en puiſſe pas reprocher de plus grandes que celles-là. J'ai été malade, & je ne ſuis

pas bien ; j'ai eu des tracas qui ne ſont pas finis, & qui m'ont empêché d'exécuter la réſolution que j'avois priſe de vous écrire au plus vîte que je n'étois pas à Morges. Mais j'ai penſé que mon N°. 7 vous le diroit aſſez, & d'ailleurs qu'une nouvelle de cette eſpèce diſparoîtroit bientôt pour faire place à quelqu'autre auſſi raiſonnable.

Vous ſavez que j'ai peu de foi aux grands guériſſeurs. J'ai toujours eu une médiocre opinion du ſuccès de votre voyage de Beſfort, & vos dernières lettres ne l'ont que trop confirmée. Conſolez-vous, mon cher hôte ; vos oreilles reſteront à-peu-près ce qu'elles ſont ; mais, quoi que j'aie pu vous en dire dans ma colère, les oreilles de votre eſprit ſont aſſez ouvertes pour vous conſoler d'avoir le tympan matériel un peu obſtrué : ce n'eſt pas le défaut de votre judiciaire qui vous rend crédule, c'eſt l'excès de votre bonté ; vous eſtimez trop mes ennemis pour les croire capables d'inventer des menſonges, & de payer des pieds plats pour les divulguer : il eſt vrai que ſi vous n'êtes pas trompé, ce n'eſt pas leur faute. . . . .

Je tremble que milord Maréchal ne ſoit dans le même cas, mais d'une manière bien plus cruelle, puiſqu'il ne s'agit pas de moins, que de perdre l'amitié de celui de tous les

hommes à qui je dois le plus, & à qui je ſuis le plus attaché. Je ne ſais ce qu'ont pu manœuvrer auprès de lui le bon David & le fils du jongleur, qui eſt à Berlin : mais milord Maréchal ne m'écrit plus, & m'a même annoncé qu'il ceſſeroit de m'écrire, ſans m'en dire aucune autre raiſon, ſinon qu'il étoit vieux, qu'il écrivoit avec peine, qu'il avoit ceſſé d'écrire à ſes parens, &c. Vous jugez ſi mon cœur eſt la dupe de pareils prétextes. Madame la ducheſſe de Portland, avec qui j'ai fait connoiſſance l'été dernier, chez un voiſin, m'a porté en même-temps le plus ſenſible coup, en me marquant que les nouvelles publiques l'avoient dit à l'extrémité, & me demandant de ſes nouvelles. Dans ma frayeur, je me ſuis hâté d'écrire à M. Rougemont, pour ſavoir ce qu'il en étoit. Il m'a raſſuré ſur ſa vie, en me marquant qu'en effet il avoit été fort mal, mais qu'il étoit beaucoup mieux. Qui me raſſurera maintenant ſur ſon cœur? Depuis le 22 novembre, date de ſa dernière lettre, je lui ai écrit pluſieurs fois; & ſur quel ton! Point de réponſe. Pour comble, je ne ſais quelle contenance tenir vis-à-vis de madame de Portland, à qui je ne puis différer plus long-temps de répondre, & à qui je ne veux pas dire ma peine. Rendez-

moi, je vous en conjure, le ſervice eſſentiel d'écrire à milord Maréchal ; engagez-le à ne pas me juger ſans m'entendre, à me dire au moins de quoi je ſuis accuſé. Voilà le plus cruel des malheurs de ma vie, & qui terminera tous les autres.

J'oubliois de vous dire que M. le duc de Grafton, premier commiſſaire de la Tréſorerie, ayant appris la vexation exercée à la douane, au ſujet de mes livres, a fait ordonner au douanier de rembourſer cet argent à Becket, qui l'avoit payé pour moi, & que, dans le billet par lequel il m'en a fait donner avis, il a ajouté un compliment très-honnête de la part du roi. Tout cela eſt fort honorable, mais ne conſole pas mon cœur de la peine ſecrète que vous ſavez. Je vous embraſſe, mon cher hôte, de tout mon cœur.

LETTRE

A Milord Comte DE HARCOURT.

Wootton, le 5 Mars 1767.

JE ne ſuis pas ſurpris, Milord, de l'état où vous avez trouvé mes eſtampes, je m'attendois à pis ; mais il me paroît cependant

ſingulier qu'il ne s'en ſoit pas trouvé une ſeule de M. Watelet. Quoique, parmi beaucoup de gravures qu'il m'avoit données, il y en eût peu des ſiennes, il y en avoit pourtant. La préférence qu'on leur a donnée fait honneur à ſon burin. J'en avois un beaucoup plus grand nombre de M. l'abbé de Saint-Non. Si elles s'y trouvent, je ne voudrois pas non plus qu'elles fuſſent vendues; car quoique je n'aie pas l'honneur de le connoître perſonnellement, elles étoient un cadeau de ſa part. Si vous ne les aviez pas, Milord, & qu'elles puſſent vous plaire, vous m'obligeriez beaucoup de vouloir les agréer. Le papier que vous avez eu la bonté de m'envoyer, eſt de la main de milord Maréchal, & me rappelle qu'il y a dans mon recueil un portrait de lui, ſans nom, mais tête nue & très-reſſemblant, que pour rien au monde je ne voudrois perdre, & dont j'avois oublié de vous parler. C'eſt la ſeule eſtampe que je veuille me réſerver; & quand elle me laiſſeroit la fantaiſie d'avoir les portraits des hommes qui lui reſſemblent, ce goût ne ſeroit pas ruineux. Je ſens avec combien d'indiſcrétion j'abuſe de votre temps & de vos bontés; mais, quelque peine que vous donne la recherche de ce portrait, j'en aurois une infiniment plus grande à m'en

voir privé. Si vous parvenez à le retrouver, je vous ſupplie, Milord, de vouloir bien l'envoyer à M. Davenport, afin qu'il le joigne au premier envoi qu'il aura la bonté de me faire.

Comme, après tout, mon recueil étoit aſſez peu de choſe, que probablement il ne s'eſt pas accru dans les mains des douaniers & des libraires, & que les retranchemens que j'y fais ſont du reſte un objet de très-peu de valeur, j'ai à me reprocher de vous avoir embarraſſé de ces bagatelles; mais, pour vous dire la vérité, Milord, je ne cherchois qu'un prétexte pour me prévaloir de vos offres, & vous montrer ma confiance en vos bontés.

J'oubliois de vous parler de la découpure de M. Huber; c'eſt effectivement M. de Voltaire en habit de théâtre. Comme je ne ſuis pas tout-à-fait auſſi curieux d'avoir ſa figure, que celle de milord Maréchal, vous pouvez, Milord, à votre choix, garder, ou jeter, ou donner, ou brûler ce chiffon, pourvu qu'il ne me revienne pas; c'eſt tout ce que je déſire. Agréez, Milord, je vous ſupplie, les aſſurances de mon reſpect.

LETTRE
A M. DU PEYROU.

Wootton, le 22 Mars 1767.

APOSTILLE d'une lettre de M. L. Dutens, du 19, confirmée par une lettre de M. Davenport, de même dare, en conséquence d'un message reçu, la veille, de M. le général Conway.

« Je viens d'apprendre de M. Davenport » la nouvelle agréable que le roi vous avoit » accordé une pension de cent livres sterlings. » La manière dont le roi vous donne cette » marque de son estime, m'a fait autant de » plaisir que la chose même, & je vous fé» licite de tout mon cœur de ce que ce » bienfait vous est conféré du plein gré de » sa majesté & du secrétaire d'état, sans que » la moindre sollicitation y ait eu part. »

Le plus vrai plaisir que me fasse cette nouvelle, est celui que je sais qu'elle fera à mes amis; c'est pourquoi, mon cher hôte, je me presse de vous la communiquer. Faites-la, par la même raison, passer à mon ancien & respectable ami M. Roguin, & aussi, je vous en prie, à mon ami M. d'Ivernois. Je vous embrasse de tout mon cœur.

LETTRE

A M. D'IVERNOIS.

Wootton, le 6 Avril 1767.

J'AI reçu, mon bon ami, votre dernière lettre, & lû le mémoire que vous y avez joint. Ce mémoire eſt fait de main de maître, & fondé ſur d'excellens principes ; il m'inſpire une grande eſtime pour ſon auteur, quel qu'il ſoit. Mais n'étant plus capable d'attention ſérieuſe & de raiſonnemens ſuivis, je n'oſe prononcer ſur la balance des avantages reſpectifs, & ſur la ſolidité de l'ouvrage qui en réſultera. Ce que je crois voir bien clairement, c'eſt qu'il vous offre, dans votre poſition, l'accommodement le meilleur & le plus honorable que vous puiſſiez eſpérer. Je voudrois, tant ma paſſion de vous ſavoir pacifiés eſt vive, donner la moitié de mon ſang pour apprendre que cet accord a reçu ſa ſanction. Peut-être ne ſeroit-il pas à déſirer que j'en fuſſe l'arbitre, je craindrois que l'amour de la paix ne fût plus fort dans mon cœur que celui de la liberté. Mes bons amis, ſentez-vous bien quelle gloire ce ſeroit pour vous de part & d'autre, que ce ſaint & ſincère accord fût votre propre ouvrage,

ſans aucun concours étranger ! Au reſte n'attendez rien ni de l'Angleterre ni de perſonne, que de vous ſeuls ; vos reſſources ſont toutes dans votre prudence & dans votre courage ; elles ſont grandes, graces au ciel.

J'ai prié M. D..... de vous donner avis que le roi m'avoit gratifié d'une penſion. Si jamais nous nous revoyons, je vous en dirai davantage ; mais mon cœur qui deſire ardemment ce bonheur, ne me le promet plus. Je ſuis trop malheureux en toute choſe, pour eſpérer plus aucun vrai plaiſir en cette vie. Adieu, mon ami, adieu mes amis. Si votre liberté eſt expoſée, vous avez du moins l'avantage & la gloire de pouvoir la défendre & la réclamer ouvertement. Je connois des gens plus à plaindre que vous. Je vous embraſſe.

LETTRE

A M. LE MARQUIS DE MIRABEAU.

Wootton, le 8 Avril 1767.

JE différois, Monſieur, de vous répondre, dans l'eſpoir de m'entretenir avec vous plus à mon aiſe, quand je ſerois délivré de cer-

taines distractions assez graves; mais les découvertes que je fais journellement sur ma véritable situation les augmentent, & ne me laissent plus guères espérer de les finir; ainsi, quelque douce que me fût votre correspondance, il y faut renoncer au moins pour un temps, à moins d'une mise aussi inégale dans la quantité que dans la valeur. Pour éclaircir un problême singulier qui m'occupe dans ce prétendu pays de liberté, je vais tenter, & bien à contre-cœur, un voyage de Londres. Si, contre mon attente, je l'exécute sans obstacle & sans accident, je vous écrirai delà plus au long.

Vous admirez Richardson? M. le Marquis, combien vous l'admireriez davantage, si, comme moi, vous étiez à portée de comparer les tableaux de ce grand peintre à la nature, de voir combien ses situations, qui paroissent romanesques, sont naturelles, combien ses portraits, qui paroissent chargés, sont vrais. Si je m'en rapportois uniquement à mes observations, je croirois même qu'il n'y a de vrais que ceux-là; car les capitaines Tomlinson me pleuvent, & je n'ai pas apperçu jusqu'ici vestige d'aucun Belfort. Mais j'ai vu si peu de monde, & l'isle est si grande, que cela prouve seulement que je suis malheureux.

Adieu, Monſieur; je ne verrai jamais le château de Brie, &, ce qui m'afflige encore davantage, ſelon toute apparence, je ne ſerai jamais à portée d'en voir le ſeigneur; mais je l'honorerai & chérirai toute ma vie, je me ſouviendrai toujours que c'eſt au plus fort de mes miſères que ſon noble cœur m'a fait des avances d'amitié; & la mienne, qui n'a rien de mépriſable, lui eſt acquiſe juſqu'à mon dernier ſoupir.

LETTRE

A Milord Comte DE HARCOURT.

Wootton, le 11 Avril 1767.

Je ne puis, Milord, que vous réitérer mes très-humbles excuſes & remercîmens de toutes les peines que vous avez bien voulu prendre en ma faveur. Je vous ſuis très-obligé de m'avoir conſervé le portrait du roi. Je le reverrai ſouvent avec grand plaiſir, & je me livre envers ſa majeſté à toute la plénitude de ma reconnoiſſance; très-aſſuré qu'en faiſant le bien, elle n'a point d'autre vue que de bien faire. Puiſque vous ſavez au juſte à quoi monte le produit des eſtampes dont M. Ramſay avoit eu l'honnêteté de me

faire cadeau, vous pouvez y borner la distribution que vous voulez bien avoir la bonté de faire aux pauvres, & remettre le surplus à M. Davenport, qui veut bien se charger de me l'apporter. J'aspire, Milord, au moment d'aller vous rendre mes actions de grace & mes devoirs, en personne, & il ne tiendra pas à moi que ce ne soit avant votre départ de Londres. Recevez, en attendant, je vous supplie, Milord, mes très-humbles salutations & mon respect.

P. S. Je ne vous parle point de ma santé, parce qu'elle n'est pas meilleure, & que ce n'est pas la peine d'en parler pour n'avoir que les mêmes choses à dire. Celle de mademoiselle le Vasseur, à laquelle vous avez la bonté de vous intéresser, est très-mauvaise, & il n'est pas bien étonnant qu'elle empire de jour en jour.

LETTRE

A M. GRANVILLE.

Février 1767.

J'ÉTOIS, Monsieur, extrêmement inquiet de votre départ mercredi au soir, mais je me rassurai le jeudi matin, le jugeant abso-

lument impraticable ; j'étois bien éloigné de penſer même que vous le vouluſſiez eſſayer. De grace ne faites plus de pareils eſſais, juſqu'à ce que le temps ſoit bien remis & le chemin bien battu. Que la neige qui vous retient à Calwich ne laiſſe-t-elle une galerie juſqu'à Wootton, j'en ferois ſouvent la mienne ; mais dans l'état où eſt maintenant cette route, je vous conjure de ne la pas tenter, ou je vous proteſte que, le lendemain du jour où vous viendrez ici, vous me verrez chez vous quelque temps qu'il faſſe. Quelque plaiſir que j'aie à vous voir, je ne veux pas le prendre au riſque de votre ſanté.

Je ſuis très-ſenſible à votre bon ſouvenir ; je ne vous dis rien de vos envois ; ſeulement comme les liqueurs ne ſont point à mon uſage, & que je n'en bois jamais, vous permettrez que je vous renvoie les deux bouteilles, afin qu'elles ne ſoient pas perdues. J'enverrois chercher du mouton s'il n'y avoit tant de viande à mon garde-manger, que je ne ſais plus où la mettre. Bon jour, Monſieur, vous parlez toujours d'un pardon dont vous avez plus beſoin que d'envie, puiſque vous ne vous corrigez point. Comptez moins ſur mon indulgence, mais comptez toujours ſur mon plus ſincère attachement.

LETTRE

AU MÊME.

28 *Février* 1767.

QUE fait mon bon & aimable voisin ? Comment se porte-t-il ? J'ai appris avec grand plaisir son heureuse arrivée à Bath, malgré les temps affreux qui ont dû traverser son voyage : mais maintenant comment s'y trouve-t-il ? La santé, les eaux, les amusemens ; comment va tout cela ? Vous savez, Monsieur, que rien de ce qui vous touche ne peut m'être indifférent ; l'attachement que je vous ai voué s'est formé de liens qui sont votre ouvrage ; vous vous êtes acquis trop de droits sur moi pour ne m'en avoir pas un peu donné sur vous ; & il n'est pas juste que j'ignore ce qui m'intéresse si véritablement. Je devrois aussi vous parler de moi, parce qu'il faut vous rendre compte de votre bien ; mais je ne vous dirois toujours que les mêmes choses. Paisible, oisif, souffrant, prenant patience, pestant quelquefois contre le mauvais temps qui m'empêche d'aller autour des rochers furetant des mousses, & contre l'hiver qui retient Calwich désert si long-temps. Amusez-vous, Monsieur, je le

désire, mais pas assez pour reculer le temps de votre retour, car ce seroit vous amuser à mes dépens. Mademoiselle le Vasseur vous demande la permission de vous rendre ici ses devoirs, & nous vous supplions l'un & l'autre d'agréer nos très-humbles salutations.

LETTRE

AU MÊME.

De France, le premier Août 1767.

Si j'avois eu, Monsieur, l'honneur de vous écrire autant de fois que je l'ai résolu, vous auriez été accablé de mes lettres; mais les tracas d'une vie ambulante, & ceux d'une multitude de survenans ont absorbé tout mon temps, jusqu'à ce que je sois parvenu à obtenir un asile un peu plus tranquille. Quelque agréable qu'il soit, j'y sens souvent, Monsieur, la privation de votre voisinage & de votre société, & j'en remplis souvent la solitude, du souvenir de vos bontés pour moi. Peu s'en est fallu que je ne sois retourné jouir de tout cela chez mon ancien & aimable hôte; mais la manière dont vos papiers publics ont parlé de ma retraite, m'a déterminé à la faire entière, & à exécuter un projet

dont vous avez été le premier confident. Je vous disois alors qu'en quelque lieu que je fusse, je ne vous oublierois jamais; j'ajoute maintenant qu'à ce souvenir si bien dû se joindra, toute ma vie, le regret de l'entretenir de si loin.

Permettez du moins que ce regret soit tempéré par le plaisir de vous demander, & d'apprendre quelquefois de vos nouvelles, & à réitérer de temps en temps les assurances de ma reconnoissance & de mon respect.

LETTRE

A M. DU PEYROU.

Calais, le 22 Mai 1767.

J'ARRIVE ici transporté de joie d'avoir la communication rouverte & sûre avec mon cher hôte, & de n'avoir plus l'espace des mers entre nous. Je pars demain pour *Amiens*, où j'attendrai de vos nouvelles, sous le couvert de M. ***. Je ne vous en dirai pas davantage aujourd'hui; mais je n'ai pas voulu tarder à rompre, aussi-tôt qu'il m'étoit possible, le silence forcé que je garde avec vous depuis si long-temps.

LETTRE

LETTRE

A M. LE MARQUIS DE MIRABEAU.

Amiens, le 2 Juin 1767.

J'AI différé, Monſieur, de vous écrire juſqu'à ce que je puſſe vous marquer le jour de mon départ & le lieu de mon arrivée. Je compte partir demain, & arriver après-demain au ſoir à Saint-Denis, où je ſéjournerai le lendemain vendredi pour y attendre de vos nouvelles. Je logerai aux *Trois-Maillets*; comme on trouve des fiacres à Saint-Denis, ſans prendre la peine d'y venir vous-même, il ſuffit que vous ayez la bonté d'envoyer un domeſtique, qui nous conduiſe dans l'aſile hoſpitalier que vous voulez bien me deſtiner. Il m'a été impoſſible de reſter inconnu comme je l'avois déſiré, & je crains bien que mon nom ne me ſuive à la piſte. A tout événement, quelque nom que me donnent les autres, je prendrai celui de M. *Jaques*, & c'eſt ſous ce nom que vous pourrez me faire demander aux Trois-Maillets. Rien n'égale le plaiſir avec lequel je vais habiter votre maiſon, ſi ce n'eſt le tendre empreſſement que j'ai d'en embraſſer le vertueux maître.

LETTRE

A M. DU PEYROU.

le 5 Juin 1767.

JE n'ai pu, mon cher hôte, attendre, comme je l'avois compté, de vos nouvelles à Amiens. Les honneurs publics qu'on a voulu m'y rendre, & mon séjour en cette ville devenu trop bruyant, par les empressemens des citoyens & des militaires, m'a forcé de m'en éloigner au bout de huit jours. Je suis maintenant chez le digne ami des hommes, où, après une si longue interruption, j'attends enfin quelque mot de vous. Mon intention est de ne rien épargner pour avoir avec vous une entrevue, dont mon cœur a le plus grand besoin, &, si vous pouvez venir jusqu'à Dijon, je partirai pour m'y rendre à la réception de votre réponse, pleurant d'attendrissement & de joie, au seul espoir de vous embrasser. Je ne vous en dirai pas ici davantage. Ecrivez-moi *sous le couvert de M. le marquis de Mirabeau, à Paris.* Votre lettre me parviendra. Je vous embrasse de tout mon cœur.

LETTRE

A M. LE MARQUIS DE MIRABEAU.

A Fleury, (*) *ce vendredi à midi*, 5 *Juin* 1767.

Il faut, Monſieur, jouir de vos bontés & de vos ſoins, & ne vous remercier plus de rien. L'air, la maiſon, le jardin, le parc, tout eſt admirable, & je me ſuis dépêché de m'emparer de tout par la poſſeſſion, c'eſt-à-dire, par la jouiſſance. J'ai parcouru tous les environs, & au retour, j'ai trouvé M. Garçon, qui m'a tiré de peine ſur votre retour d'hier, & m'a donné l'eſpoir de vous voir demain. Je ne veux point me laiſſer donner d'inquiétudes. Mais quelque agréable & douce que me ſoit l'habitation de votre maiſon, mon intention eſt toujours de les prévenir. Mille très-humbles ſalutations & reſpects de mademoiſelle le Vaſſeur.

(*) Maiſon de campagne de M. le marquis de Mirabeau.

LETTRE

AU MÊME.

le mardi 9 Juin 1767.

VOTRE préſence, Monſieur, votre noble hoſpitalité, vos bontés de toute eſpèce, ont mis le comble aux ſentimens que m'avoient inſpirés vos écrits & vos lettres. Je vous ſuis attaché par tous les liens qui peuvent rendre un homme reſpectable & cher à un autre; mais je ſuis venu d'Angleterre avec une réſolution qu'il ne m'eſt pas même permis de changer, puiſque je ne ſaurois devenir votre hôte à demeure, ſans contracter des obligations qu'il n'eſt pas en mon pouvoir, ni même en ma volonté, de remplir; & pour répondre, une fois pour toutes, à un mot que vous m'avez dit en paſſant, je vous répète & vous déclare que jamais je ne reprendrai la plume pour le public, ſur quelque ſujet que ce puiſſe être, que je ne ferai ni ne laiſſerai rien imprimer de moi avant ma mort, même de ce qui reſte encore en manuſcrit, que je ne puis ni ne veux rien lire déſormais de ce qui pourroit réveiller mes idées éteintes, pas même vos propres écrits; que, dès-à-préſent, je ſuis mort à

toute littérature, ſur quelque ſujet que ce puiſſe être, & que jamais rien ne me fera changer de réſolution ſur ce point. Je ſuis aſſurément pénétré pour vous de reconnoiſſance, mais non pas juſqu'à vouloir, ni pouvoir me tirer de mon anéantiſſement mental. N'attendez rien de moi, à moins que, pour mes péchés, je ne devienne empereur ou roi ; encore ce que je ferai dans ce cas ſera-t-il moins pour vous que pour mes peuples, puiſqu'en pareil cas, quand je ne vous devrois rien, je ne le ferois pas moins.

En outre, quoi que vous puiſſiez faire ; au Bignon, je ſerois chez vous, & je ne puis être à mon aiſe que chez moi ; je ſerois dans le reſſort du parlement de Paris, qui, par raiſon de convenance, peut, au moment qu'on y penſera le moins, faire une excurſion nouvelle *in anima vili ;* je ne veux pas le laiſſer expoſé à la tentation.

J'irois pourtant voir votre terre avec grand plaiſir, ſi cela ne faiſoit pas un détour inutile, & ſi je ne craignois un peu, quand j'y ſerois, d'avoir la tentation d'y reſter. Là-deſſus, toutefois, votre volonté ſoit faite ; je ne réſiſterai jamais au bien que vous voudrez me faire, quand je le ſentirai conforme à mon bien réel ou de fantaiſie ; car pour moi

c'eſt tout un. Ce que je crains n'eſt pas de vous être obligé, mais de vous être inutile.

Je ſuis très-ſurpris & très-en peine de ne recevoir aucune nouvelle d'Angleterre, & ſur-tout de Suiſſe, dont j'en attends avec inquiétude. Ce retard me met dans le cas de faire à vous & à moi le plaiſir de reſter ici juſqu'à ce que j'en aie reçu, & par conſéquent celui de vous y embraſſer quelquefois encore, ſachant que les œuvres de miſéricorde plaiſent à votre cœur. Je remets donc à ces doux momens ce qu'il me reſte à vous dire, & ſur-tout à vous remercier du bien que vous m'avez procuré dimanche au ſoir, & que, par la manière dont je l'ai ſenti, je mérite d'avoir encore. *Vale, & me ama.*

LETTRE

AU MÊME.

le vendredi 19 *Juin* 1767.

JE lirai votre livre, puiſque vous le voulez : enſuite j'aurai à vous remercier de l'avoir lu; mais il ne réſultera rien de plus de cette lecture, que la confirmation des ſentimens que vous m'avez inſpirés, & de mon admiration pour votre grand & profond génie,

ce que je me permets de vous dire en paſſant, & ſeulement une fois. Je ne vous réponds pas même de vous ſuivre toujours, parce qu'il m'a toujours été pénible de penſer, fatigant de ſuivre les penſées des autres, & qu'à préſent je ne le puis plus du tout. Je ne vous remercie point, mais je ſors de votre maiſon, fier d'y avoir été admis, & plus déſireux que jamais de conſerver les bontés & l'amitié du maître. Du reſte, quelque mal que vous penſiez de la ſenſibilité priſe pour toute nourriture, c'eſt l'unique qui m'eſt reſtée, je ne vis plus que par le cœur. Je veux vous aimer autant que je vous reſpecte. C'eſt beaucoup, mais voilà tout, n'attendez jamais de moi rien de plus. J'emporterai, ſi je puis, votre livre de plantes; s'il m'embarraſſe trop, je le laiſſerai, dans l'eſpoir de revenir quelque jour le lire plus à mon aiſe. Adieu, mon cher & reſpectable hôte, je pars plein de vous, & content de moi, puiſque j'emporte votre eſtime & votre amitié.

LETTRE

AU MÊME.

Tric-le-Château, le 24 Juin 1767.

J'ESPÉROIS, Monſieur, vous rendre compte un peu en détail de ce qui regarde mon arrivée & mon habitation : mais une douleur fort vive, qui me tient depuis hier à la jointure du poignet, me donne, à tenir la plume, une difficulté qui me force d'abréger. Le château eſt vieux, le pays eſt agréable, & j'y ſuis dans un hoſpice qui ne me laiſſeroit rien à regretter, ſi je ne ſortois pas de Fleury. J'ai apporté votre livre de plantes, dont j'aurai grand ſoin; j'ai apporté votre philoſophie rurale, que j'ai eſſayé de lire & de ſuivre, ſans pouvoir en venir à bout; j'y reviendrai toutefois. Je réponds de la bonne volonté, mais non pas du ſuccès. J'ai auſſi apporté la clef du parc; j'étois en train d'emporter toute la maiſon. Je vous renverrai cette clef par la première occaſion. Je vous prie de me garder le ſecret ſur mon aſyle. M. le Prince de Conti le déſire ainſi, & je m'y ſuis engagé. Le nom de *Jaques* ne lui ayant pas plu, j'y ai ſubſtitué celui que je ſigne ici, & ſous

lequel j'eſpère, Monſieur, recevoir de vos nouvelles à l'adreſſe ſuivante. Agréez, Monſieur, mes ſalutations très-humbles. Je vous révère & vous embraſſe de tout mon cœur.

RENOU.

LETTRE

AU MÊME.

Trie, le 12 *Août* 1767.

JE ſuis affligé, Monſieur, que vous me mettiez dans le cas d'avoir un refus à vous faire, mais ce que vous me demandez eſt contraire à ma plus inébranlable réſolution, même à mes engagemens, & vous pouvez être aſſuré que de ma vie une ligne de moi ne ſera imprimée de mon aveu. Pour ôter même, une fois pour toutes, les ſujets de tentation, je vous déclare que, dès ce moment, je renonce pour jamais à toute autre lecture que des livres de plantes, & même à celle des articles de vos lettres qui pourroient réveiller en moi des idées que je veux & dois étouffer. Après cette déclaration, Monſieur, ſi vous revenez à la charge, ne vous offenſez pas que ce ſoit inutilement.

Vous voulez que je vous rende compte de la manière dont je ſuis ici. Non, mon reſpectable ami, je ne déchirerai pas votre noble cœur par un ſemblable récit. Les traitemens que j'éprouve en ce pays, de la part de tous les habitans ſans exception, & dès l'inſtant de mon arrivée, ſont trop contraires à l'eſprit de la nation, & aux intentions du grand prince qui m'a donné cet hoſpice, pour que je ne les puiſſe imputer qu'à un eſprit de vertige, dont je ne veux pas même rechercher la cauſe. Puiſſent-ils reſter ignorés de toute la terre, & puiſſé-je parvenir moi-même à les regarder comme non avenus!

Je fais des vœux pour l'heureux voyage de ma bonne & belle compatriote, que je crois déja partie. Je ſuis bien fier que madame la Comteſſe ait daigné ſe rappeller un homme qui n'a eu qu'un moment l'honneur de paroître à ſes yeux, & dont les abords ne ſont pas brillans. Elle auroit trop à faire s'il falloit qu'elle gardât un peu des ſouvenirs qu'elle laiſſe à quiconque a eu le bonheur de la voir. Recevez mes plus tendres embraſſemens.

LETTRE
AU MÊME.

le 22 Août 1767.

JE vous dois bien des remercîmens, Monſieur, pour votre dernière lettre, & je vous les fais de tout mon cœur. Elle m'a tiré d'une grande peine ; car vous étant auſſi ſincérement attaché que je le ſuis, je ne pouvois reſter un moment tranquille, dans la crainte de vous avoir déplu. Grace à vos bontés, me voilà tranquilliſé ſur ce point ; vous me trouvez grognon ; paſſe pour cela : je réponds du moins que vous ne me trouverez jamais ingrat : mais n'exigez rien de ma déférence & de mon amitié contre la clauſe que j'ai le plus expreſſément ſtipulée, car je vous confirme pour la dernière fois que ce ſeroit inutilement.

J'ai tort de n'avoir rien mis pour monſieur l'Abbé ; mais ce tort n'eſt qu'extérieur & apparent, je vous jure. Il me ſemble que les hommes de ſon ordre doivent deviner l'impreſſion qu'ils font ſans qu'on la leur témoigne. La raiſon même qui m'empêchoit de répondre à ſa politeſſe, eſt obligeante pour lui, puiſque c'étoit la crainte d'être

entraîné dans des diſcuſſions que je me ſuis interdites, & où j'avois peur de n'être pas le plus fort. Je vous dirai tout franchement que j'ai parcouru chez vous quelques pages de ſon ouvrage, que vous aviez négligemment laiſſé ſur le bureau de M. Garçon, & que, ſentant que je mordois un peu à l'hameçon, je me ſuis dépêché de fermer le livre avant que j'y fuſſe tout-à-fait pris. Or prêchez & patrocinez tout à votre aiſe. Je vous promets que je ne rouvrirai de mes jours, ni celui-là, ni les vôtres, ni aucun autre de pareil acabit : hors l'Aſtrée, je ne veux plus que des livres qui m'ennuient, ou qui ne parlent que de mon ſoin.

Je crains bien que vous n'ayez deviné trop juſte ſur la ſource de ce qui ſe paſſe ici, & dont vous ne ſauriez même avoir l'idée : mais tout cela n'étant point dans l'ordre naturel des choſes, ne fournit point de conſéquence contre le ſéjour de la campagne, & ne m'en rebute aſſurément pas. Ce qu'il faut fuir n'eſt pas la campagne, mais les maiſons des grands & des princes, qui ne ſont point les maîtres chez eux, & ne ſavent rien de ce qui s'y fait. Mon malheur eſt premiérement d'habiter dans un château & non pas ſous un toît de chaume ; chez autrui & non pas chez moi, & ſur-tout

d'avoir un hôte ſi élevé, qu'entre lui & moi il faut néceſſairement des intermédiaires. Je ſens bien qu'il faut me détacher de l'eſpoir d'un ſort tranquille, & d'une vie ruſtique : mais je ne puis m'empêcher de ſoupirer en y ſongeant. Aimez-moi, & plaignez-moi. Ah ! pourquoi faut-il que j'aie fait des livres, j'étois ſi peu fait pour ce triſte métier ! J'ai le cœur ſerré ; je finis, & vous embraſſe.

LETTRE

A M. DU PEYROU.

27 Septembre 1767.

Vous pouvez, mon cher hôte, juger du plaiſir que m'a fait votre dernière lettre, par l'inquiétude que vous avez trouvée dans ma précédente, & que vous blâmez avec raiſon. Mais conſidérez qu'après tant de longues agitations, ſi propres à troubler ma tête, au lieu du repos dont j'avois beſoin pour la raffermir, je me trouve ici ſubmergé dans des mers d'indignités & d'iniquités, au moment même où tout paroiſſoit concourir à rendre ma retraite honorable & paiſible. Cher ami, ſi, avec un cœur malheureuſement trop ſenſible, & ſi cruellement & ſi continuellement navré, il reſte dans

ma tête encore quelques fibres ſaines, il faut que naturellement le tout ne fût pas trop mal conformé. Le ſeul remède efficace encore, & dont j'oſe eſpérer tout, eſt l'emplâtre du cœur d'un ami preſſé ſur le mien. Venez donc, je n'ai que vous ſeul, vous le ſavez ; c'eſt bien aſſez ; je n'en regrette qu'un ; je n'en veux plus d'autre. Vous ſerez déſormais tout le genre humain pour moi. Venez verſer ſur mes bleſſures enflammées le beaume de l'amitié & de la raiſon. L'attente de cet élixir ſalutaire en anticipe déja l'effet.

Ce que vous me marquez de Neuchâtel n'eſt pas un ſpécifique bon pour mon état ; je crois que vous le ſentez ſuffiſamment. Et malheureuſement mes devoirs ſont toujours ſi cruels, ma poſition eſt toujours ſi dure, que j'oſe à peine livrer mon cœur à ſes vœux ſecrets, entre le prince qui m'a donné aſyle, & les peuples qui m'ont perſécuté.

M. le prince de Conti n'eſt point encore venu ; j'ignore quand il viendra, on l'attendoit hier : je ne ſais ce qu'il fera ; mais je lis dans la contenance des complotteurs, qu'ils craignent peu ſon arrivée, que leur partie eſt bien liée, & qu'ils ſont sûrs, malgré leur maître, de parvenir à me chaſſer

d'ici. Nous verrons ce qu'il en ſera. Je crois que c'eſt le cas de faire *pouf.* Ils ne s'y attendent pas.

Le parti que vous prenez de ne ſortir du lit que parfaitement rétabli, eſt très-ſage; mais il ne faut pas ſauter trop bruſquement de vos rideaux dans la rue, cela ſeroit dangereux. Faites mettre des nates dans votre chambre au défaut de tapis de pied. Donnez-vous tout le temps de vous bien rétablir, avant de ſonger à venir; & en attendant arrangez tellement vos affaires, que vous n'ayez à partir d'ici que quand vous vous y ennuyerez. Faites enſorte de vous laiſſer maître de tout votre temps; je ne puis trop vous recommander cette précaution. J'aime mieux vous avoir plus tard, & vous garder plus long-temps. Enfin je vous conjure derechef, avec inſtance, de pourvoir ſi bien d'avance à toute choſe, que rien ne puiſſe vous faire partir d'ici que votre volonté.

Nous avons ici des échecs; ainſi n'en apportez pas. Mais ſi vous voulez apporter quelques volans, vous ferez bien, car les miens ſont gâtés, ou ne valent rien. Je ſuis bien aiſe que vous vous renforciez aſſez aux échecs, pour me donner du plaiſir à vous battre. Voilà tout ce que vous pouvez eſpérer. Car à moins que vous ne receviez

avantage, mon pauvre ami, vous ſerez battu, & toujours battu. Je me ſouviens qu'ayant l'honneur de jouer, il y a ſix ou ſept ans, avec M. le prince de Conti, je lui gagnai trois parties de ſuite, tandis que tout ſon cortège me faiſoit des grimaces de poſſédés. En quittant le jeu, je lui dis gravement : Monſeigneur, je reſpecte trop votre alteſſe pour ne pas toujours gagner. Mon ami, vous ſerez battu, & bien battu. Je ne ſerois pas même fâché que cela vous dégoûtât des échecs, car je n'aime pas que vous preniez du goût pour des amuſemens ſi fatigans & ſi ſédentaires.

A propos de cela, parlons de votre régime. Il eſt bon pour un convaleſcent, mais très-mauvais à prendre à votre âge, pour quelqu'un qui doit agir & marcher beaucoup. Ce régime vous affoiblira, & vous ôtera le goût de l'exercice. Ne vous jettez point comme cela, je vous conjure, dans les extrêmes ſyſtématiques; ce n'eſt pas ainſi que la nature ſe mène : croyez-moi, prenez-moi pour le médecin de votre corps, comme je vous prends pour le médecin de mon ame : nous nous en trouverons bien tous deux. Je vous préviens même qu'il me ſeroit impoſſible de vous tenir ici aux légumes, attendu qu'il y a ici un grand potager, d'où

je

je ne ſaurois avoir un poil d'herbe, parce que ſon alteſſe a ordonné à ſon jardinier de me fournir de tout. Voilà, mon ami, comment les princes, ſi puiſſans & ſi craints où ils ne ſont pas, ſont obéis & craints dans leur maiſon. Vous aurez ici d'excellent bœuf, d'excellent potage, d'excellent gibier. Vous mangerez peu ; je me charge de votre régime, & je vous promets qu'en partant d'ici vous ſerez gras comme un moine, & ſain comme une bête ; car ce n'eſt pas votre eſtomac, mais votre cervelle, que je veux mettre au régime frugivore. Je vous ferai brouter avec moi de mon foin. Ainſi ſoit-il. Bon jour.

Mille choſes de ma part à M. Deluze. Hélas, avec qui nous nous ſommes vus ! Dans quel moment nous nous ſommes quittés ! Ne nous reverrons-nous point ?

LETTRE

AU MÊME.

9 Octobre 1767.

JE vous écris un mot à la hâte, pour vous dire que le patron de la caſe eſt venu ici mardi ſeul, & n'a point chaſſé ; de ſorte que j'ai profité de tous les momens que ce

grand prince, &, pour plus dire, que ce digne homme a paſſés ici. Il me les a donnés tous; vous connoiſſez mon cœur, jugez comment j'ai ſenti cette grace. Hélas, que ne peut-il voir le mal & en couper la ſource! Mais il ne me reſte qu'à me réſigner; & c'eſt ce que je fais auſſi pleinement qu'il ſe peut.

Cher hôte, venez, nous aurons des légumes, non pas de ſon jardin; car il n'en eſt pas le maître. Mais un bon homme qu'on trompoit, s'eſt détaché de la ligue; & je compte m'arranger avec lui pour mes fournitures, que je n'ai pu faire juſqu'ici, ni ſans payer, ni en payant. Mardi, ſoupant avec ſon alteſſe, je mangeai du fruit, pour la ſeule fois, depuis deux mois; je le lui dis tout bonnement. Le lendemain il m'envoya le baſſin qu'on lui avoit ſervi la veille, & qui me fit grand plaiſir: car il faut vous dire que je ſuis ici environné de jardins & d'arbres, comme Tantale au milieu des eaux. Mon état, à tous égards, ne peut ſe repréſenter. Mais venez; il changera, du moins tandis que vous ſerez avec moi.

Votre précaution d'aller par degrés eſt excellente. Continuez de même, & ne vous preſſez point. Mais je vous conjure de ſi bien faire, que vous vous preſſiez encore

moins de partir d'ici, quand vous y ſerez. Vous faites très-bien de porter à vos pieds, vos nattes & vos tapis de pied. La façon dont vous me propoſez cette terrible énigme m'a fait mourir de rire. Je ſuis l'Œdipe qui fera l'effort de la deviner : c'eſt que vous avez des pantouffles de laine, garnies de paille. Si vos attaques d'échecs ſont de la force de vos énigmes, je n'ai qu'à me bien tenir. Bon jour.

Les oreilles ont dû vous tinter pendant que ſon alteſſe étoit ici. Bon jour derechef; je ne croyois écrire qu'un mot, & je ne ſaurois finir.

LETTRE

AU MÊME.

Samedi Octobre 1767.

J'AI, mon cher hôte, votre lettre du 13, & j'y vois avec la plus grande joie, que vos forces revenues graduellement, & par-là plus ſolidement, vous mettent en état de faire, à Paris, le grand garçon; mais je voudrois bien que vous n'y fiſſiez pas trop l'homme, & que vous vinſſiez ici affermir votre virilité, de peur d'être tenté de l'exercer où vous êtes. Vous me paroiſſez

en train d'abuſer un peu de la permiſſion que je vous ai donnée, d'y prolonger votre ſéjour. Ecoutez, j'ai bien meſuré cette permiſſion ſur les beſoins de votre ſanté, mais non pas ſur ceux de vos plaiſirs, & je ne me ſens pas aſſez déſintéreſſé ſur ce point, pour conſentir que vous vous amuſiez à mes dépens. Ne venez pas, après vous être ſolacié à Paris tout à votre aiſe, me dire ici que vous êtes preſſé de partir, que vos affaires vous talonnent, &c. Je vous avertis qu'un tel langage ne prendroit pas du tout, que ſur ce point je n'entendrois pas raillerie, & que j'ai tout au moins le droit d'exiger que vous ne ſoyez pas plus preſſé de partir d'ici, que vous ne l'avez été d'y venir. Penſez à cela très-ſérieuſement, je vous prie, & faites ſur-tout les choſes d'aſſez bonne grace, pour mériter que je vous pardonne les huit jours dont vous avez eu le front de me parler. Au premier moment où vous vous déplairez ici, partez-en, rien n'eſt plus juſte; mais arrangez-vous de telle ſorte, qu'il n'y ait que l'ennui qui vous en puiſſe chaſſer. J'ai dit.

Je ne ſuis pas abſolument fâché des petits tracas qu'a pu vous donner la recherche des livres de botanique. Promenades, diverſions, diſtractions, ſont choſes bonnes pour la con-

valeſcence ; mais il ne faut pas vous inquiéter du peu de ſuccès de vos recherches ; j'en étois déja presque sûr d'avance, & c'étoit en prévoyant qu'on trouveroit peu de livres de botanique à Paris, que j'en notois un grand nombre pour mettre au haſard la rencontre de quelqu'un. Il eſt étonnant à quel point de craſſe ignorance & de barbarie on reſte en France, ſur cette belle & raviſſante étude, que l'illuſtre Linnæus a miſe à la mode dans tout le reſte de l'Europe ; tandis qu'en Allemagne & en Angleterre, les princes & les grands font leurs délices de l'étude des plantes, on la regarde encore ici comme une étude d'apothicaire ; & vous ne ſauriez croire quel profond mépris on a conçu pour moi, dans ce pays, en me voyant herboriſer. Ce ſuperbe tapis, dont la terre eſt couverte, ne montre à leurs yeux que lavemens & qu'emplâtres, & ils croient que je paſſe ma vie à faire des purgations. Quelle ſurpriſe pour eux, s'ils avoient vu madame la ducheſſe de Portland, dont j'ai l'honneur d'être l'herboriſte, grimper ſur des rochers, où j'avois peine à la ſuivre, pour aller chercher le *Chamædrys fruſteſcens* & la *ſaxifraga Alpina !* Or, pour revenir, il n'y a donc rien de ſurprenant que vous ne trouviez pas à Paris

des livres de plantes, & je prendrai le parti de faire venir d'ailleurs ceux dont j'aurai beſoin.

Si M. de Luze n'eſt pas encore parti, comme je l'eſpère, je vous prie de lui dire mille bonnes choſes pour moi, & de l'en charger d'autant pour madame de Luze. J'oſe à peine vous parler de la bonne maman, ſentant bien qu'en cette occaſion ſes vœux ſont très-oppoſés aux miens ; mais en vérité, c'eſt preſque la ſeule où je ne lui fiſſe pas, & même avec plaiſir, le ſacrifice de ma propre ſatisfaction.

Voilà l'heure de la poſte qui preſſe ; le domeſtique attend & m'importune. Il faut finir, en vous embraſſant.

LETTRE

A M. LE MARQUIS DE MIRABEAU.

Ce 12 *Décembre* 1767.

JE conſens de tout mon cœur, mon illuſtre ami, que vous faſſiez imprimer, avec les précautions dont vous parlez, la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire, & je vous remercie de l'honnêteté avec laquelle vous voulez bien me demander mon conſentement pour cela.

Vous voilà donc embarqué tout de bon dans les guerres littéraires. Que j'en ſuis affligé, & que je vous plains ! Sans prendre la liberté de vous dire là-deſſus rien de mon chef, j'oſerai vous tranſcrire ici deux vers du Taſſe, que je me rappelle, & auxquels je n'ajouterai rien.

Giunta è tua gloria al ſommo, e per innanzi
Fugir le dubbie guerre a te conviene.

Je vous honore & vous embraſſe, Monſieur, de tout mon cœur.

LETTRE

A M. DU PEYROU.

6 Janvier 1768.

J'ÉTOIS, mon cher hôte, dans un tel ſouci ſur votre voyage, que, tant pour retirer le paquet ci-joint, que je ſavois être au bureau, que dans l'attente de votre lettre, la poſte étant arrivée hier plus tard qu'à l'ordinaire, j'envoyai trois fois de ſuite à Giſors. Enfin je la reçois, cette lettre ſi impatiemment attendue, & après l'avoir déchirée pour l'ouvrir plus vîte, au lieu du détail que j'y cherchois, j'y vois pour début celui du départ de mes lettres. Mon Dieu, qu'en

le liſant, vous me paroiſſiez haïſſable ! Ma foi, ſi c'eſt-là de la politeſſe, je la donne au diable de bien bon cœur.

Enfin vous voilà heureuſement arrivé, malgré ce premier accident dont l'hiſtoire m'eût fait trembler, ſi votre lettre n'eût été datée de Paris. Convenez qu'en ce moment-là vous dûtes ſentir qu'il n'eſt pas inutile â un convaleſcent d'avoir avec ſoi un ami en route, & qu'au fond du cœur vous m'avez ſu gré de ma tricherie. Voilà les ſeules que je ſais faire; mais je ne m'en corrigerai pas.

Je ſuis très-charmé que vous ſoyez content de vos petits repas tête-à-tête, & je déſire extrêmement que vous preniez l'habitude de dîner en ville le moins qu'il ſe pourra ; d'autant plus que le froid terrible qu'il fait, & dont l'influence m'eſt bien cruelle, la neige abondante par laquelle il ſe terminera probablement, doivent vous empêcher de ſonger à votre départ juſqu'à ce que le tems s'adouciſſe, & que les chemins deviennent praticables; quoique je vous avoue bien que votre long ſéjour à Paris ne me laiſſeroit pas ſans inquiétude, ſi vous n'aviez avec vous un bon ſurveillant qui, j'eſpère, ne s'embarraſſera pas plus que moi de vous déplaire pour vous conſerver. Je me tranquilliſe donc, & je tranquilliſe de mon mieux

ma pauvre ſœur, non moins inquiète que moi, eſpérant que dans ce temps rigoureux, vous veillerez attentivement l'un ſur l'autre, enſorte que vous vous rendiez tous deux à vos pénates ſains & ſaufs. Ainſi ſoit-il. Cette bonne fille eſt tranſportée de joie de votre heureuſe arrivée ; & je vois avec grand plaiſir qu'elle cède à cette pente ſi naturelle & ſi honorable au cœur humain, de s'attacher aux gens avec plus de tendreſſe, par les ſoins qu'on leur a rendus. Quant à ce que vous ajoutez qu'elle s'eſt fait gronder plus d'une fois par ſon frère, à cauſe des ſoins, des attentions & des complaiſances qu'elle avoit pour vous, cela me paroît ſi plaiſant que, n'étant pas auſſi gaillard que vous, je n'y trouve rien à répondre.

Vous avez raiſon de croire que les détails de vos déjeûners & dîners me font grand plaiſir; ajoutez même, & grand bien ; car ils me rendent l'appétit que le froid exceſſif m'ôte.

Voici, mon cher hôte, une réponſe de madame l'abbeſſe de Grimm. Cette réponſe étoit accompagnée d'un petit billet très-obligeant pour moi & pour ma ſœur, de jolies breloques de religieuſes. Cette dame eſt jeune, bonne, très-aimable, & je crois que vous auriez aſſez aimé à lui rendre des dou-

ceurs qui fussent autant de son goût, que les siennes l'étoient du vôtre. Je ne manquerai pas de lui faire quelquefois votre cour, si-tôt que la saison le permettra.

LETTRE

A Milord Comte DE HARCOURT.

13 *Janvier* 1768.

JE me reprocherois, Milord, d'avoir tardé si long-temps à vous écrire & à vous remercier, si je ne me rendois le témoignage que la volonté y étoit toute entière, & que ce que je veux faire est toujours ce que je fais le moins. J'ai entr'autre été, depuis trois mois, garde-malade, & je n'ai pas quitté le chevet d'un ami, qui, grace au ciel, est enfin parfaitement rétabli. Je vous offre, Milord, les prémices de mes loisirs, & c'est avec autant d'empressement que de reconnoissance, que touché de toutes les bontés dont vous m'avez honoré, je vous en demande la continuation. Il ne tiendra pas à moi, qu'en les cultivant avec le plus grand soin, je ne vous témoigne en toute occasion combien elles me sont précieuses.

J'ai reçu depuis long-temps l'argent du billet que vous prîtes la peine de m'envoyer

pour le produit des eſtampes, & c'eſt encore un de mes torts les moins excuſables de ne vous en avoir pas tout de ſuite accuſé la réception ; mais je me repoſois un peu en cela ſur votre banquier, qui n'aura pas manqué de vous en donner avis. Vous me demandez, Milord, ce qu'il falloit faire des eſtampes de M. Watelet. Nous étions convenus que, puiſque vous ne les aviez pas, & qu'elles vous étoient agréables, vous les ajouteriez à vos porte-feuilles, d'autant plus qu'elles ne pouvoient paſſer décemment & convenablement que dans les mains d'un ami de l'auteur. Ainſi j'eſpère qu'à ce titre vous ne dédaignerez pas de les accepter. A l'égard de l'eſtampe du roi, je déſire extrêmement qu'elle me parvienne ; & ſi vous permettez que j'abuſe encore de vos bontés, j'oſe vous ſupplier de la faire envelopper, avec ſoin, dans un rouleau. Je déſire extrêmement recevoir bientôt cette belle eſtampe, que j'aurai ſoin de faire encadrer convenablement, pour avoir les traits de mon auguſte bienfaiteur, inceſſamment gravés ſous mes yeux, comme ſes bontés le ſont dans mon cœur.

Daignez, Milord, continuer à m'honorer des vôtres, & quelquefois des marques de votre ſouvenir. Je tâcherai, de mon côté,

de ne me pas laiſſer oublier de vous, en vous renouvellant, autant que cela ne vous importunera pas, les aſſurances de mon plus entier dévouement & de mon plus vrai reſpect.

LETTRE

A M. LE MARQUIS DE MIRABEAU.

13 *Janvier* 1768.

J'AI, mon illuſtre ami, pour vous écrire, laiſſé paſſer le temps des ſots complimens dictés non par le cœur, mais par le jour & par l'heure, & qui partent à leur moment, comme la détente d'une horloge. Mes ſentimens pour vous ſont trop vrais pour avoir beſoin d'être dits, & vous les méritez trop bien pour manquer de les connoître. Je vous plains du fond de mon cœur des tracas où vous êtes; car quoi que vous en diſiez, je vous vois embarqué, ſinon dans des querelles littéraires, au moins dans des querelles économiques & politiques; ce qui ſeroit peut-être encore pis, s'il étoit poſſible. Je ſuis prêt à tomber en défaillance au ſeul ſouvenir de tout cela. Permettez que je n'en parle plus; que je n'y penſe plus,

que par le tendre intérêt que je prends à votre repos, à votre gloire. Je puis bien tenir les mains élevées pendant le combat, mais non pas me résoudre à le regarder.

Parlons de chansons, cela vaudra mieux. Seroit-il possible que vous songeassiez tout de bon à faire un opéra ? Oh ! que vous seriez aimable, & que j'aimerois bien mieux vous voir chanter à l'opéra, que crier dans le désert ! Non qu'on ne vous écoute & qu'on ne vous lise, mais on ne vous suit ni ne veut vous entendre. Ma foi, Monsieur, faisons comme les nourrices qui, quand les enfans grondent, leur chantent & les font danser. Votre seule proposition m'a déja mis, moi, vieux radoteur, parmi ces enfans-là ; & il s'en faut peu que ma muse chenue ne soit prête à se ranimer aux accens de la vôtre, ou même à la seule annonce de ces accens. Je ne vous en dirai pas aujourd'hui davantage, car votre proposition m'a tout l'air de n'être qu'une vaine amorce, pour voir si le vieux fou mordroit encore à l'hameçon. A présent que vous en avez à-peu-près le plaisir, dites-moi tout rondement ce qui en est, & je vous dirai franchement, moi, ce que j'en pense & ce que je crois y pouvoir faire. Après cela, si le cœur vous en dit, nous en pourrons causer avec

mon aimable payſe, qui nous donnera ſur tout cela de très-bons conſeils. Adieu, mon illuſtre ami ; je vous embraſſe avec reſpect, mais de tout mon cœur.

LETTRE

A M. GRANVILLE.

Trie, le 25 *Janvier* 1768.

JE n'aurois pas tardé ſi long-temps, Monſieur, à vous remercier du plaiſir que m'a fait la lettre dont vous m'avez honoré le 6 novembre, ſans beaucoup de tracas qui, venus à la traverſe, m'ont empêché de diſpoſer de mon temps comme j'aurois voulu. Les témoignages de votre ſouvenir & de votre amitié me feront toujours auſſi chers que vos honnêtetés & vos bontés m'ont été ſenſibles pendant tout le temps que j'ai eu le bonheur d'être votre voiſin. Ce qui ajoute à mon déplaiſir de vous écrire ſi tard, eſt la crainte que cette lettre vous trouvant déja parti de Calwich, ne faſſe un bien long circuit pour vous aller chercher à Bath. Je déſire fort, Monſieur, que vous ayez cette fois entrepris ce voyage annuel, plus par habitude que par néceſſité, & que toutefois

les eaux vous faſſent tant de bien que vous puiſſiez jouir en paix de la belle ſaiſon qui s'approche, dans votre charmante demeure, ſans aucun reſſentiment de vos précédentes incommodités. Vous y trouverez, je penſe, à votre retour, un barbouillage nouvellement imprimé, où je me ſuis mêlé de bavarder ſur la muſique, & dont j'ai fait adreſſer un exemplaire à M. Rougemont, avec prière de vous le faire paſſer. Aimant la muſique, & vous y connoiſſant auſſi bien que vous faites, vous ne dédaignerez peut-être pas de donner quelques momens de ſolitude & d'oiſiveté à parcourir une eſpèce de livre qui en traite tant bien que mal. J'aurois voulu pouvoir mieux faire; mais enfin le voilà tel qu'il eſt.

Le défaut d'occaſion, Monſieur, pour faire partir cette lettre, rend ſa date bien ſurannée, & me l'a fait écrire à deux fois. L'occaſion même d'un ami prêt à partir, & qui veut bien s'en charger, ne me laiſſe pas le temps de tranſcrire ma réponſe à l'aimable bergère de Calwich, & me force à la laiſſer partir un peu barbouillée. Veuillez lui faire excuſer cette petite irrégularité, ainſi que celle du défaut de ſignature, dont vous pouvez ſavoir la raiſon. Recevez, Monſieur, mes ſalutations

empressées & mes vœux pour l'affermissement de votre santé.

L'herboriste de madame la duchesse de Portland.

Comme l'exemplaire du Dictionnaire de Musique, qui vous étoit destiné, avoit été adressé à M. Vaillant, qui n'a jamais paru fort soigneux des commissions qui me regardent, j'en ai fait envoyer depuis un second à M. Rougemont, pour vous le faire passer, au défaut du premier.

LETTRE

A M. LE MARQUIS DE MIRABEAU.

Trie, le 28 Janvier 1768.

Je me souviens, mon illustre ami, que le jour où je renonçai aux petites vanités du monde, & en même-temps à ses avantages, je me dis entr'autres, en me défaisant de ma montre : Grace au ciel, je n'aurai plus besoin de savoir l'heure qu'il est. J'aurois pu me dire la même chose sur le quantième, en me défaisant de mon almanac ; mais quoique je n'y tienne plus par les affaires, j'y tiens encore par l'amitié. Cela rend mes correspondances plus douces & moins fréquentes

quentes : c'eſt pourquoi je ſuis ſujet à me tromper dans mes dates, de ſemaine, & même quelquefois de mois. Car quoiqu'avec l'almanac je ſache bien trouver le quantième dans la ſemaine ſachant le jour, quand il s'agit de trouver auſſi la ſemaine, je ſuis totalement en défaut. J'y devrois pourtant être moins avec vous qu'avec tout autre, puiſque je n'écris à perſonne plus ſouvent & plus volontiers qu'à vous.

Concluſion : nous ne ferons d'opéra ni l'un ni l'autre; c'eſt de quoi j'étois d'avance à-peu-près sûr. J'avoue pourtant que, dans ma ſituation préſente, quelque diſtraction attachante & agréable me feroit néceſſaire. J'aurois beſoin ſinon de faire de la muſique, au moins d'en entendre, & cela me feroit même beaucoup plus de bien. Je ſuis attaché plus que jamais à la ſolitude, mais il y a tant d'entours déplaiſans à la mienne, & tant de triſtes ſouvenirs m'y pourſuivent malgré moi, qu'il m'en faudroit une autre encore plus entière, mais où des objets agréables puſſent effacer l'impreſſion de ceux qui m'occupent, & faire diverſion au ſentiment de mes malheurs. Des ſpectacles où je puſſe être ſeuls dans un coin, & pleurer à mon aiſe, de la muſique qui pût ranimer un peu mon cœur affaiſſé; voilà ce qu'il me

faudroit pour effacer toutes les idées antérieures, & me ramener uniquement à mes plantes, qui m'ont quitté pour trop longtemps cet hiver. Je n'aurai rien de tout cela, car en toutes choſes les conſolations les plus ſimples me ſont refuſées; mais il me faut un peu de travail ſur moi-même, pour y ſuppléer de mon propre fond.

On dit à Paris que je retourne en Angleterre. Je n'en ſuis pas ſurpris; car le public me connoît ſi bien qu'il me fait toujours faire exactement le contraire des choſes que je fais en effet. M. Davenport m'a écrit des lettres très-honnêtes & très-empreſſées pour me rappeller chez lui. Je n'ai pas cru devoir répondre brutalement à ſes avances, mais je n'ai jamais marqué l'intention d'y retourner. Honoré des bienfaits du ſouverain, & des bontés de beaucoup de gens de mérite dans ce pays-là, j'y ſuis attaché par reconnoiſſance, & je ne doute pas qu'avec un peu de choix dans mes liaiſons, je n'y puſſe vivre agréablement. Mais l'air du pays, qui m'en a chaſſé, n'a pas changé depuis ma retraite, & ne me permet pas de ſonger au retour. Celui de France eſt de tous les airs du monde celui qui convient le mieux à mon corps & à mon cœur, & tant qu'on me permettra d'y vivre en liberté, je ne choiſirai point d'autre aſile pour y finir mes jours.

On me presse pour la poste, & je suis forcé de finir brusquement, en vous saluant avec respect & vous embrassant de tout mon cœur.

LETTRE

A M. DU PEYROU.

10 *Février* 1768.

VOTRE N°. 5, mon cher hôte, me donne le plaisir, impatiemment attendu, d'apprendre votre heureuse arrivée, dont je félicite bien sincèrement l'excellente maman & tous vos amis. Vous aviez tort, ce me semble, d'être inquiet de mon silence. Pour un homme qui n'aime pas à écrire, j'étois assurément bien en règle avec vous qui l'aimez. Votre dernière lettre étoit une réponse; je la reçus le dimanche au soir; elle m'annonçoit votre départ pour le mardi matin, auquel cas il étoit de toute impossibilité qu'une lettre, que je vous aurois écrite à Paris, vous y pût trouver encore; & il étoit naturel que j'attendisse pour vous écrire à Neuchâtel, de vous y savoir arrivé, la neige ou d'autres accidens, dans cette saison, pouvant vous arrêter en route. Ma santé, du reste, est à-peu-près comme quand vous m'avez quitté; je garde mes tisons; l'indolence & l'abatte-

ment me gagnent : je ne ſuis ſorti que trois fois depuis votre départ, & je ſuis rentré preſqu'auſſi-tôt. Je n'ai plus de cœur à rien, pas même aux plantes. M. Montégut, plus noir de cœur que de barbe, abuſant de l'éloignement & des diſtractions de ſon maître, ne ceſſe de me tourmenter, & veut abſolument m'expulſer d'ici ; tout cela ne rend pas ma vie agréable ; & quand elle ceſſeroit d'être orageuſe, n'y voyant plus même un ſeul objet de déſir pour mon cœur, j'en trouverois toujours le reſte inſipide.

Mademoiſelle Renou, qui n'attendoit pas moins impatiemment que moi des nouvelles de votre arrivée, l'a appriſe avec la plus grande joie, que votre bon ſouvenir augmente encore. Pas un de nos déjeûnés ne ſe paſſe ſans parler de vous ; & j'en ai un renſeignement mémorial toujours préſent dans le pot-de-chambre qui vous ſervoit de taſſe, & dont j'ai pris la liberté d'hériter.

J'ai reçu votre vin, dont je vous remercie, mais que vous avez eu tort d'envoyer. Il eſt agréable à boire ; mais pour naturel, je n'en crois rien. Quoi qu'il en ſoit, il arrivera de cette affaire comme de beaucoup d'autres, que l'un fait la faute & que l'autre la boit.

Rendez, je vous prie, mes ſalutations & amitiés tous vos bons amis & les miens,

ſur-tout à votre aimable camarade de voyage, à qui je ſerai toujours obligé. Mes reſpects, en particulier, à la reine des mères, qui eſt la vôtre, & auſſi à la reine des femmes, qui eſt madame de Luze. Je ſuis bien fâché de n'avoir pas un lacet à envoyer à ſa charmante fille, bien sûr qu'elle méritera de le porter.

Il faut finir ; car la bonne madame Chevalier eſt preſſée, & attend ma lettre. Je prends l'unique expédient que j'ai de vous écrire d'ici en droiture, en vous adreſſant ma lettre chez M. Junet. Adieu, mon cher hôte, je vous embraſſe, & vous recommande ſur toute choſe, l'amuſement & la gaieté ; vous me direz : Médecin, guéris-toi toi-même ; mais les drogues, pour cela, me manquent, au lieu que vous les avez.

J'ai tant lanterné que la bonne dame eſt partie ; & ma lettre n'ira que demain, peut-être, ou du moins ne marchera pas auſſi sûrement.

LETTRE

AU MÊME.

3 *Mars* 1768.

VOTRE N°. 6, mon cher hôte, m'afflige en m'apprenant que vous avez un nouveau

reſſentiment de goutte aſſez fort pour vous empêcher de ſortir. Je crois bien que ces petits accès, plus fréquens, vous garantiront des grandes attaques. Mais comme l'un de ces deux états eſt auſſi incommode que l'autre eſt douloureux, je ne ſais ſi vous vous accommoderiez d'avoir ainſi changé vos grandes douleurs en petite monnoie : mais il eſt à préſumer que ce n'eſt qu'une queue de cette goutte effarouchée, & que tout reprendra dans peu ſon cours naturel. Apprenez donc, une fois pour toutes, à ne vouloir pas guérir malgré la nature ; car c'eſt le moyen preſque aſſuré d'augmenter vos maux.

A mon égard, les conſeils que vous me donnez, ſont plus aiſés à donner qu'à ſuivre. Les herboriſations & les promenades ſeroient, en effet, de douces diverſions à mes ennuis, ſi elles m'étoient laiſſées ; mais les gens qui diſpoſent de moi, n'ont garde de me laiſſer cette reſſource. Le projet, dont MM. Montégut & Denis ſont les exécuteurs, demande qu'il ne m'en reſte aucune ; comme on m'attend au paſſage, on n'épargne rien pour me chaſſer d'ici, & il paroît que l'on veut réuſſir dans peu, de manière ou d'autre. Un des meilleurs moyens que l'on prend pour cela, eſt de lâcher ſur moi la populace des villages voiſins. On n'oſe plus mettre perſonne au cachot,

& dire que c'eſt moi qui le veux ainſi : mais on a fermé, barré, barricadé le château de tous les côtés. Il n'y a plus ni paſſage ni communication par les cours, ni par la terraſſe ; & quoique cette clôture me ſoit très-incommode à moi-même, on a ſoin de répandre, par les gardes & par d'autres émiſſaires, que c'eſt le Monſieur du château qui exige tout cela, pour faire pièce aux payſans. J'ai ſenti l'effet de ce bruit dans deux ſorties que j'ai faites, & cela ne m'excitera pas à les multiplier. J'ai prié le fermier de me faire faire une clef de ſon jardin, qui eſt aſſez grand, & ma réſolution eſt de borner mes promenades à ce jardin, & au petit jardin du prince, qui, comme vous ſavez, eſt grand comme la main, & enfoncé comme un puits. Voilà, mon cher hôte, comment, au cœur du royaume de France, les mains étrangères s'appeſantiſſent encore ſur moi. A l'égard du patron de la caſe, on l'empêche de rien ſavoir de ce qui ſe paſſe, & de s'en mêler. Je ſuis livré ſeul, & ſans reſſource, à ma conſtance & à mes perſécuteurs. J'eſpère encore leur faire voir que la beſogne qu'ils ont entrepriſe, n'eſt pas ſi facile à exécuter qu'ils l'ont cru. Voilà bien du verbiage pour deux mots de réponſe qu'il vous falloit ſur cet article. Mais j'eus toujours le

cœur expanſif ; je ne ſerai jamais bien corrigé de cela, & votre deviſe ne ſera jamais la mienne.

J'ai découvert, avec une peine infinie, les noms de botanique de pluſieurs plantes du *Garſaut.* J'ai auſſi réduit, avec non moins de peine, les phraſes de *Sauvages* à la nomenclature triviale de *Linnæus*, qui eſt très-commode. Si le plaiſir d'avoir un jardin vous rend un peu de goût pour la botanique, je pourrai vous épargner beaucoup de travail pour la ſynonymie, en vous envoyant pour vos exemplaires, ce que j'ai noté dans les miens ; & il eſt abſolument néceſſaire de débrouiller cette partie critique de la botanique, pour reconnoître la même plante, à qui ſouvent chaque auteur donne un nom différent.

Je ne vous parle point de vos affaires publiques, non que je ceſſe jamais d'y prendre intérêt ; mais parce que cet intérêt, borné par ſes effets à des vœux auſſi vrais qu'impuiſſans, de voir bientôt rétablir la paix dans toutes vos contrées, ne peut contribuer en rien à l'accélérer. Adieu, mon cher hôte ; mes hommages à la meilleure des mères ; mille choſes au bon M. Jeannin, & à tous ceux qui m'aiment, & à tous ceux que vous aimez.

LETTRE

A M. D'IVERNOIS.

Ce 8 *Mars* 1768.

VOTRE lettre, mon ami, du 29, me fait frémir. Ah, cruels amis ! quelles angoiſſes vous me donnez ! N'ai-je donc pas aſſez des miennes? Je vous exhorte, de toutes les puiſſances de mon ame, de renoncer à ce malheureux grabeau, qui ſera la cauſe de votre perte, & qui va ſuſciter contre vous la clameur univerſelle, qui juſqu'à préſent étoit en votre faveur. Cherchez d'autres équivalens; conſultez vos lumières, peſez, imaginez, propoſez; mais, je vous en conjure, hâtez-vous de finir, & de finir en homme de bien & de paix, & avec autant de modération, de ſageſſe & de gloire que vous avez commencé. N'attendez pas que votre étonnante union ſe relâche, & ne comptez pas qu'un pareil miracle dure encore long-temps. L'expédient d'un réglement proviſionnel peut vous faire paſſer ſur bien des choſes, qui pourront avoir leur correctif dans un meilleur temps. Ce moment court & paſſager vous eſt favorable; mais ſi vous ne le ſaiſiſſez rapidement, il va vous échapper; tout eſt

contre vous, & vous êtes perdus. Je penſe bien différemment de vous ſur la chance générale de l'avenir. Car je ſuis très-perſuadé que, dans dix ans, & ſur-tout dans vingt, elle ſera beaucoup plus avantageuſe à la cauſe des repréſentans, & cela me paroît infaillible : mais on ne peut pas tout dire par lettres ; cela deviendroit trop long. Enfin, je vous en conjure derechef par vos familles, par votre patrie, par tous vos devoirs ; finiſſez, & promptement ; duſſiez-vous beaucoup céder. Ne changez pas la conſtance en opiniâtreté ; c'eſt le ſeul moyen de conſerver l'eſtime publique que vous avez acquiſe, & dont vous ſentirez le prix un jour. Mon cœur eſt ſi plein de cette néceſſité d'un prompt accord, qu'il voudroit s'élancer au milieu de vous, ſe verſer dans tous les vôtres pour vous la faire ſentir.

Je diffère de vous rembourſer les cent francs que vous avez avancés pour moi, dans l'eſpoir d'une occaſion plus commode. Lorſque vous ſongerez à réaliſer votre ancien projet, point de confident, point de bruit, point de noms ; & ſur-tout, défiez-vous par préférence de ceux qui font oſtentation de leur grande amitié pour moi. Adieu, mon ami, Dieu veuille bénir vos travaux & les couronner ; je vous embraſſe.

LETTRE

A M. LE MARQUIS DE MIRABEAU.

9 *Mars* 1768.

JE ne vous répéterai pas, mon illuftre ami, les monotones excufes de mes longs filences, d'autant moins que ce feroit toujours à recommencer : car à mefure que mon abattement & mon découragement augmentent, ma pareffe augmente en même raifon. Je n'ai plus d'activité pour rien; plus même pour la promenade, à laquelle, d'ailleurs, je fuis forcé de renoncer depuis quelque temps. Réduit au travail très-fatigant de me lever ou de me coucher, je trouve cela de trop encore; du refte, je fuis nul. Ce n'eft pas feulement là le mieux pour ma pareffe, c'eft le mieux auffi pour ma raifon; & comme rien n'ufe plus vainement la vie que de regimber contre la néceffité, le meilleur parti qui me refte à prendre & que je prends, eft de laiffer faire fans réfiftance ceux qui difpofent ici de moi.

La propofition d'aller vous voir à Fleury eft auffi charmante qu'honnête, & je fens que l'aimable fociété que j'y trouverois feroit

en effet un ſpécifique excellent contre ma triſteſſe. Vos expédiens, mon illuſtre ami, vont mieux à mon cœur que votre morale; je la trouve trop haute pour moi, plus ſtoïque que conſolante, & rien ne me paroît moins calmant pour les gens qui ſouffrent que de leur prouver qu'ils n'ont point de mal. Ce pélerinage me tente beaucoup, & c'eſt préciſément pour cela que je crains de ne le pouvoir faire : il ne m'eſt pas donné d'avoir tant de plaiſir. Au reſte, je ne prévois d'obſtacle vraiment dirimant que la durée de mon état préſent qui ne me permettroit pas d'entreprendre un voyage, quoiqu'aſſez court. Quant à la volonté, je vous jure qu'elle y eſt tout entière de même que la ſécurité. J'ai la certitude que vous ne voudriez pas m'expoſer, & l'expérience que votre hoſpitalité eſt auſſi sûre que douce. De plus, le refuge que ſe ſuis venu chercher au ſein de votre nation, ſans précaution d'aucune eſpèce, ſans autre sûreté que mon eſtime pour elle, doit montrer ce que j'en penſe, & que je ne prends pas pour argent comptant les terreurs que l'on cherche à me donner. Enfin, quand un homme de mon humeur, & qui n'a rien à ſe reprocher, veut bien, en ſe livrant ſans réſerve à ceux qu'il pourroit craindre, ſe ſoumettre aux précautions ſuffiſantes pour ne

les pas forcer à le voir (*) : assurément une telle conduite marque, non pas de l'arrogance, mais de la confiance ; elle est un témoignage d'estime auquel on doit être sensible, & non pas une témérité dont on se puisse offenser. Je suis certain qu'aucun esprit bien fait ne peut penser autrement.

Couptez donc, mon illustre ami, qu'aucune crainte ne m'empêchera de vous aller voir. Je n'ai rien altéré du droit de ma liberté, & difficilement ferois-je jamais de ce droit un usage plus agréable que celui que vous m'avez proposé. Mais mon état présent ne me permet cet espoir qu'autant qu'il changera en mieux avec la saison ; c'est de quoi je ne puis juger que quand elle sera venue. En attendant, recevez mon respect, mes remercîmens & mes embrassemens les plus tendres.

LETTRE

A M. d. l. L.

Mars 1768.

Vous n'êtes pas, Monsieur, de ceux qui s'amusent à rendre aux infortunés des honneurs

---

(*) M. Rousseau avoit changé de nom & pris celui de Renou.

ironiques, & qui couronnent la victime qu'ils veulent ſacrifier. Ainſi, tout ce que je conclus des louanges dont il vous plaît de m'accabler, dans la lettre que vous m'avez fait la faveur de m'écrire, eſt que la générosité vous entraîne à outrer le reſpect que l'on doit à l'adverſité. J'attribue à un ſentiment auſſi louable le compte avantageux que vous avez bien voulu rendre de mon dictionnaire; & votre extrait me paroît fait avec beaucoup d'eſprit, de méthode & d'art. Si cependant vous euſſiez choiſi moins ſcrupuleuſement les endroits où la muſique françoiſe eſt le plus maltraitée, je ne ſais ſi cette réſerve eût été nuiſible à la choſe, mais je crois qu'elle eût été favorable à l'auteur. J'aurois bien auſſi quelquefois déſiré un autre choix des articles que vous avez pris la peine d'extraire; quelques-uns de ces articles n'étant que de rempliſſage, d'autres extraits ou compilés de divers auteurs, tandis que la plupart des articles importans m'appartiennent uniquement, & ſont meilleurs en eux-mêmes, tels que *accent*, *conſonnance*, *diſſonnance*, *expreſſion*, *goût*, *harmonie*, *intervalle*, *licence*, *opéra*, *ſon*, *tempérament*, *unité de mélodie*, *voix*, &c. & ſur-tout l'article *enharmonique*, dans lequel j'oſe croire que ce genre difficile, & juſqu'à préſent très-mal entendu, eſt mieux expliqué que dans

aucun autre livre. Pardon, Monsieur, de la liberté avec laquelle j'ose vous dire ma pensée; je la soumets avec une pleine confiance à votre décision, qui n'exige pas de vous une nouvelle peine, puisque vous avez été appellé à lire le livre entier, ennui dont je vous fais à-la-fois mes remercîmens & mes excuses.

Je me souviens, Monsieur, avec plaisir & reconnoissance, de la visite dont vous m'honorâtes à Montmorenci, & du désir qu'elle me laissa de jouir quelquefois du même avantage. Je compte parmi les malheurs de ma vie, celui de ne pouvoir cultiver une si bonne connoissance, & mériter peut-être un jour de votre part moins d'éloges & plus de bontés.

LETTRE

A M. D'IVERNOIS.

28 *Mars* 1768.

JE ne me pardonnerois pas, mon ami, de vous laisser l'inquiétude qu'a pu vous donner ma précédente lettre sur les idées dont j'étois frappé en l'ecrivant. Je fis ma promenade agréablement, je revins heureusement, je reçus des nouvelles qui me firent plaisir; & voyant que rien de tout ce que j'avois imaginé n'est arrivé, je commence à craindre après

tant de malheurs réels, d'en voir quelquefois d'imaginaires qui peuvent agir ſur mon cerveau. Ce que je ſais bien certainement, c'eſt que, quelqu'altération qui ſurvienne à ma tête, mon cœur reſtera toujours le même, & qu'il vous aimera toujours. J'eſpère que vous commencez à goûter les doux fruits de la paix. Que vous êtes heureux! ne ceſſez jamais de l'être. Je vous embraſſe de tout mon cœur.

LETTRE

AU MÊME.

26 *Avril* 1768.

SI j'étois en état de faire d'une manière ſatisfaiſante la lettre dont vous m'avez dit le ſujet, je vous en enverrois ci-joint le modèle; mais mon cœur ſerré, ma tête en déſordre, toutes mes facultés troublées ne me permettent plus de rien écrire avec ſoin, même avec clarté, & il ne me reſte préciſément qu'aſſez de ſageſſe pour ne plus entreprendre ce que je ne ſuis plus en état d'exécuter. Il n'y a point à ce refus de mauvaiſe volonté, je vous le jure, & je ſuis déſormais hors d'état d'écrire, pour moi-même,

les

les choſes mêmes les plus ſimples & dont j'aurois le plus grand beſoin.

Je crois, mon bon ami, pour de bonnes raiſons, devoir renoncer à la penſion du roi d'Angleterre, &, pour des raiſons non moins bonnes, j'ai rompu irrévocablement l'accord que j'avois fait avec M. du Peyrou. Je ne vous conſulte pas ſur ces réſolutions, je vous en rends compte, ainſi vous pouvez vous épargner d'inutiles efforts pour m'en diſſuader. Il eſt vrai que, foible, infirme, découragé, je reſte à-peu-près ſans pain ſur mes vieux jours & hors d'état d'en gagner. Mais qu'à cela ne tienne; la Providence y pourvoira de manière ou d'autre. Tant que j'ai vécu pauvre, j'ai vécu heureux, & ce n'eſt que quand rien ne m'a manqué pour le néceſſaire, que je me ſuis ſenti le plus malheureux des mortels. Peut-être le bonheur ou du moins le repos que je cherche reviendra-t-il avec mon ancienne pauvreté. Une attention que vous devriez peut-être à l'état où je rentre, ſeroit d'être un peu moins prodigue en envois coûteux par la poſte, & de ne pas vous imaginer qu'en me propoſant le rembourſement des ports, vous ſerez pris au mot. Il eſt beaucoup plus honnête avec des amis dans le cas où je me trouve, de leur économiſer la dépenſe, que d'offrir de la leur rembourſer.

J'espère que vous n'irez pas inquiéter ma bonne vieille tante sur la suite de sa petite pension. Tant qu'elle & moi vivrons, elle lui sera continuée, quoi qu'il arrive, à moins que je ne sois tout-à-fait sur le point de mourir de faim; & j'ai confiance que cela n'arrivera pas.

P. S. Quand M. du Peyrou me marqua que la salle de comédie avoit été brûlée, je craignis le contre-coup de cet accident pour la cause des représentans; mais que ce soit à moi que Voltaire l'impute, je vois là de quoi rire; je n'y vois point du tout de quoi répondre ni se fâcher. Les amis de ce pauvre homme feroient bien de le faire baigner & saigner de temps en temps.

LETTRE

A M. DU PEYROU.

Lyon, le 6 Juillet 1768.

JE comptois, mon cher hôte, vous accuser la réception de votre réponse, par ma bonne amie madame Boy-de-la-Tour; mais je n'ai pu trouver un moment pour vous écrire avant son départ; & même à présent, prêt à partir pour aller herboriser à la grande Char-

treuſe, avec belle & bonne compagnie botaniſte, que j'ai trouvée & recrutée en ce pays, je n'ai que le temps de vous envoyer un petit bon jour bien à la hâte.

Mademoiſelle Renou a reçu à Trie beaucoup de lettres pour moi, parmi leſquelles je ne doute point que celle que vous m'écriviez ne ſe trouve : mais comme le paquet eſt un peu gros, & que j'attends l'occaſion de le faire venir; s'il y a dans ce que vous me marquiez quelque choſe qui preſſe, vous ferez bien de me le répéter ici. Si comme je le déſirois, & comme je le déſire encore, vous avez pris le parti de brûler tous mes livres & papiers, j'en ſuis, je vous jure, dans la joie de mon cœur; mais ſi vous les avez conſervés, il y en a quelques-uns, je l'avoue, que je ne ſerois pas fâché de revoir, pour remplir par un peu de diſtraction les mauvais jours d'hiver, où mon état & la ſaiſon m'empêchent d'herboriſer. Celui ſur-tout qui m'intéreſſeroit le plus, ſeroit le commencement du Roman intitulé : *Emile & Sophie, ou les Solitaires.* Je conſerve pour cette entrepriſe un foible que je ne combats pas, parce que j'y trouverois, au contraire, un ſpécifique utile pour occuper mes momens perdus, ſans rien mêler à cette occupation, qui me rappellât les ſouvenirs de mes malheurs, ni de

rien qui s'y rapporte. Si ce fragment vous tomboit ſous la main, & que vous puſſiez me l'envoyer, ſoit le brouillon, ſoit la copie, par le retour de madame Boy-de-la-Tour, cet envoi, je l'avoue, me feroit un vrai plaiſir.

Comment va la goutte; comment va l'œil gauche? S'il n'empire pas, il guérira; & je vois avec grand plaiſir, par vos lettres, qu'il va ſenſiblement mieux. Mon cher hôte, que n'avez-vous en goût modéré le quart de ma paſſion pour les plantes? Votre plus grand mal eſt ce goût ſolitaire & caſanier, qui vous fait croire être hors d'état de faire de l'exercice. Je vous promets que, ſi vous vous mettiez tout de bon à vouloir faire un herbier, la fantaiſie de faire un teſtament ne vous occuperoit plus guères. Que n'êtes-vous des nôtres! vous trouveriez dans notre guide & chef, M. de la Tourette, un botaniſte auſſi ſavant qu'aimable, qui vous feroit aimer les ſciences qu'il cultive. J'en dis autant de M. l'abbé Roſier; & vous trouveriez dans M. l'abbé de Grange-Blanche & dans votre hôte, deux condiſciples plus zélés qu'inſtruits, dont l'ignorance, auprès de leurs maîtres, mettroit ſouvent à l'aiſe votre amour-propre.

Adieu, mon cher hôte, nous partons demain dans le même caroſſe tous les quatre, & nous n'avons pas plus de temps qu'il ne

nous en faut le reſte de la journée, pour raſſembler aſſez de porte-feuilles & de papiers pour l'immenſe collection que nous allons faire. Nous ne laiſſerons rien à moiſſonner après nous. Je vous rendrai compte de nos travaux. Je vous embraſſe. Vous pouvez continuer à m'écrire chez MM**.

LETTRE
A M. LALLIAUD.

Bourgoin, le 31 *Août* 1768.

Nous vous devons, & nous vous faiſons, Monſieur, mademoiſelle Renou & moi, les plus vifs remercîmens de toutes vos bontés pour tous les deux, mais nous ne vous en ferons ni l'un ni l'autre pour la compagne de voyage que vous lui avez donnée. J'ai le plaiſir d'avoir ici depuis quelques jours celle de mes infortunes; voyant qu'à tout prix elle vouloit ſuivre ma deſtinée, j'ai fait enſorte au moins qu'elle pût la ſuivre avec honneur. J'ai cru ne rien riſquer de rendre indiſſoluble un attachement de vingt-cinq ans que l'eſtime mutuelle, ſans laquelle il n'eſt point d'amitié durable, n'a fait qu'augmenter inceſſamment. La tendre & pure fraternité dans laquelle nous vivons depuis treize

ans, n'a point changé de nature par le nœud conjugal ; elle eſt & ſera juſqu'à la mort ma femme par la force de nos liens, & ma ſœur par leur pureté. Cet honnête & ſaint engagement a été contracté dans toute la ſimplicité, mais auſſi dans toute la vérité de la nature, en préſence de deux hommes de mérite & d'honneur, officiers d'artillerie, & l'un, fils d'un de mes anciens amis du bon-temps, c'eſt-à-dire, avant que j'euſſe aucun nom dans le monde, & l'autre, maire de cette ville, & proche parent du premier. Durant cet acte ſi court & ſi ſimple, j'ai vu fondre en larmes ces deux dignes hommes, & je ne puis vous dire combien cette marque de la bonté de leurs cœurs m'a attaché à l'un & à l'autre.

Je ne ſuis pas plus avancé ſur le choix de ma demeure que quand j'eus l'honneur de vous voir à Lyon, & tant de cabarets & de courſes ne facilitent pas un bon établiſſement. Les nouveaux voyages à faire me font peur, ſur-tout à l'entrée de la ſaiſon où nous touchons, & je prendrai le parti de m'arrêter volontairement ici, ſi je puis, avant que je me trouve, par ma ſituation, dans l'impoſſibilité d'y reſter & dans celle d'aller plus loin. Ainſi, Monſieur, je me vois forcé de renoncer, pour cette année, à l'eſpoir de me rapprocher

de vous, ſauf à voir dans la ſuite ce que je pourrai faire pour contenter mon déſir à cet égard.

Recevez les ſalutations de ma femme, & celles, Monſieur, d'un homme qui vous aime de tout ſon cœur.

LETTRE

A M. DU PEYROU.

Bourgoin, le 26 Septembre 1768.

Je reçois en ce moment, mon cher hôte, votre lettre du 20, & j'y apprends les progrès de votre rétabliſſement avec une ſatisfaction à laquelle il ne manque, pour être entière, que d'auſſi bonnes nouvelles de la ſanté de la bonne maman. Il n'y a rien à faire à ſa ſciatique que d'attendre les trêves & prendre patience; vous êtes dans le même cas pour votre goutte, &, après la leçon terrible pour vous & pour d'autres que vous avez reçue, j'eſpère que vous renoncerez une bonne fois à la fantaiſie de guérir de la goutte, de tourmenter votre eſtomac & vos oreilles, & de vouloir changer votre conſtitution, avec du petit lait, des purgatifs & des drogues, & que vous prendrez une bonne fois le parti

de ſuivre & d'aider, s'il ſe peut, la nature, mais non de la contrarier.

Je ne ſais pourquoi vous vous imaginez qu'il a fallu, pour me marier, quitter le nom que je porte; (*) ce ne ſont pas les noms qui ſe marient, ce ſont les perſonnes: & quand, dans cette ſimple & ſainte cérémonie, les noms entreroient comme partie conſtituante; celui que je porte auroit ſuffi, puiſque je n'en reconnois plus d'autre. S'il s'agiſſoit de fortune & de biens qu'il fallût aſſurer, ce ſeroit autre choſe; mais vous ſavez très-bien que nous ne ſommes ni elle ni moi dans ce cas-là; chacun des deux eſt à l'autre, avec tout ſon être & ſon avoir, voilà tout.

Pouviez-vous eſpérer, mon cher hôte, que la liberté ſe maintiendroit chez vous, vous qui devez ſavoir qu'il ne reſte plus nulle part de liberté ſur la terre, ſi ce n'eſt dans le cœur de l'homme juſte, d'où rien ne la peut chaſſer? Il me ſemble auſſi, je l'avoue, que vos peuples n'uſoient pas de la leur en hommes libres, mais en gens effrénés; ils ignoroient trop, ce me ſemble, que la liberté, de quelque manière qu'on en jouiſſe, ne ſe maintient

(*) Celui de Renou qu'il avoit pris en allant habiter le château de Trie.

qu'avec de grandes vertus. Ce qui me fâche d'eux, eſt qu'ils avoient d'abord les vices de la licence, & qu'ils vont tomber maintenant dans ceux de la ſervitude. Par-tout excès : la vertu ſeule, dont on ne s'aviſe jamais, feroit le milieu.

Recevez mes remercîmens des papiers que vous avez remis à notre amie, & qui pourront me donner quelque diſtraction dont j'ai grand beſoin. Je vous remercie auſſi des plantes que vous aviez chargé Gagnebin de recueillir, quoiqu'il n'ait pas rempli votre intention. C'eſt de cette bonne intention que je vous remercie, elle me flatte plus que toutes les plantes du monde. Les tracas éternels qu'on me fait ſouffrir me dégoûtent un peu de la botanique, qui ne me paroît un amuſement délicieux, qu'autant qu'on peut s'y livrer tout entier. Je ſens que, pour peu que l'on me tourmente encore, je m'en détacherai tout-à-fait. Je n'ai pas laiſſé pourtant de trouver en ce pays quelques plantes, ſinon jolies, au moins nouvelles pour moi ; entr'autres, près de Grenoble, l'*Oſyris* & le *Thérébinthe*. Ici, le *Cenchrus racemoſus* qui m'a beaucoup ſurpris, parce que c'eſt un gramen maritime; l'*Hypopitis*, plante paraſite qui tient de l'orobanche; le *Crepis fœtida* qui ſent l'amande amère à pleine gorge, & quelques autres que je ne

me rappelle pas en ce moment. Voilà, mon cher hôte, plus de botanique qu'il n'en faut à votre ſtoïque indifférence. Vous pouvez m'écrire en droiture ici ſous le nom de Renou. J'ai grand'peur, s'il ne ſurvient quelque amélioration dans mon état & dans mes affaires, d'être réduit à paſſer avec ma femme tout l'hiver dans ce cabaret, puiſque je ne trouve pas ſur la terre une pierre pour y poſer ma tête.

LETTRE

AU MÊME.

Bourgoin, le 2 Octobre 1768.

QUELLE affreuſe nouvelle vous m'apprenez, mon cher hôte, & que mon cœur en eſt affecté ! Je reſſens le cruel accident de votre pauvre maman comme elle, ou plutôt comme vous, & c'eſt tout dire. Une jambe caſſée eſt un malheur que mon père eut étant déjà vieux, & qui lui arriva de même en ſe promenant, tandis que, dans ſes terribles fatigues de chaſſe, qu'il aimoit à la paſſion, jamais il n'avoit eu le moindre accident. Sa jambe guérit très-facilement & très-bien malgré ſon âge, & j'eſpérerois la même choſe de ma-

dame la C. . . ., si la fracture n'étoit dans une place où le traitement est incomparablement plus difficile & plus douloureux. Toutefois, avec beaucoup de résignation, de patience, de temps, & les soins d'un homme habile, la cure est également possible, & il n'est pas déraisonnable de l'espérer. C'est tout ce qu'il m'est permis de dire dans cette fatale circonstance pour notre commune consolation. Ce malheur fait aux miens, dans mon cœur, une diversion bien funeste, mais réelle pourtant, en ce qu'au sentiment des maux de ceux qui nous sont chers, se joint l'impression tendre de notre attachement pour eux, qui n'est jamais sans quelque douceur, au lieu que le sentiment de nos propres maux, quand ils sont grands & sans remède, n'est que sec & sombre, il ne porte aucun adoucissement avec soi. Vous n'attendez pas de moi, mon cher hôte, les froides & vaines sentences des gens qui ne sentent rien; on ne trouve guères pour ses amis les consolations qu'on ne peut trouver pour soi-même. Mais cependant je ne puis m'empêcher de remarquer que votre affliction ne raisonne pas juste, quand elle s'irrite par l'idée, que ce triste événement n'est pas dans l'ordre des choses attachées à la condition humaine. Rien, mon cher hôte, n'est plus dans cet ordre, que les accidens

imprévus qui troublent, altèrent & abrègent la vie. C'eſt avec cette dépendance que nous ſommes nés; elle eſt attachée à notre nature & à notre conſtitution. S'il y a des coups qu'on doive endurer avec patience, ce ſont ceux qui nous viennent de l'inflexible néceſſité, & auxquels aucune volonté humaine n'a concouru. Ceux qui nous ſont portés par les mains des méchans ſont, à mon gré, beaucoup plus inſupportables, parce que la nature ne nous fit pas pour les ſouffrir; mais c'eſt déjà trop moraliſer. Donnez-moi fréquemment, mon cher hôte, des nouvelles de la malade; dites-lui ſouvent auſſi combien mon cœur eſt navré de ſes ſouffrances, & combien de vœux je joins aux vôtres pour ſa guériſon.

J'ai reçu par M. le comte de Tonnerre une lettre du lieutenant Guyenet, laquelle m'en promet une autre que j'attends pour lui faire mes remercîmens. A préſent, ledit Thevenin eſt bien convaincu d'être un impoſteur. M. de Tonnerre, qui m'avoit poſitivement promis toute protection dans cette affaire, me marque qu'il lui impoſera ſilence. Que dites-vous de cette manière de me rendre juſtice? C'eſt comme ſi, après qu'un homme auroit pris ma bourſe, au lieu de me la faire rendre, on lui ordonnoit de ne me plus voler. En toute choſe, voilà comment je ſuis traité.

Je vous ai déjà marqué que vous pouvez m'écrire ici en droiture sous le nom de Renou; vous pouvez continuer aussi d'employer la même adresse dont vous vous servez ; cela me paroît absolument égal.

LETTRE

A M. LALLIAUD.

Bourgoin, le 5 Octobre 1768.

VOTRE lettre, Monsieur, du 29 septembre, m'est parvenue en son temps, mais sans le duplicata, & je suis d'avis que vous ne vous donniez plus la peine d'en faire par cette voie, espérant que vos lettres continueront à me parvenir en droiture, ayant peut-être été ouvertes ; mais n'importe pas, pourvu qu'elles parviennent. Si j'apperçois une interruption, je chercherai une adresse intermédiaire, ici, si je puis, ou à Lyon.

Je suis bien touché de vos soins, & de la peine qu'ils vous donnent, à laquelle je suis très-sûr que vous n'avez pas regret : mais il est superflu que vous continuiez d'en prendre au sujet de ce coquin de Thevenin, dont l'imposture est maintenant dans un

degré d'évidence auquel M. de Tonnerre lui-même ne peut ſe refuſer. Savez-vous là-deſſus quelle juſtice il ſe propoſe de me rendre, après m'avoir promis la protection la plus authentique pour tirer cette affaire au clair? C'eſt d'impoſer ſilence à cet homme; & moi, toute la peine que je me ſuis donnée étoit dans l'eſpoir qu'il le forceroit de parler. Ne parlons plus de ce miſérable ni de ceux qui l'ont mis en jeu. Je ſais que l'impunité de celui-ci va les mettre à leur aiſe pour en ſuſciter mille autres, & c'étoit pour cela qu'il m'importoit de démaſquer le premier. Je l'ai fait, cela me ſuffit; il en viendroit maintenant cent par jour, que je ne daignerois pas leur répondre.

Quoique ma ſituation devienne plus cruelle de jour en jour, que je me voie réduit à paſſer dans un cabaret l'hiver, dont je ſens déja les atteintes, & qu'il ne me reſte pas une pierre pour y poſer ma tête, il n'y a point d'extrémité que je n'endure, plutôt que de retourner à Trie; & vous ne me propoſeriez ſûrement pas ce retour, ſi vous ſaviez ce qu'on m'y a fait ſouffrir, & entre les mains de quelles gens j'étois tombé là. Je frémis ſeulement à y ſonger; n'en reparlons jamais, je vous prie.

Plus je réfléchis aux traitemens que j'éprouve, moins je puis comprendre ce qu'on me veut. Egalement tourmenté, quelque parti que je prenne, je n'ai la liberté ni de rester où je suis, ni d'aller où je veux; je ne puis pas même obtenir de savoir où l'on veut que je sois, ni ce qu'on veut faire de moi. J'ai vainement désiré qu'on disposât ouvertement de ma personne; ce seroit me mettre en repos, & voilà ce qu'on ne veut pas. Tout ce que je sens est qu'on est importuné de mon existence, & qu'on veut faire ensorte que je le sois moi-même; il est impossible de s'y prendre mieux pour cela; il m'est cent fois venu dans l'esprit de proposer mon transport en Amérique, espérant qu'on voudroit bien m'y laisser tranquille, en quoi je crois bien que je me flattois trop; mais enfin j'en aurois fait de bon cœur la tentative, si nous étions plus en état, ma femme & moi, d'en supporter le voyage & l'air. Il me vient une autre idée, dont je veux vous parler, & que ma passion pour la botanique m'a fait naître: car voyant qu'on ne vouloit pas me laisser herboriser en repos, j'ai voulu quitter les plantes; mais j'ai vu que je ne pouvois plus m'en passer, c'est une distraction qui m'est nécessaire absolument; c'est un engouement d'enfant, mais qui me durera toute ma vie.

Je voudrois, Monſieur, trouver quelque moyen d'aller la finir dans les Iſles de l'Archipel, dans celles de Chipre, ou dans quelque autre coin de la Grèce, il ne m'importe où, pourvu que je trouve un beau climat, fertile en végétaux, & que la charité chrétienne ne diſpoſe plus de moi. J'ai dans l'eſprit que la barbarie turque me ſera moins cruelle. Malheureuſement pour y aller, pour y vivre avec ma femme, j'ai beſoin d'aide & de protection. Je ne ſaurois ſubſiſter là-bas ſans reſſource; & ſans quelque faveur de la Porte, ou quelque recommandation du moins pour quelqu'un des conſuls qui réſident dans le pays, mon établiſſement y feroit totalement impoſſible. Comme je ne ſerois pas ſans eſpoir d'y rendre mon ſéjour de quelque utilité au progrès de l'hiſtoire naturelle & de la botanique, je croirois pouvoir, à ce titre, obtenir quelque aſſiſtance des ſouverains qui ſe font honneur de le favoriſer. Je ne ſuis pas un Tournefort, ni un Juſſieu; mais auſſi je ne ferai pas ce travail en paſſant, plein d'autres vues, & par tâche: je m'y livrerois tout entier, uniquement par plaiſir, & juſqu'à la mort. Le goût, l'aſſiduité, la conſtance peuvent ſuppléer à beaucoup de connoiſſances; & même les donner à la fin. Si j'avois encore ma penſion

penſion du roi d'Angleterre, elle me ſuffiroit, & je ne demanderois rien, ſinon qu'on favorisât mon paſſage, & qu'on m'accordât quelque recommandation. Mais ſans y avoir renoncé formellement, je me ſuis mis dans le cas de ne pouvoir demander, ni déſirer même honnêtement qu'elle me ſoit continuée, & d'ailleurs, avant d'aller m'exiler là pour le reſte de mes jours, il me faudroit quelque aſſurance raiſonnable de n'y pas être oublié, & laiſſé mourir de faim. J'avoue qu'en faiſant uſage de mes propres reſſources, j'en trouverois dans le fruit de mes travaux paſſés de ſuffiſantes pour ſubſiſter où que ce fût ; mais cela demanderoit d'autres arrangemens que ceux qui ſubſiſtent, & des ſoins que je ne ſuis plus en état d'y donner. Pardon, Monſieur, je vous expoſe bien confuſément l'idée qui m'eſt venue, & les obſtacles que je vois à ſon exécution. Cependant, comme ces obſtacles ne ſont pas inſurmontables, & que cette idée m'offre le ſeul eſpoir de repos qui me reſte, j'ai cru devoir vous en parler, afin que, ſondant le terrein, ſi l'occaſion s'en préſente, ſoit auprès de quelqu'un qui ait du crédit à la cour, & des protecteurs que vous me connoiſſez, ſoit pour tâcher de ſavoir en quelle diſpoſition l'on ſeroit à celle de Londres,

pour protéger mes herborisations dans l'Archipel, vous puissiez me marquer si l'exil dans ce pays-là, que je désire, peut être favorisé d'un des deux souverains. Au reste, il n'y a que ce moyen de le rendre praticable, & je ne me resoudrai jamais, avec quelque ardeur que je le désire, à recourir pour cela à aucun particulier quel qu'il soit. La voie la plus courte & la plus sûre de savoir là-dessus ce qui se peut faire, seroit, à mon avis, de consulter madame la maréchale de Luxembourg. J'ai même une si pleine confiance & dans sa bonté pour moi, & dans ses lumières, que je voudrois que vous ne parlassiez d'abord de ce projet qu'à elle seule, que vous ne fissiez là-dessus que ce qu'elle approuvera, & que vous n'y pensiez plus si elle le juge impraticable. Vous m'avez écrit, Monsieur, de compter sur vous. Voilà ma réponse. Je mets mon sort dans vos mains, autant qu'il peut dépendre de moi. Adieu, Monsieur, je vous embrasse de tout mon cœur.

LETTRE

AU MÊME.

Bourgoin, le 23 Octobre 1768.

J'AI, Monſieur, votre lettre du 13, & les autres. Je ne vous ferai point d'autres remercîmens des peines que je vous donne, que d'en profiter ; il en eſt pourtant que je voudrois vous éviter, comme celle des duplicata de vos lettres que vous prenez inutilement, puiſqu'il eſt de la dernière évidence que ſi l'on prenoit le parti de ſupprimer vos lettres, on ſupprimeroit encore plus certainement les duplicata.

Je ſens l'impoſſibilité d'exécuter mon projet: vos raiſons ſont ſans réplique, mais je ne conviens pas qu'en ſuppoſant cette exécution poſſible, ce ſeroit donner plus beau jeu à mes ennemis ; je ſuis certain de ne pouvoir pas plus éviter en France qu'en Angleterre de tomber dans les mains de leurs ſatellites ; au lieu que les Pachas, ne ſe piquant pas de philoſophie, & n'étant que médiocrement galans, les Machiavels & leurs amies ne diſpoſeroient pas tout-à-fait auſſi aiſément d'eux, que de ceux d'ici. Le projet que vous ſubſtituez au mien, ſavoir, celui de

ma retraite dans les Cévennes, a été le premier des miens, en ſongeant à quitter Trie; je le propoſois à M. le prince de Conti, qui s'y oppoſa, & me força de l'abandonner. Ce projet eût été fort de mon goût, & le ſeroit encore. Mais je vous avoue qu'une habitation tout-à-fait iſolée m'effraye un peu, depuis que je vois dans ceux qui diſpoſent de moi tant d'ardeur à m'y confiner. Je ne ſais ce qu'ils veulent faire de moi dans un déſert, mais ils m'y veulent entraîner à toute force, & je ne doute pas que ce ne ſoit l'une des raiſons qui les a portés à me chaſſer de Trie, dont l'habitation ne leur paroiſſoit pas encore aſſez ſolitaire pour leur objet, quoique le vœu commun de ſon Alteſſe, de madame la Maréchale & le mien fût que j'y finiſſe mes jours. S'ils n'avoient voulu que s'aſſurer de moi, me diffamer à leur aiſe, ſans que jamais je puſſe dévoiler leurs trames aux yeux du public, ni même les pénétrer, c'étoit-là qu'ils devoient me tenir, puiſque, maîtres abſolus dans la maiſon du prince, où il n'a lui-même aucun pouvoir, ils y diſpoſoient de moi tout à leur gré. Cependant, après avoir tâché de me diſſuader d'y entrer, & de me perſuader d'en ſortir, trouvant ma volonté inébranlable, ils ont fini par m'en

chaſſer de vive force, par les mains du ſacripant que le maître avoit chargé de me protéger; mais qui ſe ſentoit trop bien protégé ici, même par d'autres, pour avoir peur de déſobéir. Que me veulent-ils maintenant qu'ils me tiennent tout-à-fait? Je l'ignore, je ſais ſeulement qu'ils ne me veulent ni à Trie, ni dans une ville, ni au voiſinage d'aucun ami, ni même au voiſinage de perſonne, & qu'ils ne veulent autre choſe encore que ſimplement de s'aſſurer de moi. Convenez que voilà de quoi donner à penſer. Comment le prince me protégera-t-il ailleurs, s'il n'a pu me protéger dans ſa maiſon même? Que deviendrai-je dans ces montagnes, ſi je vais m'y fourrer ſans préliminaire, ſans connoiſſance, & sûr d'être, comme par-tout, la dupe & la victime du premier fourbe qui viendra me circonvenir? Si nous prenons des arrangemens d'avance, il arrivera ce qui eſt toujours arrivé; c'eſt que M. le prince de Conti & madame la Maréchale ne pouvant les cacher aux Machiavéliſtes qui les entourent, & qui ſe gardent bien de laiſſer voir leurs deſſeins ſecrets, leur donneront le plus beau jeu du monde pour dreſſer d'avance leurs batteries dans le lieu que je dois habiter. Je ſerai attendu là, comme je

l'étois à Grenoble, & comme je le ſuis partout où l'on ſait que je veux aller. Si c'eſt une maiſon iſolée, la choſe leur ſera cent fois plus commode : ils n'auront à corrompre que les gens dont je dépendrai pour tout & en tout. Si ce n'étoit que pour m'eſpionner, à la bonne heure, & très-peu m'importe. Mais c'eſt pour autre choſe, comme je vous l'ai prouvé, & pourquoi ? Je l'ignore, & je m'y perds ; mais convenez que le doute n'eſt pas attirant.

Voilà, Monſieur, des conſidérations que je vous prie de bien peſer, à quoi j'ajoute les incommodités infinies d'une habitation iſolée pour un étranger à mon âge, & dans mon état ; la dépenſe au moins triple, les idées terribles auxquelles je dois être en proie, ainſi ſéqueſtré du genre-humain, non volontairement & par goût, mais par force, & pour aſſouvir la rage de mes oppreſſeurs : car d'ailleurs je vous jure que mon même goût pour la ſolitude eſt plutôt augmenté que diminué par mes infortunes, & que ſi j'étois pleinement libre & maître de mon ſort, je choiſirois la plus profonde retraite pour y finir mes jours. Bien plus, une captivité déclarée n'auroit rien de pénible & de triſte pour moi. Qu'on me traite comme on voudra, pourvu que ce

ſoit ouvertement, je puis tout ſouffrir ſans murmure; mais mon cœur ne peut tenir aux flagorneries d'un ſot fourbe, qui ſe croit fin parce qu'il eſt faux; j'étois tranquille aux cailloux des aſſaſſins de Motiers, & ne puis l'être aux phraſes des admirateurs de Grenoble.

Il faut vous dire encore que ma ſituation préſente eſt trop déſagréable & violente pour que je ne ſaiſiſſe pas la première occaſion d'en ſortir; ainſi des arrangemens d'une exécution éloignée ne peuvent jamais être pour moi des engagemens abſolus qui m'obligent à renoncer aux reſſources qui peuvent ſe préſenter dans l'intervalle. J'ai dû, Monſieur, entrer avec vous dans ces détails, auxquels je dois ajouter que l'eſpèce de liberté de diſpoſer de moi, que mes reſſources me laiſſent, n'eſt pas illimitée, que ma ſituation la reſtreint tous les jours, que je ne puis former des projets que pour deux ou trois années, paſſé leſquelles, d'autres lois ordonneront de mon ſort & de celui de ma compagne; mais l'avenir éloigné ne m'a jamais effrayé. Je ſens qu'en général, vivant ou mort, le temps eſt pour moi; mes ennemis le ſentent auſſi, & c'eſt ce qui les déſole; ils ſe preſſent de jouer de leur reſte; dès maintenant ils en ont trop fait,

pour que leurs manœuvres puissent rester long-temps cachées, & le moment qui doit les mettre en évidence sera précisement celui où ils voudront les étendre sur l'avenir. Vous êtes jeunes, Monsieur, souvenez-vous de la prédiction que je vous fais, & soyez sûr que vous la verrez accomplie. Il me reste maintenant à vous dire que, prévenu de tout cela, vous pouvez agir comme votre cœur vous inspirera, & comme votre raison vous éclairera; plein de confiance en vos sentimens & en vos lumières, certain que vous n'êtes pas homme à servir mes intérêts aux dépens de mon honneur, je vous donne toute ma confiance. Voyez madame la Maréchale, la mienne en elle est toujours la même. Je compte également, & sur ses bontés, & sur celles de M. le prince de Conti; mais l'un est subjugué, l'autre ne l'est pas, & je ratifie d'avance tout ce que vous résoudrez avec elle, comme fait pour mon plus grand bien. A l'égard du titre dont vous me parlez, je tiendrai toujours à très-grand honneur d'appartenir à son altesse sérénissime, & il ne tiendra pas à moi de le mériter; mais ce sont de ces choses qui s'acceptent, & qui ne se demandent pas. Je ne suis pas encore à la fin de mon bavardage, mais je suis à la fin de mon papier; j'ai

pourtant encore à vous dire que l'aventure de Thevenin a produit ſur moi l'effet que vous déſiriez. Je me trouve moi-même fort ridicule d'avoir pris à cœur une pareille affaire; ce que je n'aurois pourtant pas fait, je vous jure, ſi je n'euſſe été sûr que c'étoit un drôle apoſté. Je déſirois, non par vengeance aſſurément, mais pour ma sûreté, qu'on dévoilât ſes inſtigateurs, on ne l'a pas voulu, ſoit; il en viendroit mille autres que je ne daignerois pas même répondre à ceux qui m'en parleroient. Bon jour, Monſieur, je vous embraſſe de tout mon cœur.

P. S. J'oubliois de vous dire que mon chamoiſeur eſt bien le cordonnier de monſieur de Tanley; il apprit le métier de chamoiſeur à Yverdun après ſa retraite. J'ai fait faire en Suiſſe des informations, avec la dépoſition juridique, & légaliſée du cabaretier Jeannet.

LETTRE

AU MÊME.

Bourgoin, le 2 Novembre 1768.

Depuis la dernière lettre, Monſieur, que je vous ai écrite, & dont je n'ai pas encore la réponſe, j'ai reçu de monſieur le duc de Choiſeul un paſſe-port que je lui avois de-

mandé pour ſortir du royaume, il y a près de ſix ſemaines, & auquel je ne ſongeois plus. Me ſentant de plus en plus dans l'abſolue néceſſité de me ſervir de ce paſſe-port, j'ai délibéré, dans la cruelle extrémité où je me trouve, & dans la ſaiſon où nous ſommes, ſur l'uſage que j'en ferois, ne voulant, ni ne pouvant le laiſſer écouler comme l'autre. Vous ſerez étonné du réſultat de ma délibération, faite pourtant avec tout le poids, tout le ſang-froid, toute la réflexion dont je ſuis capable; c'eſt de retourner en Angleterre, & d'y aller finir mes jours dans ma ſolitude de Wootton. Je crois cette réſolution la plus ſage que j'aie priſe en ma vie, & j'ai, pour un des garans de ſa ſolidité, l'horreur qu'il m'a fallu ſurmonter pour la prendre, & telle qu'en cet inſtant même je n'y puis penſer ſans frémir. Je ne puis, Monſieur, vous en dire davantage dans une lettre; mais mon parti eſt pris, & je m'y ſens inébranlable, à proportion de ce qu'il m'en a coûté pour le prendre. Voici une lettre qui s'y rapporte, & à laquelle je vous prie de vouloir bien donner cours. J'écris à M. l'ambaſſadeur d'Angleterre, mais je ne ſais s'il eſt à Paris. Vous m'obligeriez de vouloir bien vous en informer, & ſi vous pouviez même parvenir à ſavoir s'il a reçu

ma lettre, vous feriez une bonne œuvre de m'en donner avis : car tandis que j'attends ici ſa réponſe, mon paſſe-port s'écoule, & le temps eſt précieux. Vous êtes trop clair-voyant pour ne pas ſentir combien il m'importe que la réſolution que je vous communique demeure ſecrète, & ſecrète ſans exception : toutefois je n'exige rien de vous que ce que la prudence & votre amitié en exigeront. Si M. l'ambaſſadeur d'Angleterre ébruite ce deſſein, c'eſt tout autre choſe, & d'ailleurs je ne l'en puis empêcher. En prenant mon parti ſur ce point, vous ſentez que je l'ai pris ſur tout le reſte. Je quitterai ce continent comme je quitterois le ſéjour de la lune. L'autre fois ce n'étoit pas la même choſe ; j'y laiſſois des attachemens, j'y croyois laiſſer des amis. Pardon, Monſieur, mais je parle des anciens. Vous ſentez que les nouveaux, quelque vrais qu'ils ſoient, ne laiſſent pas ces déchiremens de cœur qui le font ſaigner durant toute la vie, par la rupture de la plus douce habitude qu'il puiſſe contracter. Toutes mes bleſſures ſaigneront, j'en conviens, le reſte de mes jours ; mais mes erreurs du moins ſont bien guéries, la cicatrice eſt faite de cè côté-là. Je vous embraſſe.

LETTRE
A M. MOULTOU.

Bourgoin, le 5 Novembre 1768.

VOUS avez fait, cher Moultou, une perte que tous vos amis & tous les honnêtes gens doivent pleurer avec vous, & j'en ai fait une particulière dans votre digne père, par les ſentimens dont il m'honoroit, & dont tant de faux amis, dont je ſuis la victime, m'ont bien fait connoître le prix. C'eſt ainſi, cher Moultou, que je meurs en détail dans tous ceux qui m'aiment, tandis que ceux qui me haïſſent & me trahiſſent ſemblent trouver dans l'âge & dans les années une nouvelle vigueur pour me tourmenter. Je vous entretiens de ma perte, au lieu de parler de la vôtre : mais la véritable douleur qui n'a point de conſolation, ne ſait guère en trouver pour autrui ; on conſole les indifférens, mais on s'afflige avec ſes amis. Il me ſemble que ſi j'étois près de vous, que nous nous embraſſaſſions, que nous pleuraſſions tous deux ſans nous rien dire, nos cœurs ſe feroient beaucoup dit.

Cruel ami, que de regrets vous me préparez

dans votre description de Lavagnac ! Hélas ! ce beau séjour étoit l'asile qu'il me falloit ; j'y aurois oublié, dans un doux repos, les ennuis de ma vie ; je pouvois espérer d'y trouver enfin de paisibles jours, & d'y attendre, sans impatience, la mort qu'ailleurs je désirerai sans cesse. Il est trop tard. La fatale destinée qui m'entraîne, ordonne autrement de mon sort. Si j'en avois été le maître, si le prince lui-même eût été le maître chez lui, je ne serois jamais sorti de Trie, dont il n'avoit rien épargné pour me rendre le séjour agréable. Jamais prince n'en a tant fait pour aucun particulier, qu'il en a daigné faire pour moi : *Je le mets ici à ma place*, disoit-il à son officier ; *je veux qu'il ait la même autorité que moi, & je n'entends pas qu'on lui offre rien, parce que je le fais le maître de tout.* Il a même daigné me venir voir plusieurs fois, souper avec moi tête-à-tête, me dire, en présence de toute sa suite, qu'il venoit exprès pour cela, &, ce qui m'a plus touché que tout le reste, s'abstenir même de chasser, de peur que le motif de son voyage ne fût équivoque. Hé bien, cher Moultou, malgré ses soins, ses ordres les plus absolus, malgré le désir, la passion, j'ose dire, qu'il avoit de me rendre heureux dans la retraite qu'il m'avoit donnée, on est parvenu à m'en chasser, &

cela par des moyens tels que l'horrible récit n'en ſortira jamais de ma bouche ni de ma plume. Son Alteſſe a tout ſu, & n'a pu déſapprouver ma retraite ; les bontés, la protection, l'amitié de ce grand homme, m'ont ſuivi dans cette province, & n'ont pu me garantir des indignités que j'y ai ſouffertes. Voyant qu'on ne me laiſſeroit jamais en repos dans le royaume, j'ai réſolu d'en ſortir ; j'ai demandé un paſſe-port à M. de Choiſeul, qui, après m'avoir laiſſé long-temps ſans réponſe, vient enfin de m'envoyer ce paſſe-port. Sa lettre eſt très-polie, mais n'eſt que cela ; il m'en avoit écrit auparavant d'obligeantes. Ne point m'inviter à ne pas faire uſage de ce paſſe-port, c'eſt m'inviter en quelque ſorte à en faire uſage. Il ne convient pas d'importuner les miniſtres pour rien. Cependant, depuis le moment où j'ai demandé ce paſſe-port, juſqu'à celui où je l'ai obtenu, la ſaiſon s'eſt avancée, les Alpes ſe ſont couvertes de glace & de neige ; il n'y a plus moyen de ſonger à les paſſer dans mon état. Mille conſidérations impoſſibles à détailler dans une lettre m'ont forcé à prendre le parti le plus violent, le plus terrible auquel mon cœur pût jamais ſe réſoudre, mais le ſeul qui m'ait paru me reſter ; c'eſt de repaſſer en Angleterre, & d'aller finir mes malheureux jours dans ma

trifte solitude de Wootton, où, depuis mon départ, le propriétaire m'a fouvent rappellé par force cajoleries. Je viens de lui écrire en conféquence de cette réfolution; j'ai même écrit auffi à l'ambaffadeur d'Angleterre; fi ma propofition eft acceptée, comme elle le fera infailliblement, je ne puis plus m'en dédire, & il faut partir. Rien ne peut égaler l'horreur que m'infpire ce voyage; mais je ne vois plus de moyen de m'en tirer fans mériter des reproches; &, à tout âge, fur-tout au mien, il vaut mieux être malheureux que coupable.

J'aurois doublement tort d'acheter, par rien de répréhenfible le repos du peu de jours qui me reftent à paffer. Mais je vous avoue que ce beau féjour de Lavagnac, le voifinage de M. Venel, l'avantage d'être auprès de fon ami, par conféquent d'un honnête homme, au lieu qu'à Trie, j'étois entre les mains du dernier des malheureux; tout cela me fuivra en idée dans ma fombre retraite, & y augmentera ma misère, pour n'avoir pu faire mon bonheur. Ce qui me tourmente encore plus en ce moment, eft une lueur de vaine efpérance dont je vois l'illufion, mais qui m'inquiète malgré que j'en aie. Quand mon fort fera parfaitement décidé, & qu'il ne me reftera qu'à m'y foumettre, j'aurai plus de tranquillité. C'eft en attendant, un grand

soulagement pour mon cœur d'avoir épanché dans le vôtre tout ce détail de ma situation. Au reste, je suis attendri d'imaginer vos dames, vous & M. Venel, faisant ensemble ce pélerinage bienfaisant, qui mérite mieux que ceux de Lorette, d'être mis au nombre des œuvres de miséricorde. Recevez tous mes plus tendres remercîmens & ceux de ma femme; faites agréer ses respects & les miens à vos dames. Nous vous saluons & vous embrassons l'un & l'autre de tout notre cœur.

J'ai proposé l'alternative de l'Angleterre & de Minorque, que j'aimerois mieux à cause du climat. Si ce dernier parti est préféré, ne pourrions-nous pas nous voir avant mon départ, soit à Montpellier, soit à Marseille ?

LETTRE

A M. LALLIAUD.

Bourgoin, le 7 Novembre 1768.

DEPUIS ma dernière lettre, Monsieur, j'ai reçu d'un ami l'incluse, qui a fort augmenté mon regret d'avoir pris mon parti si brusquement. La situation charmante de ce château

château de Lavagnac, le maître auquel il appartient, l'honnête homme qu'il a pour agent, la beauté, la douceur du climat si convenable à mon pauvre corps délabré, le lieu assez solitaire pour être tranquille, & pas assez pour être un désert; tout cela, je vous l'avoue, si je passe en Angleterre, ou même à Mahon, car j'ai proposé l'alternative, tout cela, dis-je, me fera souvent tourner les yeux, & soupirer vers cet agréable asile si bien fait pour me rendre heureux, si l'on m'y laissoit en paix. Mais j'ai écrit; si l'ambassadeur me répond honnêtement, me voilà engagé; j'aurois l'air de me moquer de lui si je changeois de résolution, & d'ailleurs ce seroit en quelque sorte marquer peu d'égard pour le passe-port que M. de Choiseul a eu la bonté de m'envoyer à ma prière. Les ministres sont trop occupés, & d'affaires trop importantes, pour qu'il soit permis de les importuner inutilement. D'ailleurs, plus je regarde autour de moi, plus je vois avec certitude qu'il se brasse quelque chose, sans que je puisse deviner quoi. Thevenin n'a pas été aposté pour rien; il y avoit, dans cette farce ridicule, quelque vue qu'il m'est impossible de pénétrer; & dans la profonde obscurité qui m'environne, j'ai peur au moindre mouvement de faire un faux pas. Tout ce qui m'est arrivé depuis

mon retour en France, & depuis mon départ de Trie, me montre évidemment qu'il n'y a que M. le prince de Conti, parmi ceux qui m'aiment, qui ſache au vrai le ſecret de ma ſituation, & qu'il a fait tout ce qu'il a pu pour la rendre tranquille ſans pouvoir y réuſſir. Cette perſuaſion m'arrache des élans de reconnoiſſance & d'attendriſſement vers ce grand prince, & je me reproche vivement mon impatience au ſujet du ſilence qu'il a gardé ſur mes deux dernières lettres; car il y a peu de temps que j'en ai écrit à ſon alteſſe une ſeconde, qu'elle n'a peut-être pas plus reçue que la première; c'eſt de quoi je déſirerois extrêmement d'être inſtruit. Je n'oſe en ajouter une pour elle dans ce paquet, de peur de le groſſir au point de donner dans la vue : mais ſi, dans ce moment critique, vous aviez pour moi la charité de vous préſenter à ſon audience, vous me rendriez un office bien ſignalé de l'informer de ce qui ſe paſſe, & de me faire parvenir ſon avis, c'eſt-à-dire, ſes ordres : car dans tout ce que j'ai fait de mon chef, je n'ai fait que des ſottiſes qui me ſerviront au moins de leçons à l'avenir, s'il daigne encore ſe mêler de moi. Demandez-lui auſſi de ma part, je vous ſupplie, la permiſſion de lui écrire déſormais ſous votre couvert, puiſque, ſous le ſien, mes lettres ne paſſent pas.

La tracasserie du sieur Thevenin est enfin terminée. Après les preuves sans replique que j'ai données à M. de Tonnerre, de l'imposture de ce coquin, il m'a offert de le punir par quelques jours de prison. Vous sentez bien que c'est ce que je n'ai pas accepté, & que ce n'est pas de quoi il étoit question. Vous ne sauriez imaginer les angoisses que m'a données cette sotte affaire, non pour ce misérable, à qui je n'aurois pas daigné répondre, mais pour ceux qui l'ont aposté, & que rien n'étoit plus aisé que de démasquer si on l'eût voulu. Rien ne m'a mieux fait sentir combien je suis inepte & bête en pareil cas; le seul, à la vérité, de cette espèce où je me sois jamais trouvé. J'étois navré, consterné, presque tremblant; je ne savois ce que je disois en questionnant l'imposteur; & lui, tranquille & calme dans ses absurdes mensonges, portoit dans l'audace du crime toute l'apparence de la sécurité des innocens. Au reste, j'ai fait passer à M. de Tonnerre l'arrêt imprimé, concernant ce misérable, qu'un ami m'a envoyé, & par lequel M. de Tonnerre a pu voir que ceux qui avoient mis cet homme en jeu, avoient su choisir un sujet expérimenté dans ces sortes d'affaires.

Je ne me trouvai jamais dans des embarras pareils à ceux où je suis, & jamais je ne me

ſentis plus tranquille. Je ne vois d'aucun côté nul eſpoir de repos ; & loin de me déſeſpérer, mon cœur me dit que mes maux touchent à leur fin. Il en ſeroit bien temps, je vous aſſure. Vous voyez, Monſieur, comment je vous écris, comment je vous charge de mille ſoins, comment je remets mon ſort en vos mains, & à vous ſeul. Si vous n'appellez pas cela de la confiance & de l'amitié auſſi bien que de l'importunité, & de l'indiſcrétion peut-être, vous avez tort. Je vous embraſſe de tout mon cœur.

LETTRE

AU MÊME.

Bourgoin, le 28 Novembre 1768.

Je ne puis pas mieux vous détromper, Monſieur, ſur la réſerve dont vous me ſoupçonnez envers vous, qu'en ſuivant en tout vos idées, & vous en confiant l'exécution, & c'eſt ce que je fais, je vous jure, avec une confiance dont mon cœur eſt content, & dont le vôtre doit l'être. Voici une lettre pour M. le prince de Conti, où je parle comme vous le déſirez, & comme je penſe. Je n'ai jamais ni déſiré, ni cru, que ma

lettre à M. l'ambaſſadeur d'Angleterre dût, ni pût être un ſecret pour ſon alteſſe, ni pour les gens en place, mais ſeulement pour le public, & je vous préviens, une fois pour toutes, que quelque ſecret que je puiſſe vous demander, ſur quoi que ce puiſſe être, il ne regardera jamais M. le prince de Conti, en qui j'ai autant & plus de confiance qu'en moi-même. Vous m'avez promis que ma lettre lui ſeroit remiſe en main propre, je ſuppoſe que ce ſera par vous; j'y compte, & je vous le demande.

Vous aurez pu voir que le projet de paſſer en Angleterre, qui me vint en recevant le paſſe-port, a été preſqu'auſſi-tôt révoqué que formé: de nouvelles lumières ſur ma ſituation m'ont appris que je me devois de reſter en France, & j'y reſterai. M. Davenport m'a fait une réponſe très-engageante & très-honnête. L'ambaſſadeur ne m'a point répondu. Si j'avois ſu que le ſieur W**. étoit auprès de lui, vous jugez bien que je n'aurois pas écrit. Je m'imaginois bonnement que toute l'Angleterre avoit conçu, pour ce miſérable & pour ſon camarade, tout le mépris dont ils ſont dignes. J'ai toujours agi d'après la ſuppoſition des ſentimens de droiture & d'honneur innés dans les cœurs des hommes. Ma foi, pour le coup, je me tiens

coi, & je ne ſuppoſe plus rien ; me voilà de jour en jour plus déplacé parmi eux, & plus embarraſſé de ma figure. Si c'eſt leur tort ou le mien, c'eſt ce que je les laiſſe décider à leur mode ; ils peuvent continuer à ballotter ma pauvre machine à leur gré, mais ils ne m'ôteront pas ma place ; elle n'eſt pas au milieu d'eux.

J'ai été très-bien pendant une dixaine de jours. J'étois gai, j'avois bon appétit, j'ai fait à mon herbier de bonnes augmentations. Depuis deux jours, je ſuis moins bien, j'ai de la fièvre, un grand mal de tête que les échecs, où j'ai joué hier, ont augmenté. Je les aime, & il faut que je les quitte. Mes plantes ne m'amuſent plus. Je ne fais que chanter des ſtrophes du Taſſe ; il eſt étonnant quel charme je trouve dans ce chant, avec ma pauvre voix caſſée & déjà tremblotante. Je me mis hier tout en larmes, ſans preſque m'en appercevoir, en chantant l'hiſtoire d'Olinde & de Sophronie. Si j'avois une pauvre petite épinette pour ſoutenir un peu ma voix foibliſſante, je chanterois du matin juſqu'au ſoir. Il eſt impoſſible à ma mauvaiſe tête de renoncer aux châteaux en Eſpagne. Le ſoin de la cour du château de Lavagnac, une épinette & mon Taſſe, voilà celui qui m'occupe aujourd'hui malgré moi.

Bon jour, Monſieur ; ma femme vous ſalue de tout ſon cœur ; j'en fais de même, nous vous aimons tous deux bien ſincèrement.

LETTRE

AU MÊME.

Bourgoin, le 7 Décembre 1768.

VOICI, Monſieur, une lettre à laquelle je vous prie de vouloir bien donner cours. Elle eſt pour M. Davenport, qui m'a écrit trop honnêtement pour que je puiſſe me diſpenſer de lui donner avis que j'ai changé de réſolution. J'eſpère que ma précédente, avec l'incluſe, vous ſera bien parvenue, & j'en attends la réponſe au premier jour. Je ſuis aſſez content de mon état préſent ; je paſſe, entre mon Taſſe & mon herbier, des heures aſſez rapides pour me faire ſentir combien il eſt ridicule de donner tant d'importance à une exiſtence auſſi fugitive. J'attends, ſans impatience, que la mienne ſoit fixée ; elle l'eſt par tout ce qui dépendoit de moi ; le reſte, qui devient tous les jours moindre, eſt à la merci de la nature & des hommes : ce n'eſt plus la peine de le leur diſputer ; j'aimerois aſſez à paſſer ce reſte dans

la grotte de la Balme, si les chauve-souris ne l'empuantissoient pas. Il faudra que nous l'allions voir ensemble quand vous passerez par ici. Je vous embrasse de tout mon cœur.

LETTRE

A M. DU PEYROU.

Bourgoin, 19 Décembre 1768.

CE que vous me marquez de la fin de vos brouilleries avec la cour, me fait grand plaisir; & j'en augure que vous pourrez encore vivre agréablement où vous êtes, & où vous êtes retenu par des liens d'attachement, qu'il n'est pas dans votre cœur de rompre aisément. Il me semble que le roi se conduit réellement en très-grand roi, lorsqu'il veut premièrement être le maître, & puis être juste. Vous penserez qu'il seroit plus grand & plus beau de vouloir transposer cet ordre; cela peut être, mais cela est au-dessus de l'humanité, & c'est bien assez, pour honorer le génie & l'ame du plus grand prince, que le premier article ne lui fasse pas négliger l'autre; si Frédéric ratifie le rétablissement de tous vos privilèges, comme je l'espère, il aura mérité de vous le plus bel éloge que puisse mériter un souverain, & qui

l'approche de Dieu même, celui qu'Armide faisoit de Godefroi de Bouillon :

Tu, cui concesse il cielo e diel' ti il fato,
Voler il giusto, e poter ciò che vuoi.

Je m'imagine que si les députés, qu'en pareil cas, vous lui enverrez probablement pour le remercier, lui récitoient ces deux vers pour toute harangue, ils ne seroient pas mal reçus.

Je suis bien touché de la commission que vous avez donnée à Gagnebin : voilà vraiment un soin d'amitié, un soin de ceux auxquels je serai toujours sensible, parce qu'ils sont choisis selon mon cœur & selon mon goût. Je dois certainement la vie aux plantes ; ce n'est pas ce que je leur dois de bon ; mais je leur dois d'en couler encore avec agrément quelques intervalles, au milieu des amertumes dont elle est inondée : tant que j'herborise, je ne suis pas malheureux ; & je vous réponds que, si l'on me laissoit faire, je ne cesserois tout le reste de ma vie d'herboriser du matin au soir. Au reste j'aime mieux que le recueil de monsieur Gagnebin soit très-petit, & qu'il ne soit pas composé de plantes communes qu'on trouve par-tout ; je ne vous dissimulerai même pas que j'ai déja beaucoup de plantes alpines, & des plus rares; cependant, comme

il y en a encore un très-grand nombre qui me manquent, je ne doute pas qu'il ne s'en trouve dans votre envoi qui me feront grand plaiſir par elles-mêmes, outre celui de les recevoir de vous. Par exemple, quoique je ſois aſſez riche en Gentianes, il y en a une que je n'ai pu trouver encore, & que je convoite beaucoup, c'eſt la grande *Gentiane pourprée*, la ſeconde en rang du *Species* de *Linnæus*. J'ai le *Tozzia alpina* Linn. : mais il y manque la racine, qui eſt la partie la plus curieuſe de cette plante, d'ailleurs difficile à ſécher & conſerver. J'ai l'*Uva urſi* en fruits, mais je ne l'ai pas en fleurs. J'ai l'*Azalea procumbens*, mais il me manque d'autres beaux *Chamærhododendros* des Alpes. Je n'ai qu'un miſérable petit *Androſace*. Je n'ai pas le *Cortuſa Matthioli*, &c. La liſte de ce que j'ai feroit longue; celle de ce qui me manque plus longue encore : mais ſi vous vouliez m'envoyer celle de ce que vous enverra Gagnebin, j'y pourrois noter ce qui me manque, afin que le reſte étant ſuperflu dans mon herbier, pût demeurer dans le vôtre. Je me ſuis ruiné en livres de botanique, & j'avois bien réſolu de n'en plus acheter; cependant je ſens que m'affectionnant aux plantes des Alpes, je ne puis me paſſer de celui de Haller. Vous m'obligerez de vouloir bien me marquer

exactement son titre, son prix, & le lieu où vous l'avez trouvé; car la France est si barbare encore en botanique, qu'on n'y trouve presque aucun livre de cette science; & j'ai été obligé de faire venir à grands frais, de Hollande & d'Angleterre, le peu que j'en ai; encore ai-je cherché par-tout ceux de Clusius, sans pouvoir le trouver.

Voilà bien du bavardage sur la botanique, dont je vois avec grand regret que vous avez tout-à-fait perdu le goût. Cependant, puisque vous avez un peu fêté mon *Apocyn*, j'ai grande envie de vous envoyer quelques graines de l'arbre de soie, & de la pomme de canelle, qu'on m'a dernièrement apportées des Isles. Quand vous commencerez à meubler votre jardin, je suis jaloux d'y contribuer. Bon jour, mon cher hôte, nous vous embrassons & vous saluons l'un & l'autre de tout notre cœur.

LETTRE

A M. LALLIAUD.

Bourgoin, le 19 *Décembre* 1768.

PAUVRE garçon, pauvre Sauttershaim! trop occupé de moi durant ma détresse, je l'avois un peu perdu de vue, mais il n'étoit point

ſorti de mon cœur, & j'y avois nourri le déſir ſecret de me rapprocher de lui, ſi jamais je trouvois quelqu'intervalle de repos entre les malheurs & la mort. C'étoit l'homme qu'il me falloit pour me fermer les yeux; ſon caractère étoit doux; ſa ſociété étoit ſimple; rien de la pretintaille françoiſe; encore plus de ſens que d'eſprit; un goût ſain, formé par la bonté de ſon cœur, des talens aſſez pour parer une ſolitude, & un naturel fait pour l'aimer avec un ami: c'étoit mon homme; la Providence me l'a ôté; les hommes m'ont ôté la jouiſſance de tout ce qui dépendoit d'eux; ils me vendent juſqu'à la petite meſure d'air qu'ils permettent que je reſpire; il ne me reſtoit qu'une eſpérance illuſoire; il ne m'en reſte plus du tout. Sans doute le ciel me trouve digne de tirer de moi ſeul toutes mes reſſources, puiſqu'il ne m'en laiſſe plus aucune autre. Je ſens que la perte de ce pauvre garçon m'affecte plus à proportion, qu'aucun de mes autres malheurs. Il falloit qu'il y eût une ſimpathie bien forte entre lui & moi, puiſqu'ayant déja appris à me mettre en garde contre les empreſſés, je le reçus à bras ouverts, ſi-tôt qu'il ſe préſenta, &, dès les premiers jours de notre liaiſon, elle fut intime. Je me ſouviens que dans ce même temps on m'écrivit

de Genève que c'étoit un eſpion apoſté pour tâcher de m'attirer en France, où l'on vouloit, diſoit la lettre, me faire un mauvais parti. Là-deſſus je propoſai à Sauttershaim un voyage à Pontarlier, ſans lui parler de ma lettre. Il y conſent; nous partons; en arrivant à Pontarlier, je l'embraſſe avec tranſport, & puis je lui montre la lettre; il la lit ſans s'émouvoir; nous nous embraſſons derechef, & nos larmes coulent. J'en verſe derechef en me rappellant ce délicieux moment. J'ai fait avec lui pluſieurs petits voyages pédeſtres; je commençois d'herboriſer, il prenoit le même goût; nous allions voir milord Maréchal qui, ſachant que je l'aimois, le recevoit bien, & le prit bientôt en amitié lui-même. Il avoit raiſon. Sauttershaim étoit aimable, mais ſon mérite ne pouvoit être ſenti que des gens bien nés, il gliſſoit ſur tous les autres. La génération dans laquelle il a vécu n'étoit pas faite pour le connoître; auſſi n'a-t-il rien pu faire à Paris, ni ailleurs. Le ciel l'a retiré du milieu des hommes, où il étoit étranger: mais pourquoi m'y a-t-il laiſſé?

Pardon, Monſieur, mais vous aimiez ce pauvre garçon, & je ſais que l'effuſion de mon attachement & de mon regret ne peut vous déplaire. Je ſuis ſenſible à la peine que

vous avez bien voulu prendre en ma faveur auprès de M. le prince de Conti ; mais vous en avez été bien payé par le plaisir de converser avec le plus aimable & le plus généreux des hommes, qui sûrement eût aimé & favorisé notre pauvre Sauttershaim, s'il l'avoit connu. Je vois, par ce que vous me marquez de ses nouvelles bontés pour moi, qu'elles sont inépuisables, comme la générosité de son cœur. Ah ! pourquoi faut-il que tant d'intermédiaires qui nous séparent, détournent & anéantissent tout l'effet de ses soins ? J'apprends que son trésorier, qui m'a fait chasser du château de Trie, à force d'intrigues, est en liaison avec l'agent du P. à celui de Lavagnac, & qu'il a déja été question de moi entr'eux deux. Il ne m'en faut pas davantage pour juger d'avance du sort qu'on m'y prépare ; mais n'importe, me voilà prêt, & il n'y a rien que je n'endure plutôt que de mériter la disgrace du prince, en me retractant sur ce que j'ai demandé moi-même, & en laissant inutiles par ma faute les démarches qu'il veut bien faire en ma faveur. De tous les malheurs dont on a résolu de m'accabler jusqu'à ma dernière heure, il y en a un du moins dont je saurai me garantir, quoi qu'on fasse ; c'est celui de perdre sa bienveillance & sa protection par ma faute.

Vous avez la bonté, Monſieur, de me chercher une épinette. Voilà un ſoin dont je vous ſuis très-obligé, mais dont le ſuccès m'embarraſſeroit beaucoup; car avant d'avoir ladite épinette, il faudroit premièrement me pourvoir d'un lieu pour la placer, & ...... d'une pierre pour y poſer ma tête. Mon herbier & mes livres de botanique me coûtent déja beaucoup de peine & d'argent à tranſporter de gîte en gîte, & de cabaret en cabaret. Si nous ajoutions de ſurcroît une épinette, il faudroit donc y attacher des courroies, afin que je puſſe la porter ſur mon dos, comme les Savoyardes portent leurs vielles; tout cet attirail me feroit un équipage aſſez digne du roman comique, mais auſſi peu riſible qu'utile pour moi. Dans les douces rêveries, dont je ſuis encore aſſez fou pour me bercer quelquefois, j'ai pu faire entrer le déſir d'une épinette; mais nous ferons aſſez à temps de ſonger à cet article, quand tous les autres feront réaliſés, & il me ſemble que de tous les ſervices que vous pourriez me rendre, celui de me pourvoir d'une épinette doit être laiſſé pour le dernier. Il eſt vrai que vous me voyez déja tranquille au château de Lavagnac. Ah! mon cher M. Lalliaud, cela me prouve que vous avez la vue plus longue que moi. Bon

jour, Monsieur, nous vous saluons tous deux de tout notre cœur. Je vous donne l'exemple de finir sans complimens; vous ferez bien de le suivre.

LETTRE

A M. MOULTOU.

Bourgoin, le 30 *Décembre* 1768.

J'ATTENDOIS, cher Moultou, pour répondre à votre dernière lettre, d'avoir reçu les ordres que M. le prince de Conti m'avoit fait annoncer ensuite de l'approbation qu'il a donnée au projet de ma retraite à Lavagnac; mais ces ordres ne sont point encore venus, & je crains qu'ils ne viennent pas si-tôt : car son altesse m'a fait prévenir qu'il falloit, avant de m'écrire, qu'elle prît, pour ce projet, des arrangemens semblables à ceux qu'elle a cru à propos de prendre pour mon voyage en Dauphiné : ces arrangemens dépendent de l'accord de personnes qui ne se rencontrent pas souvent; & quelle que soit la générosité de cœur de ce grand prince, de quelque extrême bonté qu'il m'honore, vous sentez qu'il n'est pas ni ne sauroit être occupé de moi seul, &

la

la chose du monde qui fait le mieux son éloge, est qu'il ne se soit pas encore ennuyé de tous les soins que je lui ai coûtés. J'attends donc sans impatience ; mais, en attendant, ma situation devient, à tous égards, plus critique de jour en jour ; & l'air marécageux & l'eau de Bourgoin m'ont fait contracter, depuis quelque temps, une maladie singulière dont, de manière ou d'autre, il faut tâcher de me délivrer. C'est un gonflement d'estomac très-considérable, & sensible même au-dehors, qui m'oppresse, m'étouffe & me gêne au point de ne pouvoir plus me baisser, & il faut que ma pauvre femme ait la peine de me mettre mes souliers, &c. Je croyois d'abord d'engraisser, mais la graisse n'étouffe pas ; je n'engraisse que de l'estomac, & le reste est tout aussi maigre qu'à l'ordinaire. Cette incommodité, qui croît à vue d'œil, me détermine à tâcher de sortir de ce mauvais pays le plus tôt qu'il me sera possible, en attendant que le prince ait jugé à propos de disposer de moi. Il y a dans ce pays, à demi-lieue de la ville, une maison à mi-côte, agréable, bien située, où l'eau & l'air sont très-bons, & où le propriétaire veut bien me céder un petit logement, que j'ai dessein d'occuper. La maison est seule, loin de tout village, & inhabitée dans cette

ſaiſon. J'y ſerai ſeul avec ma femme & une ſervante qu'on y tient : voilà une belle occaſion pour ceux qui diſpoſent de moi, de ſe délivrer du ſoin de ma garde, & de me délivrer, moi, des misères de cette vie. Cette idée ne me détourne ni ne me détermine. Je compte aller là dans quelques jours, à la merci des hommes, & à la garde de la Providence, en attendant que je ſache s'il m'eſt permis d'aller vous joindre, ou ſi je dois reſter dans ce pays; car je ſuis déterminé à ne prendre aucun parti ſans l'aveu du prince, pour qui ma confiance eſt égale à ma reconnoiſſance, & c'eſt tout dire. Cher Moultou, adieu; je ne ſais, ni dans quel temps, ni à quelle occaſion je ceſſerai de vous écrire. Mais tant que je vivrai, je ne ceſſerai de vous aimer.

LETTRE

A M. DU PEYROU.

Bourgoin, le 18 *Janvier* 1769.

J'APPRENDS, mon cher hôte, par le plus ſingulier haſard, qu'on a imprimé à Lauſanne un des chiffons qui ſont entre vos mains, ſur cette queſtion : *Quelle eſt la pré-*

mière vertu du Héros ? Vous croyez bien que je comprends qu'il s'agit d'un vol ; mais comment ce vol a-t-il été fait, & par qui ?.... Vous qui êtes si soigneux, & sur-tout des dépôts d'autrui ! J'ai des engagemens qui rendent de pareils larcins de très-grande conséquence pour moi (*). Comment donc ne m'avez-vous point du moins averti de cette impression ? De grace, mon cher hôte, tâchez de remonter à la source ; de savoir comment, & par qui ce torche-cul a été imprimé. Je vis dans la sécurité la plus profonde sur les papiers qui sont entre vos mains ; si vous souffrez que je perde cette sécurité, que deviendrai-je ? Mettez-vous à ma place, & pardonnez l'importunité.

J'ai cru mourir cette nuit. Le jour je suis moins mal. Ce qui me console, est que de semblables nuits ne sauroient se multiplier beaucoup. Ma femme, qui a été fort mal aussi, se trouve mieux. Je me prépare à déloger pour aller dans le séjour élevé qui m'est destiné, chercher un air plus pur que celui qu'on respire dans ces vallées. Je vous embrasse.

(*) Il avoit pris des engagemens de ne rien faire imprimer de son vivant.

LETTRE

A M. LALLIAUD.

Monquin, le 18 Janvier 1769.

Je ne connois point M. de la S**. Je sais seulement que c'est un fabricant de Lyon; il accompagna, cet automne, le fils de madame Boy-de-la-Tour, mon amie, qui vint me voir ici. Me voyant logé si tristement & dans un si mauvais air, il me proposa une habitation en Dombes. Je ne dis ni oui ni non. Cet hiver, me voyant dépérir, il est revenu à la charge; j'ai refusé, il m'a pressé: faute d'autres bonnes raisons à lui dire, je lui ai déclaré que je ne pouvois sortir de cette province sans l'agrément de M. le prince de Conti. Il m'a pressé de lui permettre de demander cet agrément; je ne m'y suis pas opposé: voilà tout.

J'apprends par le plus grand hasard du monde qu'on vient d'imprimer à Lausanne un ancien chiffon de ma façon. C'est un discours sur une question proposée en 1751, par M. de Curzay, tandis qu'il étoit en Corse. Quand il fut fait, je le trouvai si mauvais, que je ne voulus ni l'envoyer ni

le faire imprimer. Je le remis, avec tout ce que j'avois en manuſcrit, à M. du Peyrou avant mon départ pour l'Angleterre. Je ne l'ai pas revu depuis, & n'y ai pas même penſé; je ne puis me rappeller avec certitude ſi ce barbouillage eſt ou n'eſt point un des manuſcrits inliſibles que M. du Peyrou m'envoya à Wootton pour les tranſcrire, & que je lui renvoyai copie & brouillon par ſon ami M. de **, chez lequel, où, durant le tranſport, le vol aura pu ſe faire; ce qu'il y a de sûr, c'eſt que je n'ai aucune part à cette impreſſion, & que ſi j'euſſe été aſſez inſenſé pour vouloir mettre encore quelque choſe ſous la preſſe, ce n'eſt pas un pareil torche-cul que j'aurois choiſi. J'ignore comment il eſt paſſé ſous la preſſe; mais je crois M. du Peyrou parfaitement incapable d'une pareille infidélité. En ce qui me regarde, voilà la vérité, & il m'importe que cette vérité ſoit connue. Je vous embraſſe & vous ſalue, mon cher Monſieur, de tout mon cœur.

LETTRE

A M. LALLIAUD.

Monquin, le 4 Février 1769.

J'AI reçu, Monfieur, vos deux dernières lettres, &, avec la première, la refcription que vous avez eu la bonté de m'envoyer, & dont je vous remercie.

Quoi! Monfieur, le barbouillage académique imprimé à Laufanne l'avoit auffi été à Paris!.... & c'eft M. Fréron qui en eft l'éditeur!.... le temps de l'impreffion, le choix de la pièce, la moindre & la plus plate de tout ce que j'ai laiffé en manufcrit, tout m'apprend par quelles efpèces de mains, & à quelle intention, cet écrit a été publié. L'édition de Laufanne, fi elle exifte, aura probablement été faite fur celle de Paris. Mais le filence de M. Denis me fait douter de cette feconde édition, dont la nouvelle m'a été donnée d'affez loin pour qu'on ait pu confondre; & de pareils chiffons ne font guères de ceux qu'on imprime deux fois. Vous avez pris le vrai moyen d'aller, s'il eft poffible, à la fource du vol par l'examen du manufcrit; cela vaut mieux qu'une lettre imprimée qui

ne feroit que faire ſouvenir de moi le public & mes ennemis, dont je cherche à être oublié, & ſur laquelle les coupables n'iront sûrement pas ſe déclarer. Vous m'apprenez auſſi qu'on a imprimé un nouveau volume de mes écrits vrais ou faux. C'eſt ainſi qu'on me diſſèque de mon vivant, ou plutôt qu'on diſſèque un autre corps ſous mon nom. Car quelle part ai-je au recueil dont vous me parlez ? ſi ce n'eſt deux ou trois lettres de moi qui y ſont inſérées, & ſur leſquelles, pour faire croire que le recueil entier en étoit, on a eu l'impudence de le faire imprimer à Londres ſous mon nom, tandis que j'étois en Angleterre, en ſupprimant la première édition de Lauſanne faite ſous les yeux de l'auteur. J'entrevois que l'impreſſion du chiffon académique tient encore à quelqu'autre manœuvre ſouterraine de même acabit. Vous m'avez écrit quelquefois que je faiſois du noir; l'expreſſion n'eſt pas juſte : ce n'eſt pas moi, Monſieur, qui fais du noir; mais c'eſt moi qu'on en barbouille. Patience. Ils ont beau vouloir écarter le vivier d'eau claire ; il ſe trouvera quand je ne ſerai plus en leur pouvoir, & au moment qu'ils y penſeront le moins. Auſſi, qu'ils faſſent déſormais à leur aiſe, je les mets au pis. J'attends, ſans allarmes, l'exploſion qu'ils comptent faire après ma mort

ſur ma mémoire ; ſemblables aux vils corbeaux qui s'acharnent ſur les cadavres. C'eſt alors qu'ils croiront n'avoir plus à craindre le trait de lumière qui, de mon vivant, ne ceſſe de les faire trembler, & c'eſt alors que l'on connoîtra peut être le prix de ma patience & de mon ſilence. Quoi qu'il en ſoit, en quittant Bourgoin , j'ai quitté tous les ſoucis qui m'en ont rendu le ſéjour auſſi déplaiſant que nuiſible. L'état où je ſuis a plus fait pour ma tranquillité , que les leçons de la philoſophie & de la raiſon. J'ai vécu, Monſieur; je ſuis content de l'emploi de ma vie, & du même œil que j'en vois les reſtes, je vois auſſi les évènemens qui les peuvent remplir. Je renonce donc à ſavoir déſormais rien de ce qui ſe dit, de ce qui ſe fait, de ce qui ſe paſſe par rapport à moi; vous avez eu la diſcrétion de ne m'en jamais rien dire. Je vous conjure de continuer. Je ne me refuſe pas aux ſoins que votre amitié, votre équité peuvent vous inſpirer pour la vérité, pour moi, dans l'occaſion; parce qu'après les ſentimens que vous profeſſez envers moi, ce ſeroit vous manquer à vous-même. Mais dans l'état où ſont les choſes, & dans le train que je leur vois prendre, je ne veux plus m'occuper de rien qui me rappelle hors de moi, de rien qui puiſſe

ôter à mon esprit la même tranquillité dont jouit ma conscience.

Je vous écris, sans y penser, de longues lettres qui font grand bien à mon cœur, & grand mal à mon estomac. Je remets à une autre fois le détail de mon habitation. Madame Renou vous remercie & vous salue, & moi, mon cher Monsieur, je vous embrasse de tout mon cœur.

LETTRE

A M. MOULTOU.

Monquin, le 14 Février 1769.

JE suis délogé, cher Moultou, j'ai quitté l'air marécageux de Bourgoin pour venir occuper sur la hauteur une maison vuide & solitaire que la dame à qui elle appartient m'a offerte depuis long-temps, & où j'ai été reçu avec une hospitalité très-noble, mais trop bien pour me faire oublier que je ne suis pas chez moi. Ayant pris ce parti, l'état où je suis ne me laisse plus penser à une autre habitation; l'honnêteté même ne me permettroit pas de quitter si promptement celle-ci, après avoir consenti qu'on l'arrangeât pour moi. Ma situation, la nécessité, mon goût, tout me porte à borner mes désirs & mes

ſoins à finir dans cette ſolitude des jours, dont, grace au ciel, & quoi que vous en puiſſiez dire, je ne crois pas le terme bien éloigné. Accablé des maux de la vie & de l'injuſtice des hommes, j'approche avec joie d'un ſéjour où tout cela ne pénètre point, &, en attendant, je ne veux plus m'occuper, ſi je puis, qu'à me rapprocher de moi-même, & à goûter ici entre la compagne de mes infortunes, & mon cœur, & Dieu qui le voit, quelques heures de douceur & de paix en attendant la dernière. Ainſi, mon bon ami, parlez-moi de votre amitié pour moi, elle me ſera toujours chère; mais ne me parlez plus de projets. Il n'en eſt plus pour moi d'autre en ce monde, que celui d'en ſortir avec la même innocence que j'y ai vécu.

J'ai vu, mon ami, dans quelques-unes de vos lettres, notamment dans la dernière, que le torrent de la mode vous gagne, & que vous commencez à vaciller dans des ſentimens où je vous croyois inébranlable. Ah! cher ami! comment avez-vous fait? Vous en qui j'ai toujours cru voir un cœur ſi ſain, une ame ſi forte; ceſſez-vous donc d'être content de vous-même, & le témoin ſecret de vos ſentimens commenceroit-il à vous devenir importun? Je ſais que la foi n'eſt pas indiſpenſable, que l'incrédulité ſincère n'eſt point

un crime, & qu'on ſera jugé ſur ce qu'on aura fait, & non ſur ce qu'on aura cru. Mais prenez garde, je vous conjure, d'être bien de bonne foi avec vous-même; car il eſt très-différent de n'avoir par cru, ou de n'avoir pas voulu croire, & je puis concevoir comment celui qui n'a jamais cru, ne croira jamais; mais non comment celui qui a cru, peut ceſſer de croire. Encore un coup, ce que je vous demande n'eſt pas tant la foi que la bonne foi. Voulez-vous rejetter l'intelligence univerſelle? les cauſes finales vous crèvent les yeux. Voulez-vous étouffer l'inſtinct moral? la voix interne s'élève dans votre cœur, y foudroye les petits argumens à la mode, & vous crie qu'il n'eſt pas vrai que l'honnête homme & le ſcélérat, le vice & la vertu ne ſoient rien. Car vous êtes trop bon raiſonneur pour ne pas voir à l'inſtant, qu'en rejettant la cauſe première, & faiſant tout avec la matière & le mouvement, on ôte toute moralité de la vie humaine. Eh! quoi, mon Dieu, le juſte infortuné en proie à tous les maux de cette vie, ſans en excepter même l'opprobre & le déshonneur, n'auroit nul dédommagement à attendre après elle, & mourroit en bête après avoir vécu en Dieu? Non, non, Moultou; Jéſus que ce ſiècle a méconnu, parce qu'il eſt indigne de

le connoître; Jésus qui mourut pour avoir voulu faire un peuple illustre & vertueux de ses vils compatriotes, le sublime Jésus ne mourut point tout entier sur la croix; & moi qui ne suis qu'un chétif homme plein de foiblesses, mais qui me sens un cœur dont un sentiment coupable n'approcha jamais, c'en est assez pour qu'en sentant approcher la dissolution de mon corps, je sente en même-temps la certitude de vivre. La nature entière m'en est garante. Elle n'est pas contradictoire avec elle-même; j'y vois régner un ordre physique admirable & qui ne se dément jamais. L'ordre moral y doit correspondre. Il fut pourtant renversé pour moi durant ma vie; il va donc commencer à ma mort. Pardon, mon ami, je sens que je rabâche; mais mon cœur, plein pour moi d'espoir & de confiance, & pour vous d'intérêt & d'attachement, ne pouvoit se refuser à ce court épanchement.

JE ne songe plus à L., & probablement mes voyages sont finis. J'ai pourtant reçu dernièrement une lettre du patron de la case, aussi pleine de bonté & d'amitié qu'il m'en est jamais écrit, & qui donne son approbation à une autre proposition qui m'avoit été faite;

mais toujours projeter ne me convient plus. Je veux jouir entre la nature & moi, du peu de jours qui me restent, sans plus me laisser promener, si je puis, parmi les hommes qui m'ont si mal traité, & plus mal connu. Quoique je ne puisse plus me baisser pour herboriser, je ne puis renoncer aux plantes, je les observe avec plus de plaisir que jamais. Je ne vous dis point de m'envoyer les vôtres, parce que j'espère que vous les apporterez; ce moment, cher Moultou, me sera bien doux. Adieu, je vous embrasse; partagez tous les sentimens de mon cœur avec votre digne moitié, & recevez l'un & l'autre les respects de la mienne. Elle va rester à plaindre. C'est bien malgré elle, c'est bien malgré nous, qu'elle & moi n'avons pu remplir de grands devoirs; mais elle en a rempli de bien respectables. Que de choses qui devroient être sues, vont être ensevelies avec moi, & combien mes cruels ennemis tireront d'avantages de l'impossibilité où ils m'ont mis de parler!

LETTRE

A M. DU PEYROU.

Monquin, 28 Fevrier 1769.

Je suis sur ma montagne, mon cher hôte, où mon nouvel établissement & mon estomac me rendent pénible d'écrire, sans quoi je n'aurois pas attendu si long-temps à vous demander de fréquentes nouvelles de Mme. ** jusqu'à l'entière guérison, dont, sur votre pénultième lettre, l'espoir se joint au désir. Pour moi, mon état n'est pas empiré depuis que je suis ici; mais je souffre toujours beaucoup. J'ai eu tort de ne vous pas marquer le rétablissement de madame Renou, qui n'a tenu le lit que peu de jours: mais imaginez ce que c'étoit que d'être tous deux en même temps presqu'à l'extrémité, dans un mauvais cabaret.

Il n'y a pas eu moyen de tirer de Fréron le manuscrit, sur lequel le discours en question a été imprimé; mais je vois, par ce que vous me marquez, que la copie furtive en a été faite avant les corrections, qui cependant sont assez anciennes. Elles n'empêchent pas que l'ouvrage ainsi corrigé ne soit

un miférable torche-cul ; jugez de ce qu'il doit être dans l'état où ils l'ont imprimé. Ce qu'il y a de pis, eſt que Rey & les autres ne manqueront pas de l'inférer en cet état, dans le recueil de mes écrits. Qu'y puis-je faire ? Il n'y a point de ma faute. Dans l'état où je fuis, tout ce qu'il reſte à faire, quand tous les maux font fans remède, eſt de reſter tranquille, & de ne plus fe tourmenter de rien.

M. Séguier, célèbre par le *Plantæ Veronenſes* que vous avez peut-être ou que vous devriez avoir, vient de m'envoyer des plantes qui m'ont remis fur mon herbier & fur mes bouquins. Je fuis maintenant trop riche, pour ne pas fentir la privation de ce qui me manque. Si parmi celles que vous promet le Parolier pouvoient fe trouver la grande *Gentiane pourprée*, le *Thora valdenſium*, l'*Epimedium*, & quelques autres, le tout bien confervé & en fleurs, je vous avoue que ce cadeau me feroit le plus grand plaifir ? car je fens que, malgré tout, la botanique me domine. J'herboriferai, mon cher hôte, jufqu'à la mort, & au-delà ; car s'il y a des fleurs aux champs-élyfées, j'en formerai des couronnes pour les hommes vrais, francs, droits, & tels qu'affurément j'avois mérité d'en trouver fur la terre. Bon jour, mon très-cher hôte, mon eſtomac

m'avertit de finir avant que la morale me gagne ; car cela me meneroit loin. Mon cœur vous ſuit aux pieds du lit de la bonne maman. J'embraſſe le bon M. Jeannin.

LETTRE

A M. LALLIAUD.

Monquin, le 27 Août 1769.

Un voyage de botanique, Monſieur, que j'ai fait au mont Pilat preſqu'en arrivant ici, m'a privé du plaiſir de vous répondre auſſitôt que je l'aurois dû. Ce voyage a été déſaſtreux, toujours de la pluie ; j'ai trouvé peu de plantes, & j'ai perdu mon chien bleſſé par un autre, & fugitif ; je le croyois mort dans les bois de ſa bleſſure, quand, à mon retour, je l'ai trouvé ici bien portant, ſans que je puiſſe imaginer comment il a pu faire douze lieues, & repaſſer le Rhône dans l'état où il étoit. Vous avez, Monſieur, la douceur de revoir vos pénates, & de vivre au milieu de vos amis. Je prendrois part à ce bonheur, en vous en voyant jouir, mais je doute que le ciel me deſtine à ce partage. J'ai trouvé madame Renou en aſſez bonne ſanté ; elle vous remercie de votre ſouvenir, & vous ſalue de tout ſon cœur. J'en fais de même

même, étant forcé d'être bref, à cause du soin que demandent quelques plantes que j'ai rapportées & quelques graines que je destinois à madame de Portland, le tout étant arrivé ici à demi pourri par la pluie. Je voudrois du moins en sauver quelque chose pour n'avoir pas perdu tout-à-fait mon voyage, & la peine que j'ai prise à les recueillir. Adieu, mon cher monsieur Lalliaud, conservez-vous, & vivez content.

LETTRE

A M. MOULTOU.

Mônquin, le 8 Septembre 1769.

SANS une foulure à la main, cher Moultou, qui me fait souffrir depuis plusieurs jours, je me livrerois à mon aise au plaisir de causer avec vous; mais je ne désespère pas d'en retrouver une occasion plus commode. En attendant, recevez mon remercîment de votre bon souvenir & de celui de madame Moultou, dont je me consolerai difficilement d'avoir été si près sans la voir. Je veux croire qu'elle a quelque part au plaisir que vous m'avez fait de m'amener votre fils, & cela m'a rendu plus touchante la vue de cette aimable enfant. Je suis fort aise qu'il soit

un peu jaloux, dans ce qu'il fait, de mon approbation. Il lui est toujours aisé de s'en assurer par la vôtre : car sur ce point comme sur beaucoup d'autres, nous ne saurions penser différemment vous & moi.

Je ne suis point surpris de ce que vous me marquez des dispositions secrètes des gens qui vous entourent. Il y a long-temps qu'ils ont changé le patriotisme en égoïsme, & l'amour prétendu du bien public n'est plus dans leurs cœurs, que la haine des partis. Garantissez le vôtre, ô cher Moultou, de ce sentiment pénible, qui donne toujours plus de tourment que de jouissance, & qui, lors même qu'il l'assouvit, venge dans le cœur de celui qui l'éprouve, le mal qu'il fait à son ennemi. Paradis aux bienfaisans, disoit sans cesse le bon abbé de Saint-Pierre. Voilà un paradis que les méchans ne peuvent ôter à personne, & qu'ils se donneroient, s'ils en connoissoient le prix.

Adieu, cher Moultou; je vous embrasse.

LETTRE

A M. DU PEYROU.

Monquin, le 16 Septembre 1769.

Vous aviez grande raiſon, mon cher hôte, d'attendre la relation de mon herboriſation de Pilat : car parmi les plaiſirs de la faire, je comptois pour beaucoup celui de vous la décrire. Mais les premiers ayant manqué, me laiſſent peu de quoi fournir à l'autre. Je partis à pied avec trois Meſſieurs dont un médecin, qui faiſoit ſemblant d'aimer la botanique, & qui, déſirant me cajoler, je ne ſais pourquoi, s'imaginèrent qu'il n'y avoit rien de mieux pour cela, que de me faire bien des façons. Jugez comment cela s'aſſortit non-ſeulement avec mon humeur, mais avec l'aiſance & la gaieté des voyages pédeſtres. Ils m'ont trouvé très-mauſſade, je le crois bien. Ils ne diſent pas que c'eſt eux qui m'ont rendu tel. Il me ſemble que malgré la pluie, nous n'étions point mauſſades à Brot, ni les uns ni les autres. Premier article. Le ſecond eſt que nous avons eu mauvais temps preſque durant toute la route. Ce qui n'amuſe pas quand on ne veut qu'herboriſer, & que, faute d'une certaine intimité,

l'on n'a que cela pour point de ralliement & pour reſſource. Le troiſième eſt que nous avons trouvé ſur la montagne un très-mauvais gîte. Pour lit, du foin reſſuant & tout mouillé, hors un ſeul matelas rembourré de puces, dont, comme étant le Sancho de la troupe, j'ai été pompeuſement gratifié. Le quatrième, des accidens de toute eſpèce; un de nos Meſſieurs a été mordu d'un chien ſur la montagne. Sultan a été demi-maſſacré d'un autre chien : il a diſparu; je l'ai cru mort de ſes bleſſures, ou mangé du loup, & ce qui me confond, eſt qu'à mon retour ici, je l'ai trouvé tranquille & parfaitement guéri, ſans que je puiſſe imaginer comment, dans l'état où il étoit, il a pu faire douze grandes lieues, & ſur-tout repaſſer le Rhône, qui n'eſt pas un petit ruiſſeau, comme diſoit du Rhin M. de Chazeron. Le cinquième article & le pire eſt que nous n'avons preſque rien trouvé, étant allés trop tard pour les fleurs, trop tôt pour les graines, & n'ayant eu nul guide pour trouver les bons endroits. Ajoutez que la montagne eſt fort triſte, inculte, déſerte, & n'a rien de l'admirable variété des montagnes de Suiſſe. Si vous n'étiez pas redevenu un profane, je vous ferois ici l'énumération de notre maigre collection; je vous parlerois du *meum*, du *raiſin*

d'ours, du *doronic*, de *la bistorte*, du *napel*, du *thymelea*, &c. Mais j'espère que quand M.*** qui a appris la botanique en trois jours, sera près de vous, il vous expliquera tout cela. Parmi toutes ces plantes alpines très-communes, j'en ai trouvé trois plus curieuses qui m'ont fait grand plaisir. L'une est l'Onagra (*Oenothera biennis*, Lin.) que j'ai trouvée au bord du Rhône, & que j'avois déjà trouvée, à mon voyage de Nevers, au bord de la Loire. La seconde est le laiteron bleu des Alpes (*Sonchus Alpinus*) qui m'a fait d'autant plus de plaisir, que j'ai eu peine à le déterminer, m'obstinant à le prendre pour une laitue. La troisième est le (*Lichen Islandicus*) que j'ai d'abord reconnu aux poils courts qui bordent ses feuilles. Je vous ennuie avec mon pédant étalage; mais si votre Henriette prenoit du goût pour les plantes, comme mon foin se transformeroit bien vîte en fleurs! Il faudroit bien alors, malgré vous & vos dents, que vous devinssiez botaniste.

LETTRE

AU MÊME.

Monquin, le 15 Novembre 1769.

Vous voilà, mon cher hôte, grace à la rechûte dont vous êtes délivré, dans un de ces intervalles heureux durant lesquels n'entrevoyant que de loin le retour des atteintes de goutte, vous pouvez jouir de la santé, & même la prolonger; & je suis bien sûr que le plus doux emploi que vous en pourrez faire, sera de rendre la vie heureuse à cette aimable Henriette qui verse tant de douceurs & de consolations dans la vôtre. Les détails que vous me faites de la manière dont vous cultivez le fond de sentiment & de raison que vous avez trouvé en elle, me font juger de l'agrément que vous devez trouver dans une occupation si chérie, & me font désirer bien des fois dans la journée, d'avoir la douceur d'en être le témoin. Mais appellé par de grands & tristes devoirs à des soins plus nécessaires, je ne vois aucune apparence à me flatter de finir mes jours auprès de vous. J'en sens le désir, je l'exécuterois même s'il ne tenoit qu'à ma volonté; la chose n'est peut-être pas absolument impossible; mais je suis si accou-

tumé de voir tous mes vœux éconduits en toute chose, que j'ai tout-à-fait cessé d'en faire, & me borne à tâcher de supporter le reste de mon sort en homme, tel qu'il plaise au ciel de me l'envoyer.

Ne parlons plus de botanique, mon cher hôte; quoique la passion que j'avois pour elle n'ait fait qu'augmenter jusqu'ici, quoique cette innocente & aimable distraction me fut bien nécessaire dans mon état, je la quitte, il le faut; n'en parlons plus. Depuis que j'ai commencé de m'en occuper, j'ai fait une assez considérable collection de livres de botanique, parmi lesquels il y en a de rares & de recherchés par les botanophiles qui peuvent donner quelque prix à cette collection. Outre cela, j'ai fait, sur la plupart de ces livres, un grand travail par rapport à la synonymie, en ajoutant à la plupart des descriptions & des figures le nom de Linnæus. Il faut s'être essayé sur ces sortes de concordances, pour comprendre la peine qu'elles coûtent, & combien celle que j'ai prise peut en éviter à ceux à qui passeront ces mêmes livres, s'ils en veulent faire usage. Je cherche à me défaire de cette collection qui me devient inutile, & difficile à transporter. Je voudrois qu'elle pût vous convenir, & je ne désespère pas, quand vous aurez un jardin

de plantes, que vous ne repreniez le goût de la botanique qui, selon moi, vous seroit très-avantageux. En ce cas, vous auriez une collection toute faite qui pourroit vous suffire, & que vous formeriez difficilement aussi complète en détail. Ainsi, j'ai cru devoir vous la proposer, avant que d'en parler à personne. J'en vais faire le catalogue. Voulez-vous que je vous le fasse passer.

Je ne suis point surpris des soins, des longueurs, des frais inattendus, des embarras de toute espèce que vous cause votre bâtiment. Vous avez dû vous y attendre, & vous pouvez vous rappeller ce que je vous ai écrit & dit à ce sujet, quand vous en avez formé l'entreprise. Cependant, vous devez être à la fin de la grosse besogne, & ce qui vous reste à faire n'est qu'un amusement en comparaison de ce qui est fait : à moins, pourtant, que vous ne donniez dans la manie de défaire & refaire ; car, en ce cas, vous en avez pour la vie, & vous ne jouirez jamais. Refusez-vous totalement à cette tentation dangereuse, ou je vous prédis que vous vous en trouverez très-mal.

LETTRE

A M. MOULTOU.

Monquin, le 28 Mars 1770.

JE tardois, cher Moultou, pour répondre à votre dernière lettre, de pouvoir vous donner quelque avis certain de ma marche; mais les neiges qui ſont revenues m'aſſiéger, rendent les chemins de cette montagne tellement impraticables, que je ne ſais plus quand j'en pourrai partir. Ce ſera, dans mon projet, pour me rendre à Lyon, d'où je ſais bien ce que je veux faire, mais j'ignore ce que je ferai.

J'avois eu le projet que vous me ſuggérez, d'aller m'établir en Savoie; je demandai & obtins, durant mon ſéjour à Bourgoin, un paſſe-port pour cela, dont, ſur des lumières qui me vinrent en même-temps, je ne voulus point faire uſage; j'ai réſolu d'achever mes jours dans ce royaume, & d'y laiſſer à ceux qui diſpoſent de moi le plaiſir d'aſſouvir leur fantaiſie juſqu'à mon dernier ſoupir.

Je ne ſuis point dans le cas d'avoir beſoin de la bourſe d'autrui, du moins pour le préſent, &, dans la poſition où je ſuis, je

ne dépenſe guères moins en place qu'en voyage : mais je ſuis fâché que l'offre de votre bourſe m'ait ôté la reſſource d'y recourir au beſoin ; ma maxime la plus chérie eſt de ne jamais rien demander à ceux qui m'offrent. Je les punis de m'avoir ôté un plaiſir en les privant d'un autre ; & quand je me ferai des amis à mon goût, je ne les irai pas choiſir au Monomotapa, quoi qu'en diſe la Fontaine. Cela tient à mon tour d'eſprit particulier dont je n'excuſe pas la bizarrerie, mais que je dois conſulter quand il s'agit d'être obligé. Car autant je ſuis touché de tout ce qu'on m'accorde, autant je le ſuis peu de ce qu'on me fait accepter. Auſſi je n'accepte jamais rien qu'en rechignant, & vaincu par la tyrannie des importunités. Mais l'ami qui veut bien m'obliger à ma mode & non pas à la ſienne, ſera toujours content de mon cœur. J'avoue pourtant que l'à-propos de votre offre mérite une exception ; & je la fais en tâchant de l'oublier, afin de ne pas ôter à notre amitié l'un des droits que l'inégalité de fortune y doit mettre.

Il faut aſſurément que vous ſoyez peu difficile en reſſemblance, pour trouver la mienne dans cette figure de Cyclope, qu'on débite à ſi grand bruit ſous mon nom. Quand

il plut à l'honnête M. Hume de me faire peindre en Angleterre, je ne pus jamais deviner ſon motif, quoique dès-lors je viſſe aſſez que ce n'étoit pas l'amitié. Je ne l'ai compris qu'en voyant l'eſtampe, & ſurtout en apprenant qu'on lui en donnoit pour pendant une autre repréſentant ledit monſieur Hume, qui réellement a la figure d'un Cyclope, & à qui l'on donne un air charmant. Comme ils peignent nos viſages, ainſi peignent-ils nos ames avec la même fidélité. Je comprends que les bruyans éloges qu'on vous a faits de ce portrait vous ont ſubjugué; mais regardez-y mieux, & ôtez-moi de votre chambre cette mine farouche, qui n'eſt pas la mienne aſſurément. Les gravures faites ſur le portrait peint par la Tour, me font plus jeune à la vérité, mais beaucoup plus reſſemblant; remarquez qu'on les a fait diſparoître, ou contrefaire hideuſement. Comment ne ſentez-vous pas d'où tout cela vient, & ce que tout cela ſignifie?

Voici deux actes d'honnêteté, de juſtice & d'amitié à faire. C'eſt à vous que j'en donne la commiſſion.

1°. Rey vient de faire une édition de mes écrits, à laquelle, & à d'autres marques, j'ai reconnu que mon homme étoit enrôlé. J'aurois dû prévoir, & que des gens ſi at-

tentifs ne l'oublieroient pas, & qu'il ne feroit pas à l'épreuve. Entr'autres remarques que j'ai faites fur cette édition, j'y ai trouvé, avec autant d'indignation que de furprife, trois ou quatre lettres de M. le comte de Treffan, avec les réponfes, qui furent écrites il y a une quinzaine d'années, au fujet d'une tracafferie de Paliffot. Je n'ai jamais communiqué ces lettres qu'au feul V * *, auquel j'avois alors & bien malheureufement la même confiance que j'ai maintenant en vous. Depuis lors je ne les ai montrées à qui que ce foit, & ne me rappelle pas même en avoir parlé. Voilà pourtant Rey qui les imprime; d'où les a-t-il eues? Ce n'eft certainement pas de moi; & il ne m'a pas dit un mot de ces lettres, en me parlant de cette édition. Je comprends aifément qu'il n'a pas mieux rempli le devoir d'obtenir l'agrément de M. de Treffan, qui probablement ne l'auroit pas donné, non plus que moi. Du cercueil où l'on me tient enfermé tout vivant, je ne puis pas écrire à M. de Treffan, dont je ne fais pas l'adreffe, & à qui ma lettre ne parviendroit certainement pas. Je vous prie de remplir ce devoir pour moi. Dites-lui que ce ne feroit pas envers lui que j'honore, que j'aurois enfreint un devoir dont j'ai porté l'obfervation jufqu'à un fcrupule

peut-être inoui envers Voltaire, que j'ai laissé falsifier & défigurer mes lettres, & taire les siennes, sans que j'aie voulu jusqu'ici montrer ni les unes ni les autres à personne. Ce n'est sûrement pas pour me faire honneur que ces lettres ont été imprimées ; c'est uniquement pour m'attirer l'inimitié de M. de Tressan.

2°. J'ai fait, il y a quelques mois, à madame la duchesse douairière de Portland, un envoi de plantes que j'avois été herboriser pour elle au Mont-Pilat, & que j'avois préparées avec beaucoup de soin, de même qu'un assortiment de graines que j'y avois joint. Je n'ai aucune nouvelle de madame de Portland, ni de cet envoi, quoique j'aie écrit, & à elle, & à son commissionnaire: mes lettres sont restées sans réponse, & je comprends qu'elles ont été supprimées, ainsi que l'envoi, par des motifs qui ne vous seront pas difficiles à pénétrer. Les manœuvres qu'on emploie sont très-assorties à l'objet qu'on se propose. Ayez, cher Moultou, la complaisance d'écrire à madame de Portland ce que j'ai fait, & combien j'ai de regret qu'on ne me laisse pas remplir les fonctions du titre qu'elle m'avoit permis de prendre auprès d'elle, & que je me faisois un honneur de mériter. Vous sentez

que je ne peux pas entretenir des correſpondances, malgré ceux qui les interceptent. Ainſi là-deſſus, comme ſur toute choſe où la néceſſité commande, je me ſoumets. Je voudrois ſeulement que mes anciens correſpondans ſuſſent qu'il n'y a pas de ma faute, & que je ne les ai pas négligés. La même choſe m'eſt arrivée avec M. Guan de Montpellier, à qui j'ai fait un envoi ſous l'adreſſe de M. de Saint-Prieſt. La même choſe m'arrivera peut-être avec vous. Accuſez-moi du moins, je vous prie, la réception de cette lettre, ſi elle vous parvient encore; la vôtre, ſi vous l'écrivez à la réception de la mienne, pourra me parvenir encore ici. Le papier me manque. Mes reſpects & ceux de ma femme à madame Moultou. Nous vous embraſſons conjointement de tout notre cœur. Adieu, cher Moultou.

LETTRE

AU MÊME.

Monquin, le 6 Avril 1770.

(Pauvres aveugles que nous ſommes! &c.)

VOTRE lettre, cher Moultou, m'afflige ſur votre ſanté. Vous m'aviez parlé dans la pré-

cédente de votre mal de gorge comme d'une chose passée, & je le regardois comme un de ceux auxquels j'ai moi-même été si sujet, qui sont vifs, courts, & ne laissent aucune trace. Mais si c'est une humeur de goutte, il sera difficile que vous ne vous en ressentiez pas de temps en temps : mais sur-tout n'allez pas vous mettre dans la tête d'en vouloir guérir, car ce seroit vouloir guérir de la vie, mal que les bons doivent supporter, tant qu'il leur reste quelque bien à faire. Du Peyrou, pour avoir voulu droguer la sienne, l'effaroucha, la fit remonter, & ce ne fut pas sans beaucoup de peines, que nous parvînmes à la rappeller aux extrémités. Vous savez sans doute ce qu'il faut faire pour cela; j'ai vu l'effet grand & prompt de la moutarde à la plante des pieds; je vous la recommande en pareille occurrence, dont veuille le ciel vous préserver. Si jeune, déjà la goutte ! que je vous plains. Si vous eussiez toujours suivi le régime que je vous faisois faire à Motiers, sur-tout, quant à l'exercice, vous ne seriez point atteint de cette cruelle maladie. Point de soupés, peu de cabinet, & beaucoup de marche dans vos relâches : voilà ce qu'il me reste à vous recommander.

Ce que vous m'apprenez, qui s'est passé dernièrement dans votre ville, me fâche en-

core, mais ne me ſurprend plus. Comment! votre conſeil ſouverain ſe met à rendre des jugemens criminels? Les rois, plus ſages que lui, n'en rendent point. Voilà ces pauvres gens, prenant à grands pas le train des Athéniens, & courant chercher la même deſtinée, qu'ils trouveront, hélas, aſſez tôt ſans tant courir. Mais,

Quos vult perdere Jupiter, dementat.

Je ne doute point que les natifs ne miſſent à leurs prétentions l'inſolence de gens qui ſe ſentent ſoufflés, & qui ſe croient ſoutenus; mais je doute encore moins que, ſi ces pauvres citoyens ne ſe laiſſoient aveugler par la proſpérité, & ſéduire par un vil intérêt, ils n'euſſent été les premiers à leur offrir le partage, dans le fond, très-juſte, très-raiſonnable, & très-avantageux à tous, que les autres leur demandoient. Les voilà auſſi durs ariſtocrates avec les habitans, que les magiſtrats furent jadis avec eux. De ces deux ariſtocraties, j'aimerois encore mieux la première.

Je ſuis ſenſible à la bonté que vous avez de vouloir bien écrire à madame de Portland & à M. de Treſſan. L'équité, l'amitié dicteront vos lettres; je ne ſuis pas en peine de ce que vous direz. Ce que vous me dites de

l'antérieure

l'antérieure impreſſion des lettres du dernier, diſculpe abſolument R*. ſur cet article, mais n'infirme point, au reſte, les fortes raiſons que j'ai de le tenir tout au moins pour ſuſpect; & je connois trop bien les gens à qui j'ai à faire, pour pouvoir croire que, ſongeant à tant de monde & à tant de choſes, ils aient oublié cet homme-là. Ce que vous a dit M. Grimm du bruit qu'il fait de ſon amitié pour moi, n'eſt pas propre à m'y donner plus de confiance. Cette affectation eſt ſingulièrement dans le plan de ceux qui diſpoſent de moi. C***. y brilloit par excellence, & jamais il ne parloit de moi, ſans verſer des larmes de tendreſſe. Ceux qui m'aiment véritablement, ſe gardent bien, dans les circonſtances préſentes, de ſe mettre en avant avec tant d'emphaſe. Ils gémiſſent tout bas au contraire, obſervent & ſe taiſent, juſqu'à ce que le temps ſoit venu de parler.

Voilà, cher Moultou, ce que je vous prie & vous conſeille de faire. Vous compromettre, ne feroit pas me ſervir. Il y a quinze ans qu'on travaille ſous terre; les mains qui ſe prêtent à cette œuvre de ténèbres, la rendent trop redoutable pour qu'il ſoit permis à nul honnête homme d'en approcher pour l'examiner. Il faut, pour monter ſur la mine, attendre qu'elle ait fait ſon exploſion; & ce

n'eſt plus ma perſonne qu'il faut ſonger à défendre, c'eſt ma mémoire. Voilà, cher Moultou, ce que j'ai toujours attendu de vous. Ne croyez pas que j'ignore vos liaiſons ; ma confiance n'eſt pas celle d'un ſot, mais celle, au contraire, de quelqu'un qui ſe connoît en hommes, en diverſité d'étoffes d'ames, qui n'attend rien des C***., qui attend tout des Moultou. Je ne puis douter qu'on n'ait voulu vous ſéduire ; je ſuis perſuadé qu'on n'a fait tout au plus que vous tromper. Mais avec votre pénétration, vous avez vu trop de choſes, & vous en verrez trop encore, pour pouvoir être trompé long-temps. Quand vous verrez la vérité, il ne ſera pas pour cela temps de la dire ; il faut attendre les révolutions qui lui ſeront favorables, & qui viendront tôt ou tard. C'eſt alors que le nom de mon ami, dont il faut maintenant ſe cacher, honorera ceux qui l'auront porté, & qui rempliront les devoirs qu'il leur impoſe. Voilà ta tâche, ô Moultou ! elle eſt grande, elle eſt belle, elle eſt digne de toi, & depuis bien des années, mon cœur t'a choiſi pour la remplir.

Voici peut-être la dernière fois que je vous écrirai. Vous devez comprendre combien il me ſeroit intéreſſant de vous voir : mais ne parlons plus de Chamberi ; ce n'eſt pas-là

où je ſuis appellé. L'honneur & le devoir crient ; je n'entends plus que leur voix. Adieu, recevez l'embraſſement que mon cœur vous envoie. Toutes mes lettres ſont ouvertes ; ce n'eſt pas-là ce qui me fâche ; mais pluſieurs ne parviennent pas. Faites enſorte que je ſache ſi celle-ci aura été plus heureuſe. Vous n'ignorerez pas où je ſerai ; mais je dois vous prévenir qu'après avoir été ouvertes à la poſte, mes lettres le ſeront encore dans la maiſon où je vais loger. Adieu derechef. Nous vous embraſſons l'un & l'autre avec toute la tendreſſe de notre cœur. Nos hommages & reſpects les plus tendres à Madame.

Il eſt vrai que j'ai cherché à me défaire de mes livres de botanique, & même de mon herbier. Cependant comme l'herbier eſt un préſent, quoique non tout-à-fait gratuit, je ne m'en déferai qu'à la dernière extrémité, & mon intention eſt de le laiſſer, ſi je puis, à celui qui me l'a donné, augmenté de plus de trois cents plantes que j'y ai ajoutées.

FRAGMENT trouvé parmi les papiers de J. J. ROUSSEAU, à la ſuite de ce recueil de lettres.

QUICONQUE, ſans urgente néceſſité, ſans affaires indiſpenſables, recherche, & même juſqu'à l'importunité, un homme dont il penſe mal, ſans vouloir s'éclaircir avec lui de la juſtice ou de l'injuſtice du jugement qu'il en porte, ſoit qu'il ſe trompe ou non dans ce jugement, eſt lui-même un homme dont il faut mal penſer.

Cajoler un homme préſent, & le diffamer abſent, eſt certainement la duplicité d'un traître, & vraiſemblablement la manœuvre d'un impoſteur.

Dire, en ſe cachant d'un homme pour le diffamer, que c'eſt par ménagement pour lui qu'on ne veut pas le confondre, c'eſt faire un menſonge non moins inepte que lâche. La diffamation étant le pire des maux civils, & celui dont les effets ſont les plus terribles, s'il étoit vrai qu'on voulût ménager cet homme, on le confondroit, on le menaceroit peut-être de le diffamer, mais on n'en feroit rien. On lui reprocheroit ſon crime en particulier, en le cachant à tout le monde :

mais le dire à tout le monde, en le cachant à lui ſeul, & feindre encore de s'intéreſſer à lui, eſt le rafinement de la haine, le comble de la barbarie & de la noirceur.

Faire l'aumône, par ſupercherie, à quelqu'un malgré lui, n'eſt pas le ſervir; c'eſt l'avilir; ce n'eſt pas un acte de bonté, c'en eſt un de malignité: ſur-tout ſi, rendant l'aumône meſquine inutile, mais bruyante, & inévitable à celui qui en eſt l'objet, on fait diſcrètement enſorte que tout le monde en ſoit inſtruit, excepté lui. Cette fourberie eſt non-ſeulement cruelle, mais baſſe. En ſe couvrant du maſque de la bienfaiſance, elle habille en vertu la méchanceté, & par contre-coup, en ingratitude, l'indignation de l'honneur outragé.

Le don eſt un contrat qui ſuppoſe toujours le conſentement des deux parties. Un don fait par force ou par ruſe, & qui n'eſt pas accepté, eſt un vol. Il eſt tyrannique, il eſt horrible de vouloir faire, en trahiſon, un devoir de la reconnoiſſance à celui dont on a mérité la haine, & dont on eſt juſtement mépriſé.

L'honneur étant plus précieux & plus important que la vie, & rien ne la rendant plus à charge que la perte de l'honneur, il n'y a aucun cas poſſible où il ſoit permis de cacher à celui qu'on diffame, non plus qu'à

celui qu'on punit de mort, l'accuſation, l'accuſateur & ſes preuves. L'évidence même eſt ſoumiſe à cette indiſpenſable loi : car ſi toute la ville avoit vu un homme en aſſaſſiner un autre, encore ne feroit-on point mourir l'accuſé ſans l'interroger & l'entendre. Autrement, il n'y auroit plus de ſûreté pour perſonne, & la ſociéte s'écrouleroit par ſes fondemens. Si cette loi ſacrée eſt ſans exception, elle eſt auſſi ſans abus, puiſque toute l'adreſſe d'un accuſé ne peut empêcher qu'un délit démontré ne continue à l'être, ni le garantir, en pareil cas, d'être convaincu. Mais ſans cette conviction, l'évidence ne peut exiſter. Elle dépend eſſentiellement des réponſes de l'accuſé ou de ſon ſilence; parce qu'on ne ſauroit préſumer que des ennemis, ni même des indifférens, donneront aux preuves du délit la même attention à ſaiſir le foible de ces preuves, ni les éclairciſſemens qui les peuvent détruire, que l'accuſé peut naturellement y donner; ainſi, perſonne n'a droit de ſe mettre à ſa place, pour le dépouiller du droit de ſe défendre, en s'en chargeant ſans ſon aveu; & ce ſera beaucoup même ſi quelquefois une diſpoſition ſecrète ne fait pas voir à ces gens, qui ont tant le plaiſir à trouver l'accuſé coupable, cette prétendue évidence, où lui-même eût démontré l'impoſture, s'il avoit été entendu.

Il ſuit de-là que cette même évidence eſt contre l'accuſateur, lorſqu'il s'obſtine à violer cette loi ſacrée. Car cette lâcheté d'un accuſateur, qui met tout en œuvre pour ſe cacher de l'accuſé, de quelque prétexte qu'on la couvre, ne peut avoir d'autre vrai motif que la crainte de voir dévoiler ſon impoſture & juſtifier l'innocent. Donc tous ceux qui, dans ce cas, approuvent les manœuvres de l'accuſateur, & s'y prêtent, ſont des ſatellites de l'iniquité.

Nous ſouſſignés acquieſçons, de tout notre cœur, à ces maximes, & croyons toute perſonne raiſonnable & juſte, tenue d'y acquieſcer.

FIN.

TABLE

Des Lettres contenues dans ce volume.

Fin de la Table.





